

Didier Daeninckx

12, rue Meckert



folio
policier



Didier Daeninckx

12, rue Meckert



folio
policier



12, rue Meckert

NombreI de *Epub commercial*

Daeninckx, Didier

La Gang© (2003)

Note:***

Etiquettes: Policier, Littérature Française

Alors que Maxime Lisbonne boucle son enquête sur les 'disparues de Châteauroux', deux journalistes avec lesquels il faisait équipe, dix ans auparavant, sont assassinés. Persuadé qu'il est le prochain sur la liste, il exhume les archives du journal J'enquête qui l'obligent à se pencher dangereusement au-dessus de la fosse commune où gisent les 'disparues de Châteauroux'. Dans son périple, il ne cesse de se cogner au fantôme de son homonyme, le colonel Maxime Lisbonne, un Communard unijambiste ami de Louise Michel, déporté en Nouvelle Calédonie, et qui inventa le strip-tease en 1884, rue des Martyrs.

Didier Daeninckx

12, rue Meckert



folio
policiér

Didier Daeninckx

12, rue Meckert

Gallimard

Didier Daeninckx est né en 1949 à Saint-Denis. De 1966 à 1975, il travaille comme imprimeur dans diverses entreprises, puis comme animateur culturel avant de devenir journaliste dans plusieurs publications municipales et départementales. En 1983, il publie *Meurtres pour mémoire*, première enquête de l'Inspecteur Cadin. De nombreux romans noirs suivent, parmi lesquels *La mort n'oublie personne*, *Lumière noire*, *Mort au premier tour*. Écrivain engagé, Didier Daeninckx est l'auteur de plus d'une trentaine de romans et recueils de nouvelles.

*À Marcel Cerf, qui m'a fait découvrir « Maxime Lisbonne, le
d'Artagnan de la Commune ».*

J'ai besoin du crime, retombant sur le monstre et non sur sa victime.

VICTOR HUGO

Je réponds toujours que c'est à cause du risque de cancer, quand on me demande pourquoi je reste seul, dans la profession, à ne pas avoir de téléphone portable. En vérité, je me fiche tout autant du crabe, du prion que du hérisson : ce que je ne supporte pas, c'est de me condamner moi-même à la mise à disposition perpétuelle. Aucun refus du modernisme, je clique à qui mieux mieux sur la toile, je scanne, j'envoie mes articles par e-mail, en pièces jointes, je prends des photos numériques. Pas davantage de posture philosophique avantageuse, non, juste le souvenir d'un collègue à côté duquel je me soulageais la vessie contre un mur de ferme berrichonne, alors qu'à cent mètres de là les serres des bulldozers exhumaient les restes d'une dizaine de gamines martyrisées par Buffin, un jardinier. On alignait les bières en attendant la déclaration du procureur. Avidé d'infos, il a plongé les mains dans ses poches de veste aux premières notes de la *Cucaracha*, délaissant son autre appareil qui lui a arrosé les jambes d'abondance. En clair, je ne cotise pas chez Bouygues pour ne pas me pisser dessus. Si je veux être tout à fait franc, je ne supportais déjà pas, accédant à l'hygiaphone d'une quelconque administration après un quart d'heure de piétinement, que le préposé se colle sa banane en plastique bourrée d'électronique contre l'oreille, la joue, les lèvres, à la première stridence, et se contente de me jeter quelques regards faussement désolés entre deux hochements de tête. Ce n'est pas dans mes habitudes d'en faire des tonnes, de me prendre pour le centre du monde, mais il me semble qu'une civilisation a du plomb dans l'aile si une voix transitant par une vulgaire prise est plus importante que l'enveloppe humaine recrutée de fatigue plantée derrière un guichet.

Contrairement à ses promesses, la fille de la concierge n'avait pas relevé le courrier pendant mon absence, et la boîte régurgitait lettres et prospectus malgré l'autocollant « stop-pub » apposé sous mon nom. J'ai balancé la réclame dans la poubelle, fourré les enveloppes dans le sac, au-dessus du linge sale, avant d'entreprendre l'ascension vers le cinquième. Je n'ai même pas allumé la lumière, je me suis laissé tomber sur le canapé. La semaine passée à Châteauroux m'avait brisé le moral, et pas seulement à cause de l'accumulation de détails sordides sur le calvaire des gamines. Difficile de se l'avouer, mais à force on se blinde, comme si l'expérience faisait écran. La première fois qu'on se met à table devant les amoncellements de cadavres du journal télévisé, le steak, sous la dent, vous attrape un drôle de goût d'agonie. À force de prendre des coups, le regard se fait de la corne, on mâche en cadence. Ce qui m'avait tué, c'était les piaules toutes

identiques, avec vue sur l'échangeur, auxquelles me contraignait l'avance minable concédée par l'agence. La seule distraction, à part la télécommande vissée sur la table de nuit, face au capteur infrarouge du récepteur, c'était le défilé des chauffeurs routiers chez les horizontales qui se partagent deux chambres du rez-de-chaussée louées à l'année. Ici, je me suis organisé une solitude plus accueillante ; ça permet au moins d'en profiter.

J'ai sombré. Je me suis immédiatement retrouvé avec les gamines, dans la cave. Au loin, seul le raclement des ongles d'acier sur la terre sèche brisait le ronronnement du moteur des excavatrices. Je voulais détourner les yeux, les mains plaquées sur le visage, mais une force irrépessible m'obligeait à épier la scène au travers de mes doigts disjoints. Elles étaient agenouillées, nues, les bras relevés, les poignets sertis dans de larges bracelets de fer soudés à des chaînes accrochées à des anneaux, au plafond. Des écuelles, une jatte pleine d'une eau trouble traînaient sur le sol au milieu des déjections, des boîtes de pâté pour chiens et des boulets de charbon. Les os saillaient, tendant la peau qui exhibait ses plaies. Estafilades de rasoir, brûlures de cigarette, plaies charnues des lames de cuisine, incisions au scalpel, marques dessinées au fer rougi, morsures de tenailles, mamelons brunis par l'électricité, chairs attaquées à l'acide, ravagées par les détergents ménagers. Dans l'ombre, sur chacune des marches de l'escalier de pierre, un homme au visage recouvert d'une cagoule, mains crispées au-dessous des arêtes tranchantes, attendait son tour de venir en pleine lumière. Les coups n'arrachaient plus aucun cri aux gamines inertes, comme si elles étaient passées de l'autre côté de la douleur. Jusqu'à leurs yeux vitreux qui se refusaient à refléter l'image des bourreaux. On me poussait de l'épaule, on m'offrait un fouet, on me forçait en plaisantant à dissimuler mes traits sous un cône de tissu percé de deux fines ouvertures, pour que j'aie prendre position dans la file... J'essayais de fuir, alors que là-haut on avait déjà fermé la porte et poussé les verrous, nous isolant du monde des vivants. Les pressions amusées avaient laissé place aux menaces, et j'assistais, impuissant, à l'infinie variété des tourments. Qui n'a pas vu une orbite délestée de son contenu au moyen d'une cuillère aux bords aiguisés ne sait rien du dégoût. Ce fut bientôt à moi de m'avancer sous les quolibets et les encouragements. Parvenu devant les deux corps crucifiés, les larmes jaillirent et roulèrent sur la toile pour venir éclater dans la suie. Je tombai à genoux, implorant leur pardon, tandis que grossissaient dans mon dos les injures, les hurlements, le mouvement des armes et le cliquetis des chaînes.

Le son de ma propre voix, sur la bande annonce du répondeur, suspendit les gestes de mes assassins.

— Vous êtes bien chez Maxime Lisbonne, mais il n'y a personne. Laissez un message dans la machine, je ne manquerai pas de vous rappeler.

Il a fallu de longues minutes pour que les fantômes s'effilent et se dissipent, semblables à des écharpes de brouillard. Je me suis approché du téléphone. Le voyant lumineux teintait de rouge, par intermittence, le chiffre 12 qu'affichait le compteur. Mon index a enfoncé la touche « mess-voc ». Plus de la moitié de ceux qui m'avaient appelé s'étaient contentés d'attendre quelques secondes avant de raccrocher. J'aime le mystère de ces respirations anonymes, les bruits de fond que capte l'émetteur, ces

soupirs, les abandons furtifs, ces mots de dépit qui ne s'adressent à personne. On imagine. J'ai placé la feuille dans l'enrouleur, saupoudré l'interstice de tabac blond, dardé la pointe humide de ma langue sur l'étroite frontière gommée, puis fait jouer le mécanisme avant de lisser le cylindre fragile du bout des doigts. La fumée bleutée parfumait la pièce tandis que défilaient les appels.

— Bonjour, Maxime... J'attends quelques secondes, disons cinq, le temps que tu t'approches. Un, deux, trois, quatre, cinq. Encore perdu ! Je n'ai vraiment pas de chance avec toi... J'essayerai un peu plus tard. Bise.

— Salut, Max ! C'est Dan. Je n'ai rien trouvé à propos de ton Gilles de Rais berrichon en dépouillant la presse nationale, hebdos compris, sur les dix dernières années. En revanche, il y a un truc qui peut te brancher si tu ne dragues pas simplement dans la proche périphérie de Châteauroux. À tout hasard, je t'ai tiré la doc sur mon imprimante. Une sale histoire. Le responsable d'une institution pour mômes autistes basée dans le bas du département, à Saint-Benoît-du-Sault, condamné pour « grossière indécence », comme ils disent au Québec... Fais signe dès que tu rentres, si ça t'intéresse. Tchao.

— Toujours personne... Il y a une expression qui dit : « jouer la fille de l'air »... J'ai l'impression que je connais bien son frère. Bise.

— Tu es là, Lisbonne ? Bon... C'est pas que tu nous manques, mais ce serait une preuve supplémentaire de ton légendaire professionnalisme si tu daignais passer un coup de bigo à l'agence, une fois de temps en temps. Ça s'excite pas mal en sous-main, sur le bas Berry, ça devient volatil, et j'ai le sentiment que le bouchon risque de sauter dans les jours qui viennent. J'ai besoin de savoir ce que tu as en magasin. Rappelle, c'est très urgent !

Mon dernier correspondant téléphonait d'une cabine plantée au bord d'une rue passante, et je dus tendre l'oreille pour saisir les mots masqués par la rumeur, mangés par les coups de klaxon et les emballements de moteurs, le carillon d'une église proche.

— Bonjour... C'est Vincent Tournaire. Je ne sais pas si tu te souviens de moi... On a travaillé ensemble à *J'enquête*, il y a une dizaine d'années. Je signalais d'un pseudo, Ventour... Je lis tes papiers, à droite, à gauche. J'ai décroché du journalisme d'investigation depuis longtemps, mais j'ai quelque chose pour toi. Une bombe dont la minuterie est déjà enclenchée. Si tu as envie de rafler le prix Albert-Londres, viens faire un tour ce soir à La Maroquinerie, rue Boyer, j'y serai à partir de huit heures.

Même si le nom de Tournaire, alias Ventour, était resté gravé dans ma mémoire, et ce n'était pas le cas, je n'aurais pu que décliner l'invitation qui d'ailleurs datait de la veille : mes nuits de retour de mission appartiennent à une Éléonore qui, depuis trois ans qu'on se connaît, ponctue systématiquement ses messages par « bise ». J'ai enfourné mes fringues, couleur et blanc mêlés, par le hublot de la machine avant de m'immerger totalement dans une eau brûlante bleuie par des sels relaxants rapportés de Bretagne. J'ai essayé de tenir jusqu'à soixante, à la limite de la suffocation, accélérant le chronométrage vers la fin. La pression douloureuse sur les poumons m'a contraint à refaire surface dix secondes avant d'atteindre mon objectif.

La nuit tombait, mais il faisait encore trop clair pour que la magie des néons opère.

Entre chien et loup, c'est la victoire du domestique. La rue a besoin des ombres et des lumières, des couleurs primaires, des éclats électriques sur le maquillage des femmes et le clinquant des carrosseries, de flaqes noires dont un éclair fait un miroir. L'effaceur de souvenirs avait mis à profit mes dix jours d'absence. Le Félix Potin de mon enfance, naufragé depuis la faillite du groupe épicier, avait été effacé du paysage, sa façade décrépie remplacée par une parfumerie chinoise qu'occupaient une dizaine de célibataires mâles. J'ai poussé la grille contiguë, traversé la cour aux pavés disjoints en longeant les anciens ateliers d'ébénisterie promis aux amateurs de lofts. Dan Quang m'avait entendu venir, et sa porte s'est ouverte alors que, poing fermé, je m'apprêtais à y toquer. Quand j'étais entré la première fois chez lui, un voisin m'ayant révélé l'existence d'un génie de la réparation d'ordinateurs, je l'avais pris pour l'un de ces milliers de Wenzhous amenés comme du bétail depuis les campagnes du sud de la Chine pour peupler les chaînes clandestines de confection ou de maroquinerie, les caves humides de banlieue où pousse le soja. C'est en doublant la capacité de mon Mac, en un tournemain, qu'il m'avait confié être vietnamien. Huit mois d'exode à travers l'Extrême-Orient, de la cale d'un bateau à la citerne puante d'un camion, en passant par toute la variété des camps de regroupement.

— Avec Tao et Mih, mon père était un des émissaires secrets de Hô Chi Minh à Paris. Il négociait la paix avec les Américains, bien avant la chute de Saigon. Il a été ambassadeur en Allemagne de l'Est, un pays qui n'existe plus, puis il est tombé en disgrâce. Tu sais, il écrivait de la poésie...

Il a dégagé un coin de la table envahie par les composants électroniques pour poser deux tasses qu'il a remplies de thé noir, avant de se courber vers la recette de l'imprimante où il a prélevé une quinzaine de feuilles.

— C'est l'histoire dont tu me parlais sur le répondeur ?

— Oui. Je crois que j'ai tout écumé. Je suis bien resté branché six heures d'affilée sur l'écran, à sillonner le département de l'Indre, de Concrémiers à Badecon-le-Pin, de Saint-Genou à La Motte-Feuilly... J'allais abandonner quand je suis tombé sur une puce de trois lignes à la rubrique « Saint-Benoît-du-Sault » du *Berry républicain*, en avril 1990. La voilà, écoute : « Le responsable de l'association Aidelp, qui gère le centre de Parnac, vient d'être démis de ses fonctions à la suite des déclarations de plusieurs jeunes femmes qui ont travaillé ces dernières années dans cet établissement de soins en direction d'enfants autistes. »

J'ai ajouté un sucre dans ma tasse après avoir bu une gorgée de l'infusion.

— Si je me souviens bien de ton message, tu disais qu'il serrait les mômes, pas les soignantes.

Dan a aligné une série de tirages sur ses piles de pièces détachées.

— Le canard régional s'est contenté de ce que je viens de te lire, puis il a fait l'impasse sur le développement de l'information de son correspondant local. Rien d'autre dans le reste de la presse, c'est du bulletin paroissial. J'ai directement pointé le curseur sur les archives du tribunal correctionnel. C'est moins bien protégé que les réserves de bière de l'épicier du coin. Tu lances ton logiciel de décryptage, et tu remplis ton caddy, comme chez les frères Tang ! Le type de l'Aidelp, un certain Bertrand

Cassoti, a été discrètement jugé dans un bled au nom prédestiné, La Châtre. Il a été condamné à six mois assortis du sursis après avoir reconnu des attouchements sur des enfants handicapés... Il n'était pas responsable de l'Aidelp, mais seulement employé dans le centre de Parnac. Le type du *Berry* a dû faire son écho à la va-vite...

J'ai jeté un rapide coup d'œil aux attendus.

— Il me répugne tout autant que les autres rejets nés des amours monstrueuses de la France profonde et du pays réel, mais rien ne dit qu'il connaissait Buffin, le tortionnaire de Châteauroux.

Sa bouche s'est étirée, ses yeux se sont plissés, des fossettes ont creusé ses joues, et il s'est mis à parler d'une voix nasillarde, dans une imitation de Michel Leeb imitant un Chinois obséquieux.

— Le très honorable Maxime Lisbonne peut-il prendre connaissance de ce parchemin qui nous a été obligeamment fourni par les services sociaux de la même préfecture ?

L'organigramme du Nid d'Orthemale, un refuge pour mineurs délinquants où Buffin avait été jardinier pendant plusieurs mois, datait de cinq ans. Le nom de Bertrand Cassoti apparaissait en bonne place sur la liste de l'équipe d'encadrement. J'ai glissé les documents dans ma poche intérieure de veste.

— C'est du bon boulot, Dan... S'ils se sont croisés là, à Orthemale, c'est même pas la peine d'attendre le tirage, on décroche le gros lot dès le grattage ! Je te tiens au courant.

Dès qu'une cabine s'est imposée dans le paysage, je lui ai fait la confidence de mon numéro secret de carte bleue, puis j'ai pianoté les dix chiffres du cabinet immobilier. Rolle, toujours à l'affût, a décroché avant même que ça sonne. Il n'a pas prononcé le moindre mot, mais je l'ai reconnu à son souffle court, son sifflement de narine. C'était un patron de caricature, adipeux, ce qui ne l'empêchait pas de donner son avis sur tout.

— Salut, Bernard. Tout va bien... Tu sais où je peux trouver Éléonore ?

— Ça va, merci. D'après mes renseignements, elle est au sud...

— Tu pourrais faire un effort : cette vanne, c'est au moins la centième fois que tu me la sers !

Il a éclaté de rire, et j'ai subitement pensé à ces gâteaux anglais recouverts de gélatine tremblotante, parfum framboise.

— Le problème, c'est que même usée jusqu'à la corde, elle reste drôle. Mon père dit toujours que c'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe.

J'ai attendu qu'il réponde à ma question initiale, me retenant de lui suggérer de prendre son proverbe pour devise.

— Elle est partie il y a une heure, faire visiter un appartement à Ivry. Arrête-moi si je me trompe, mais selon les derniers relevés topographiques mis à notre disposition, Ivry ce ne serait pas dans le sud par hasard ?

Le problème, avec les cons, c'est que lorsqu'on a besoin d'entrer en contact, on n'a pas le choix : il faut se placer à leur niveau. J'ai reposé le combiné sur sa béquille. La nuit enveloppait les scintillements de la ville dans son écrin démesuré. Les silhouettes arpentaient les trottoirs en tout sens. Des passantes quittaient les flaques de lumière des devantures, aspirées par leur ombre, tandis que d'autres arrondissaient leur sourire sous les projecteurs. J'ai traversé, heureux, un groupe de jeunes filles qui se chamaillaient sur le choix d'un film devant un multiplexe, amour, horreur, aventures, et c'était comme si je ricochais sur leurs éclats de voix, que je me nourrissais de la fraîcheur de leurs regards. Ce n'est que quelques mètres plus loin, alors que leurs rires s'estompaient, que j'ai songé à Buffin.

Les locaux de l'agence occupaient une partie du dernier étage d'un ancien immeuble industriel de la rue de Dunkerque. On y avait fabriqué de la vaisselle, des plaques émaillées, des lampes jaunes pour les phares d'automobile, avant qu'un grossiste indien y stocke des rouleaux de tissus chamarrés venus du Maharashtra. Un début d'incendie l'en avait chassé. Il débitait ses lots en périphérie. Des boîtes de pub, des start-up,

s'étaient rapidement emparées de la mémoire des lieux. Elles s'accommodaient, entretenaient même le côté crade, apache, du hall et des escaliers. Le frisson, c'est de la valeur ajoutée. Chaque fois que je poussais la grille de protection, je regardais en direction de la fosse pour vérifier que le monte-charge n'avait pas loupé le rendez-vous. Une phobie née d'un film noir dont ne me restaient que le titre, *Racket dans la couture*, l'image d'un corps s'abîmant dans le vide sans fin d'une cage d'ascenseur et un cri, surtout, qui appartenait déjà à la mort. Julien Baulieu, le patron de Faits Divers, choisissait des diapos au compte-fil, penché au-dessus de la table lumineuse. Il releva une tête grimaçante en entendant la porte grincer, la loupe miniature coincée dans son orbite. Il me fit signe d'approcher, m'offrit un bois de réglisse. Je refusai d'un plissement du nez et plongeai la main dans ma poche, à la recherche de mon attirail de fumeur.

— Je peux ?

Depuis qu'il avait enterré les cendres de son ultime Gitane, Julien disparaissait sous les patches, ne cessait de se frotter les dents avec ses bâtonnets, d'en mâchouiller les fibres pour en extraire un jus couleur de nicotine.

— Pas de problème, tu brûles les feuilles, moi je m'attaque aux racines !

J'ai reconnu le bleu des bâches dressées sur des piquets, autour du périmètre des fouilles, le métal rouge des engins de chantier, la fourgonnette livide des types de l'identité judiciaire, puis je me suis absorbé dans la fabrication de ma tige, le temps qu'il termine sa sélection. Il a laissé un message sur le dictaphone, à l'intention de Géraldine, sa secrétaire.

— Il faudra me faire un agrandissement de la 5b, en recadrant au droit du menton du gendarme, qu'on distingue bien les ossements sur le monticule, à gauche de la pelleuse...

On est montés à son bureau par un escalier métallique en colimaçon, copie miniature de celui du dernier étage de la tour Eiffel. Derrière la verrière s'étendait la marée grise des toits en zinc de Paris. Il s'est assis à sa place habituelle, la dernière des trois marches qui, butant sur le mur, ne menaient nulle part. Le patron de la faïencerie, un patriote assurément, avait fait confectionner ce marchepied, au milieu des années trente, afin de pouvoir porter le regard par-delà les cheminées et apercevoir les femmes-statues de Strasbourg, de Verdun, auxquelles Varenne avait rendu hommage au fronton de la gare de l'Est.

— Toute la presse est sur les dents, et l'expérience me dit que cette histoire est faite pour durer. Le jardinier aimait la chair fraîche... Un vrai feuilleton, bourré de rebondissements... Je voudrais qu'on regarde les choses calmement, qu'on planifie la sortie de nos infos. Quand on tient une affaire de ce genre, on ne balance pas le paquet d'un coup, on distille... C'est pas de l'eau de Cologne...

Je connaissais le discours et j'ai ponctué à l'unisson :

— C'est du Guerlain !

Content de son effet, il s'est mis à s'astiquer les incisives à la réglisse. J'ai tiré une dernière bouffée sur mon mégot avant de me lancer :

— Je peux te proposer un premier scoop que personne n'a en magasin. On raconte

partout que c'est la femme de Buffin qui l'a donné aux gendarmes parce qu'elle ne supportait plus de se faire serrer le cou, à la limite de la suffocation, au cours de leurs jeux érotiques. C'est un tuyau qu'a glissé le procureur de Châteauroux à un collègue de *Qui ? Police !*, sur le ton de la confiance... Il lui a fait promettre le secret, meilleur moyen que ça se diffuse aussitôt leur repas terminé. Cet air de pipeau servait, en fait, à camoufler le véritable informateur.

— Dont tu as le nom, la photo et l'interview...

J'ai tapé du bout des doigts sur la paume ouverte qu'il me tendait.

— Désolé, je suis arrivé trop tard : il est mort il y a trois ans. Rassure-toi, de vieillesse à soixante-quinze piges. J'ai un cliché de sa pierre tombale au cimetière de Saint-Lactencin, près de Buzançais, bled dont Buffin est originaire... Le père Jérôme Dulong, curé du village, a reçu la confession détaillée de Buffin, quelques mois avant son décès. Le jardinier venait d'être victime d'un accident de la circulation. Après une semaine de coma, à côtoyer les abysses, il ressentait le besoin de soulager sa conscience, et il avait demandé à Dulong, le prêtre qui lui avait fait passer sa communion solennelle, de lui rendre visite à l'hôpital. Buffin s'est miraculeusement requinqué, et il a tenu à assister aux obsèques de celui qu'il avait choisi pour lui administrer l'extrême-onction.

— C'est une très belle histoire, Max, sauf que le public a le goût du rationnel. Il se posera la question de savoir comment un ecclésiastique, disparu depuis trois ans, s'y prend pour refiler ses secrets de confesse au procureur de la République de Châteauroux ! On s'interrogera, j'en suis sûr, même à Lourdes, même à Lisieux.

Je me suis levé pour regarder un nuage de passereaux en route pour l'Afrique du Nord.

— Le mois dernier, en faisant des travaux de modernisation du presbytère, le nouveau prêtre nommé par le diocèse a découvert le journal intime de son prédécesseur... Un demi-siècle de conversations grillagées, consignées au jour le jour dans de petits livres imitant l'apparence des missels. Le catalogue exhaustif des turpitudes ordinaires en champagne berrichonne ! Viols, incestes, infanticides, captations d'héritages... Il a tout lu, soi-disant pour éprouver sa foi, et a brûlé les livres de messes basses après avoir photocopié ce qui se rapportait à Buffin. Avant de se décider à prévenir la justice, il a pris une pelle pour retourner les hortensias : le fer a buté sur un crâne... Aujourd'hui, on en est à trois. Pour ma part, j'ai récupéré un fragment de page des mémoires de Dulong.

Julien s'est emparé de la feuille aux bords noircis par les flammes et s'est mis à déchiffrer les phrases courbées tracées au crayon à papier.

— Ça devait sacrément s'agiter sous la soutane, tu as vu ce qu'il raconte ? Écoute : « La veille de ses noces, la jeune Noémie Merzbach, de la ferme des Ingrandes, est venue m'avouer les ignominies auxquelles ses sens la vouent. En elle, l'instinct sexuel s'est éveillé de bonne heure, de telle sorte qu'à treize ans, elle engagea une relation avec un élève ingénieur agronome qu'elle incita, dans son logement à lui, au coït avec elle. Lorsque l'immiscio penis parut impossible à cause de l'état infantile du vagin, elle l'invita à s'oindre le pénis avec l'huile des sardines qu'ils venaient de manger. Ce fut là,

me dit-elle, son début sexuel. » On pourra le montrer aux clients pour leur prouver qu'on a de sérieux biscuits, mais c'est proprement impubliable ! Je ne peux pas aller jusque-là, tu comprends. Tu n'es pas d'accord ?

— On entendait pire aux Grosses Têtes, sauf que Bouvard avait pris soin de dire aux auditeurs que c'était pour rire... J'ai une deuxième piste exclusive qui va demander quelques jours d'exploration. Pour toute la presse, Buffin est un névrosé incapable de refréner ses pulsions et qui a profité de ses affectations dans des institutions pour assouvir son instinct de mort. Sur place, personne ne croit à cette fiction. Pour les gens du coin, le jardinier amenait les plantes, à la demande, et il les jetait à la décharge quand elles étaient fanées...

J'ai senti que l'autre facette de mon enquête n'emballait pas le patron de Faits Divers. J'ai tassé dans ma poche intérieure les papiers de Dan Quang que je m'apprêtais à sortir.

— On n'avance pas d'un millimètre sur ce terrain miné. Les thèses conspirationnistes, tu sais aussi bien que moi où ça mène. Les gens du coin, comme tu les appelles, ne font pas que parler, ils écrivent aussi, ils règlent leurs comptes. Ils doivent avoir les doubles des lettres que leurs grands-parents envoyaient à la Kommandantur. Ils actualisent. Les bonnes habitudes, c'est comme la brasse et le vélo, ça ne s'oublie pas. Les rumeurs les plus folles circulent...

J'ai essayé de regagner un peu de terrain.

— Certaines demandent à être vérifiées...

— Abandonnons le terrain aux sociologues. Il faut être sérieux, Max. Pour les uns, Buffin était en cheville avec le Belge Dutroux, et ils faisaient tous deux partie du réseau du pasteur Doucé. Bien entendu, ce réseau alimentait les locataires des Parlements de Strasbourg et de Bruxelles en mignons et mignonnettes, ce qui expliquerait avantagement le meurtre resté tout autant mystérieux qu'impuni du pasteur... Les autres, aussi peu avarés de précisions pour étayer leurs « révélations », certifient que Buffin serait un sous-marin du Front national chargé de mouiller les notables locaux et de faire basculer le conseil régional à l'extrême droite... La théorie du fusil à tirer dans les coins. J'ai eu l'occasion de le voir à la télé, il a tout, sauf la tronche d'un manipulateur. Écris-moi un papier sur la confession à retardement du curé, sans l'huile d'olive, je suis sûr de le placer dans une dizaine de titres. On relance avec ça. Pour le reste, balise ton enquête autour de la filante du serial killer, c'est plus simple pour tout le monde.

En remontant vers le boulevard, j'ai fait une halte à la librairie Nordest. Le vendeur affichait ses goûts qui, une fois sur deux, correspondaient aux miens. J'ai joué le jeu, et je suis reparti avec son coup de cœur du mois, *Les cendres de La Havane*, le premier recueil de nouvelles d'un inconnu. J'entrais rarement dans les locaux du cabinet Rolle, la seule vue du patron d'Éléonore avachi dans son fauteuil, tapotant de ses doigts boudinés sur son Palm-Pilot, me mettait en rogne. J'ai appelé depuis le comptoir du café d'en face, avec vision directe sur la devanture constellée d'annonces immobilières. Je l'ai vu qui décrochait, se retournait pour aboyer vers l'arrière-boutique. Il a fait le transfert tout en restant à l'écoute. J'ai toussé dans le tuyau pour l'obliger à reposer le

combiné.

— Salut, c'est le frangin de la fille de l'air...

Elle en a rajouté dans la surprise matinée de reproche.

— Max ! C'est pas trop tôt... J'ai laissé la valeur de *La recherche du temps perdu* sur ton répondeur ! Tu es revenu ou tu m'annonces que tu repars ?

J'ai baissé la voix.

— On a la soirée pour nous. Et plus, si affinités... Je suis de l'autre côté de l'avenue, au bar du Montjoye. Tu me rejoins ?

Je savais que ça allait me dégoûter, mais je n'ai pas pu m'empêcher de regarder quand elle a émergé du bureau, son sac dans une main, sa veste dans l'autre, et qu'elle s'est penchée vers la joue de Bernard pour l'effleurer d'un baiser. L'existence est faite de millions d'images furtives de ce genre, qu'il faut s'obliger à effacer, systématiquement, si on veut continuer à aller de l'avant. On clique sur l'icône, on la fait glisser vers la poubelle, on retourne à la barre des réglages, on vide pour se faire une vie d'ange. Le problème, c'est que le disque dur se souvient du flash, qu'il en garde la trace, ad aeternam, et c'est ça, surtout, qu'il faut oublier. Le temps qu'Éléonore traverse, j'avais effectué mes opérations de nettoyage, et j'ai accueilli sur mes lèvres la caresse des siennes sans trop penser à l'endroit où elles s'étaient égarées quelques instants plus tôt. Il faisait doux, une soirée de mai clandestine en novembre, et je me suis laissé conduire jusqu'à la Seine par une infinité de petites rues dont j'ignorais même les noms. Il n'y avait presque personne sur les trottoirs ; un match des Bleus retenait une bonne moitié du pays devant le petit écran. Éléonore connaissait mieux Paris et ses recoins qu'un chauffeur de taxi chinois. Depuis dix ans qu'elle travaillait pour des cabinets immobiliers, elle ne s'était pas contentée de grimper les marches par millions, avec les acheteurs sur les talons, d'appuyer sur des boutons d'appel d'ascenseur, de débiter un baratin destiné à faire élever une kitchenette au rang de cuisine grand style, de vanter la vétusté d'une installation sanitaire au nom du retour de mode vers les années cinquante. Elle prenait le temps de se renseigner sur le quartier, sur la rue, sur l'immeuble, afin d'ancrer le trois-pièces qu'elle était chargée de vendre dans l'histoire de la ville. Elle savait ainsi que sous la Révolution, la rue Montmartre avait été rebaptisée Mont-Marat, que les Francs-Bourgeois s'étaient, un temps, métamorphosés en Francs-Citoyens et que le Cirque d'Hiver s'appelait Cirque Napoléon lors de son inauguration par le troisième du nom. Au début Bernard, son ignare de patron, considérait qu'elle dépensait inutilement son énergie jusqu'au jour où elle avait placé à un psychanalyste, sans la moindre discussion sur le prix, un appartement réputé invendable dont elle avait appris que Sigmund Freud et sa fille Anna s'y étaient reposés quelques heures, en juin 1938, au cours du voyage d'exil qui les conduisait de Vienne à Londres. Pour ma part, je ne me lassais pas de ces balades. Accoudés à la pierre, nous regardions filer un bateau de croisière chargé de touristes, dont le premier fut construit dans le quartier lyonnais de la Mouche, quand elle a pointé le doigt sur l'une des maisons du quai opposé.

— Au deuxième, où ça vient de s'allumer, j'ai fait craquer un académicien en lui apprenant que l'immeuble figurait dans le *Dictionnaire des rues de Paris* écrit par

Guillot, au début du ^{xiv}^e siècle. Il a vérifié l'information à la bibliothèque Mazarine, et au moment de la signature du compromis de vente, il m'a prise à part : « Ne dites à personne que c'était un claque... J'ai retrouvé les noms des pensionnaires. Je m'endors tous les soirs en rêvant d'Ysabeau l'Espinète, d'Agnès aux Blanches Mains, d'Édeline l'Enragée ou de Péronnelle aux Chiens qui racole au Parvis... »

— Et pour Ivry, cette après-midi, qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Un deux-pièces au fond d'une cour. Je me suis contentée de Flaubert... Il évoque longuement la ville dans *L'éducation sentimentale*... Les clients, c'étaient des Polonais. Tu me croiras si tu veux, mais ils l'avaient lu ! Et toi, tu es passé à l'agence ?

Je l'ai entraînée vers la salle minuscule d'un restaurant dont la salade chaude de lentilles au magret de canard fumé flottait encore sur mes papilles. J'ai renouvelé l'expérience. Moins classique, Éléonore a commandé un risotto de citron vert aux cuisses de grenouille avant de me reposer sa question, de guingois.

— Alors Julien, il tient le coup ? Il n'a pas repris la clope ?

— Non, il se pose des rustines et il bouffe de la réglisse par troncs entiers, ça aide... Pour être franc, je le trouvais plus courageux quand il se barbouillait les poumons au goudron...

Elle a découpé d'un geste vif l'entrejambe d'un batracien et m'a jeté un regard rapide tout en saisissant l'une des deux cuisses du bout des doigts.

— Il bloque ton enquête ?

J'ai fait une mouillette dans la sauce légèrement moutardée.

— Avant, ce n'était jamais assez glauque, il fallait en rajouter. On dirait qu'il a subitement découvert la pédale de frein quand je lui ai dit que j'étais sur une filante prouvant que Buffin faisait partie d'un réseau...

Elle a tiré le cartilage entre ses lèvres, bloquant la chair derrière ses dents jointes.

— Tu en déduis quoi ?

— Rien.

Quand on est sortis, des excités aux joues code-barrées de tricolore agitaient des drapeaux depuis les fenêtres des voitures pour fêter la victoire étriquée de l'équipe de France sur celle de Roumanie.

C'est elle qui a choisi l'hôtel. Une sorte de pension de famille tenue par un couple de Suédois. Les fenêtres de notre chambre ouvraient sur le parc Montsouris. Nous habitions chacun de notre côté et partagions les nuits qui nous rassemblaient dans un lieu chaque fois différent, depuis le palace jusqu'au boui-boui. L'idée ne venait pas de moi, mais je m'y étais facilement converti. On prend vite l'habitude de ne pas en avoir. Au début, Éléonore m'expliquait qu'elle ne voulait pas recommencer ce qu'elle avait vécu avec son premier mari, se transformer peu à peu en fourmi ménagère de moins de cinquante ans. L'héroïne récurante. Les courses, le ménage, le repassage, ça donne à l'amour, disait-elle, des relents d'eau de vaisselle, de javel. Je ne répondais pas, je me disais que moi aussi, avec Pascale, ça aurait pu tourner autrement si on ne s'était pas laissé engloutir par le quotidien. Je n'ai pas été long à comprendre qu'elle avait surtout besoin de se raconter des histoires, de bâtir des scénarios, et que le simple fait de demander ingénument à l'accueil si « la baignoire était assez grande pour deux » la faisait monter d'un cran vers l'extase. Dès que nous sommes entrés dans le hall garni de boiseries, elle a joué sur des réminiscences de films de Bergman, avec l'ambiance de dortoirs pour jeunes filles qu'apportait la présence d'une flopée d'étudiantes nordiques et troublantes qui devaient, le jour, fréquenter la Cité internationale universitaire. Elle a sauté sur le lit, en chemise de nuit, m'a lancé les oreillers. J'ai fini par l'attraper et l'emmener, prisonnière, sous la couette.

Le jacassement d'une pie posée sur la branche proche d'un arbre du parc m'a réveillé. Éléonore était déjà habillée, prête à partir. J'ai passé un peignoir pour prendre place à la table ronde qu'elle avait tirée devant la porte-fenêtre entrebâillée. Un soleil blanc brillait sur la porcelaine du déjeuner. Elle a avalé une gorgée de café, glissé une pomme dans son sac et posé un baiser sur mon front.

— Je suis en retard. J'ai rendez-vous dans une heure avec un accordéoniste au bas de Belleville, rue Rébeval. Au téléphone, je ne comprenais pas : il me disait qu'il était musicien, qu'il jouait du soufflet à douleurs... On se revoit quand ?

— Je dois absolument écrire mon papier entre aujourd'hui et demain. Ensuite, je file dans le Berry, à mon compte, pour vérifier l'info qu'a exhumée Dan Quang, sur le Nid d'Orthemale... Milieu de semaine prochaine, pas avant...

La porte s'est doucement refermée sur son parfum, et je me suis rassasié de céréales, de pain grillé en parcourant les journaux du matin. Buffin reléguait les tueries en Palestine, les massacres en Tchétchénie et les exécutions texanes dans les pages

intérieures. *Le Figaro*, comme *Libé*, avait dégagé sa une pour relater les derniers rebondissements de l'enquête. Du travail propre. Les ossements étaient impeccablement rangés ! Les rédactions respectaient les consignes venues de nulle part : le jardinier était bien seul du côté du manche de la pelle. La légende selon laquelle la dénonciation de Buffin venait de sa propre femme était même reprise sous la forme renouvelée d'une courte interview de l'épouse, près d'une photo de la maison du tueur. Quelques détails inédits filtraient entre les lignes.

— Nous nous sommes rencontrés il y a une dizaine d'années. J'étais veuve, avec une petite retraite. Je l'aimais, mais c'était surtout un mariage de raison, contre la solitude.

— Vous saviez qu'il avait fait de la prison, il y a trente ans, pour des attentats à la pudeur ?

— Ce n'est pas ce qu'il disait. D'après lui, on l'avait enfermé après une bagarre contre des Arabes, qui avait fait un mort. Il ne les aimait pas, depuis la guerre d'Algérie.

— Il se comportait normalement avec vous ?

— Vous voulez dire sexuellement ?

— Par exemple...

— Tous les hommes sont bizarres avec les femmes. Lui un peu plus que la moyenne. À la maison, il n'était plus jardinier. Il s'habillait en docteur, avec une blouse blanche, un stéthoscope autour du cou. Il me préparait des potions à base de cachets pilés qu'il récupérait dans les chambres des malades, à l'institution. Plusieurs fois, je me suis réveillée avec des chaînes aux chevilles et aux poignets... il ne m'a jamais fait mal.

En réglant la note, j'ai hérité d'une documentation complète sur Visby, une ville de l'île de Gotland, fondée à la haute époque viking, où les enfants des patrons de la pension tenaient un hôtel « de caractère » aménagé dans l'une des quarante tours du moyenâgeux mur d'enceinte.

— L'été, ils nous remplacent ici. Nous on fait un stage au pays...

Je buvais un café à la Brasserie de la Paresse, avant de me jeter dans le métro, le *Parisien* ouvert en biais sur le zinc, quand un articulet coincé entre deux pubs pour des services internet a capté mon attention. « Le corps d'un inconnu d'une quarantaine d'années, tué de plusieurs balles de pistolet, a été découvert hier soir par la concierge du 12 de la rue Meckert alors qu'elle sortait les poubelles. Selon la police il pourrait s'agir d'un règlement de comptes. »

J'ai déchiré le coin de page, sous le regard désapprobateur du serveur, et j'ai sauté dans le premier taxi qui a pointé son compteur, direction rue Meckert. Ça fait toujours un choc d'apprendre, à l'improviste, qu'on assassine dans son immeuble. Quand je suis arrivé, tout avait été nettoyé. Ne subsistaient de la scène du crime que quatre impacts de tir cerclés de peinture blanche, près de la porte d'entrée, et quelques mètres de bande plastique rouge et jaune, dans le caniveau. Un autre tracé, celui d'une silhouette humaine recroquevillée, était visible dès qu'on dépassait la batterie de boîtes aux lettres, en penchant la tête sous l'escalier. J'ai cogné à la vitre de la loge. Le rideau s'est soulevé furtivement sur le visage de la fille de la concierge. Je la voyais qui se tenait immobile, éclairée par la lumière du poste de télévision. J'ai retapé au carreau et elle a fini par

ouvrir.

— Excusez-moi, monsieur, j'ai oublié pour le courrier... Je l'ai pas fait exprès... La maîtresse nous a donné beaucoup de travail, à l'école...

— Ce n'est rien, je n'y pensais même plus... Ta mère n'est pas là ?

— Non, les policiers l'ont emmenée au commissariat ce matin, ou à la préfecture, je ne sais plus, à cause de l'accident. Elle m'avait dit de ne répondre à personne.

Elle a reculé quand j'ai voulu lui caresser les cheveux.

— Rentre, je vais l'attendre dehors. Tu peux être tranquille, je ne lui dirai pas qu'on a parlé ensemble...

J'ai traîné dans la rue, mais personne n'avait rien vu, rien entendu. Le vendeur de kebabs se souvenait du but de Zidane, le coiffeur antillais de la passe décisive de Thuram, le barman des Armes de Bayonne parlait les larmes aux yeux du brio de Lizarazu, la fille du MacDo rêvait d'être à la place de Laurent Blanc pour baiser le crâne de Barthez. Le boucher pestait contre Lebœuf qui avait failli offrir l'égalisation à l'adversaire... Le pharmacien semblait être le seul à ne pas avoir fait allégeance à la religion footballistique. Au moment de la frappe de Zizou, qui semblait pratiquement correspondre à celui de la fusillade, il promenait son labrador de candélabre en lampadaire. Il avait assisté ses collègues du Samu dès leur arrivée sur les lieux, mais il refusait de desserrer les dents, se disant lié par le secret professionnel. J'ai failli ne pas reconnaître ma concierge quand elle a émergé de la bouche du métro. La travailleuse renfrognée et énergique à la taille entourée d'un bout de l'année à l'autre du même tablier, aux épaules grossies par un chandail tricoté à la maison, aux cheveux emprisonnés sous un fichu à carreaux, avait sorti le grand jeu pour aller bavarder avec les flics. Bottines à talons mi-hauts, gabardine claire, jupe noire et chemisier à broche, le tout surmonté d'un chignon agrémenté d'un peigne argenté. Elle avait mis à profit sa convocation au Quai des Orfèvres pour faire des courses au Bazar de l'Hôtel de Ville. J'ai fait semblant de la croiser par hasard, et j'ai proposé de lui porter ses paquets. Elle a protesté, pour la forme.

— Je ne veux pas vous déranger...

— Vous ne me dérangez pas. Il faut que je remonte, j'ai oublié de prendre un document... Quand on n'a pas de tête, il faut s'en remettre à ses jambes ! C'est une drôle d'histoire qui vous est arrivée, hier soir... Il n'y a pas grand-chose dans le journal. Ils savent maintenant qui a fait le coup ?

Elle a marqué un temps d'arrêt pour me dévisager.

— Vous n'êtes pas journaliste pour rien, monsieur Lisbonne ! Non, ils cherchent toujours. La seule chose nouvelle que j'ai entendue, c'est le nom du mort. Il s'appelle Tournaire...

Le trouble qui s'est emparé de moi a failli me faire lâcher la boîte d'électroménager aux armes du BHV. Si vous perdez un type de vue pendant dix ans, et qu'en l'espace d'une journée il revient deux fois dans votre vie dont une sous forme de cadavre, vous vous sentez directement concerné, même si vous ne comprenez pas en quoi. Je lui ai replacé sa friteuse dans les bras, devant la loge, et je me suis lancé à l'assaut des cinq étages. J'ai recherché le message, sur le répondeur.

— Bonjour... C'est Vincent Tournaire. Je ne sais pas si tu te souviens de moi... On a travaillé ensemble à *J'enquête*...

Il me fixait un rendez-vous à La Maroquinerie, l'avant-veille à huit heures du soir, pour me refourguer une bombe qui devait me valoir le prix Albert-Londres. Apparemment, elle lui avait explosé en pleine figure, à une encablure de mon paillason. Je l'ai écouté une deuxième fois, puis j'ai tout effacé, Éléonore, Dan Quang, Julien et surtout celui qui signait Ventour. Je me suis roulé une cigarette, j'ai rassemblé toute ma documentation, mes notes sur la table de la salle à manger, et j'ai commencé à taper l'histoire du satyre berrichon. Je m'attendais à chaque instant à ce que le téléphone m'interrompe, qu'on frappe à la porte, pour me demander des explications sur le curieux appel du mort en sursis. Mes doigts restaient suspendus au-dessus du clavier, entre deux phrases, et j'échafaudais des réponses logiques aux questions que la police était censée me poser. Personne ne se manifesta de la journée, et je parvins à bâtir une première ébauche de mon article avant la tombée de la nuit. Après quelques témoignages de camarades d'école communale de Buffin, et l'épisode de ses cours de catéchisme dispensés par le fameux abbé Dulong dans la salle paroissiale de Saint-Lactencin, je passai très rapidement sur ses premiers engagements comme journalier sur les exploitations de Buzançais, pointant la dureté avec laquelle il était traité par les fermiers, les fièvres intermittentes dont il était victime. J'avais pu avoir accès, grâce à un conscrit de son village parti avec lui à Bône, un port de l'est algérien, à une copie du journal de marche de l'unité dans laquelle ils avaient servi en 1956 et 1957. Le régiment de parachutistes coloniaux, une troupe d'élite formée à Pont-Long, était chargé de la pacification du massif de l'Edough en Kabylie orientale, qui culminait à plus de mille mètres. Un secteur stratégique proche de la frontière tunisienne derrière laquelle les combattants algériens trouvaient repos et réconfort. *Paris-Match* avait publié un reportage à la gloire de ces hommes qui s'étaient illustrés en se lançant à l'assaut de la crête du djebel Dikkane, escaladant des parois vertigineuses avec de simples cordes, sous les tirs des maquisards. Sur l'une des photos on reconnaissait Buffin, en short et chapeau de brousse, préparant la popote sur un feu de fortune. Le reporter s'était abstenu de fixer d'autres images, pour ne pas offenser l'avenir. Je savais d'avance que Julien, entre deux agacements de gencive au bâtonnet de réglisse, me dirait de mettre la pédale douce sur le sujet, que ça n'expliquait pas tout. Je tenais tout de même à citer un passage conséquent de l'interview de l'ancien para travaillé par le remords, quitte à en négocier la longueur par la suite : « Démolir la structure politico-militaire fellouze, casser du fell, c'était ça notre boulot. Nous les paras, on nous a dressés pire que des chiens. Un pitbull, en comparaison, c'est un agneau. Dès le premier accrochage, on nous a dit de ne pas faire de prisonniers. On les tirait comme des perdreaux. Ensuite, on a brûlé les villages alentour. J'avais réussi à effacer l'image, pendant des années, mais elle est revenue : deux très jeunes mères hurlant dans la ruelle de la mechta incendiée, serrant chacune contre leur poitrine un enfant mort. Buffin s'est porté volontaire pour les interrogatoires poussés. Il s'était fait une réputation de rétrécisseur de têtes. Il avait des commandes de types qui ramenaient ça chez eux, en souvenir. Par chance, j'ai sauté sur une mine avec mon camion la semaine suivante,

près de Guelma, et j'ai perdu une jambe. Ça m'a empêché de devenir comme lui. »

J'ai éteint l'ordinateur, fermé la lumière. Allongé sur le canapé, dans l'obscurité, je me suis réfugié derrière la dérisoire barricade de mes paupières. Les fantômes des femmes des montagnes de l'Edough n'ont pas tardé à rejoindre ceux des fillettes de Châteauroux.

Une pluie atlantique, rançon de l'inhabituelle douceur, noyait Paris. Je renonçai à la balade à pied jusqu'au marché d'Aligre, pour effectuer le trajet par les sous-sols. Le métro me laissait à moins de cent mètres de l'ancienne échoppe de doreur où Éléonore avait élu domicile, mais ce fut suffisant pour que je sonne, ruisselant, à sa porte. Je la suivis jusqu'au jardin intérieur, une curieuse pièce aménagée dans l'ancienne buanderie, au bout de l'appartement, et dont les murs étaient recouverts de milliers d'éclats de verre qu'elle ramassait au hasard de ses promenades, de ses visites. Une profusion de plantes se reflétait dans ce kaléidoscope aléatoire, papyrus, vigne vierge, caoutchouc, hibiscus ou orchidées-papillons, fougère de Boston. Un couple de tortues de Floride, de la taille chacune d'un demi-avocat, barbotait dans un bassin décoré de gravier multicolore. C'est là qu'elle aimait se retirer pour lire, écouter de la musique, à l'abri de tous les bruits du monde. Ils y firent irruption, avec les premiers mots que je prononçai, dès que je fus assis.

— Un type que j'ai dû voir une seule fois dans ma vie m'avait filé un rencard à Paris, mercredi soir. On a collaboré ensemble à un mensuel qui a baissé le rideau avant de me payer mes piges. Hier, pendant que tu martyrisais les grenouilles, il a eu la mauvaise idée de se faire assassiner dans ma cage d'escalier.

Elle a d'abord souri.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, tu plaisantes ?

— Je voudrais bien... Je suis resté dans ma piaule toute la journée, au cas où il aurait laissé mon adresse ou mon numéro de téléphone dans sa poche, mais personne ne s'est manifesté.

Soudain sérieuse, elle est venue prendre place près de moi, sur le banc. J'ai suivi la réfraction fragmentée de son mouvement sur les miroirs brisés.

— Tu crois que c'est en relation avec le travail que tu fais sur le tueur de Châteauroux ? Ce que tu m'as raconté est vraiment effrayant, et je ne pense pas qu'un malade de ce genre ait pu donner libre cours à ses fantasmes, en toute impunité, pendant des dizaines d'années sans être au centre d'un réseau... Tu devrais faire attention, Max.

Ce raisonnement m'avait effleuré l'esprit, mais j'avais eu beau échafauder les scénarios les plus improbables, aucun fil, le plus ténu soit-il, reliant Buffin à Tournaire ne m'était apparu.

— Non, ça n'a absolument rien à voir. Je ne me souviens même plus de ce que j'ai

pu écrire dans *J'enquête*. Je suis pourtant tellement concentré sur mon sujet que, si ce Tournaire avait évoqué l'affaire berrichonne il y a dix ans, ne serait-ce que sur un paragraphe, fais confiance à mon inconscient : il l'aurait obligé à remonter à la surface. Et au mot près. Il voulait me rencontrer à La Maroquinerie. Tu as idée de ce que c'est et où ça se trouve ?

— Il aurait pu choisir plus mal. Un lieu sympa, près de la place Gambetta... J'ai vendu un petit pavillon avec jardin format japonais juste en face, il y a six mois. Le style est un peu branché « intello-prise de tête », ça devrait te plaire. Ils organisent des concerts, des expos, des débats, le bar est ouvert en permanence et on y mange à la bonne franquette.

Pendant le trajet, elle n'a cessé de parler, interrompue seulement par le manège d'un type que j'avais pris pour un nain et qui, à demi caché par l'alignement des dossiers, remontait l'allée centrale en psalmodiant. C'est à l'instant où il s'est immobilisé devant moi que j'ai compris qu'il se traînait sur les genoux. J'ai jeté une pièce dans la fente de la canette de Coca qu'il me tendait. Il s'est aussitôt relevé pour ouvrir la portière et sauter sur le quai.

— Tu m'écoutes, ou ça ne t'intéresse pas ?

Surpris par son indifférence, j'ai pointé le doigt vers la station dont la céramique éclaboussée par les néons défilait derrière les vitres de la rame qui reprenait de la vitesse.

— Tu n'as pas remarqué le cinéma du gars qui faisait la manche ?

— Je le croise tous les jours, il ne sent rien. Je l'ai surpris, une fois, il installait des genouillères de footballeur sous son pantalon... La Maroquinerie, c'est récent... Sur la façade, tu regarderas, on peut encore lire l'ancien nom, La Bellevilloise, gravé dans le béton.

Je me suis fait la réflexion qu'elle pensait d'abord à la douleur, moi à l'humiliation et, dans un deuxième temps, que cette constatation ne me servait à rien. J'ai essayé de me raccrocher à la conversation.

— C'était joli aussi, La Bellevilloise. Ils auraient pu le garder...

— Un peu lourd à porter. Pendant plus de cinquante ans, c'était le siège de toute une ribambelle d'associations de secours, de syndicats, de groupes d'agitation liés au parti communiste. Ça tenait à la fois des Restos du cœur, du patronage et de la Maison de la culture. Avant-guerre, beaucoup de mômes du quartier faisaient partie des Pionniers.

On arrivait à destination. Elle s'est collée à moi lors du freinage et j'ai élevé la voix pour couvrir le bruit.

— J'ai eu l'occasion de voir des photos un peu ridicules de gamins défilant derrière un fanion, en uniforme et foulard rouge autour du cou. Des scouts rouges...

Le choc des deux derniers mots a fait naître un sourire, vite effacé.

— C'est plus compliqué quand l'un d'eux, devenu vieux, t'explique qu'une bonne moitié de ses copains de classe a fini devant le peloton ou dans les fours.

La nuit, la rue Boyer fait comme un gouffre sombre sur les hauteurs de Ménilmontant. Les lumières de La Maroquinerie nous ont guidés, et j'ai levé les yeux sur le blason frappé de la faucille et du marteau qui ponctuait l'ancienne raison sociale,

au fronton de l'édifice. Une fois franchis le porche et une courte voûte, on accédait à une cour carrée emplies de crucifixions. Fichés dans des socles de bois grossier, le fer torturé par le feu, la toile de jute déchirée, la corde détressée redonnaient aux quinze Christ exposés les grimaces de la douleur originelle. Je n'avais jamais vu sculptures aussi désespérées. La foule bruyante et faussement complice des vernissages se pressait autour du bar. Dans la salle qui partait en angle, juché sur une estrade, quelques dessins posés dans son dos, sur le couvercle fermé d'un piano, l'artiste répondait aux questions des habitués qui semblaient aussi bousculés par ses réponses que je l'avais été par son travail. Il faisait face, massif, dans de lourdes chaussures de sécurité, ses mains épaisses enserrant ses genoux, la tête solidaire des épaules sur lesquelles venaient mourir des mèches de cheveux gris bouclés. Il ne parlait pas, il jetait des mots tout droit sortis de ses sculptures au visage de ses interlocuteurs.

— Un jour, un clochard est entré dans l'église de Courtray, en Belgique, où un prêtre avait accepté de me recevoir. Il l'a traversée, s'est arrêté devant mes Christ faits de matériaux de récupération et s'est mis à hurler : « Ah non ! On ne peut pas représenter le Christ comme ça. On n'a pas le droit ! » En fait, il parlait de lui. En croyant se révolter contre mon travail, il s'est révolté contre sa propre misère... Le Christ ne pouvait pas lui ressembler. L'idée d'utiliser des déchets m'est venue parce que j'étais moi-même un déchet. C'est aussi simple que ça.

Il ne semblait pas avoir conscience de sa violence, et ceux qui mangeaient, en face, se retrouvaient éclaboussés par les boulons, les échardes, les clous de charpentier qui giclaient dans la sauce de la blanquette ou du miron. Quand il a eu fini, il s'est levé, a contourné les tables et s'est installé au bar, seul devant une bière. Personne n'a osé le rejoindre pour ne pas risquer de s'exposer à davantage de vérité.

Éléonore m'a tendu une assiette remplie de tapas qu'elle avait réussi à glaner en jouant des coudes devant le buffet.

— C'est pour patienter, on m'a promis une table dans un quart d'heure. J'ai un peu forcé sur le calamar, je sais que tu adores ça. Sinon, tu avances ?

— Pas d'un millimètre. Tu me vois demander à tous les gens qui sont là s'ils ont connu un certain Tournaire, assassiné de son état, dont je sais seulement qu'il a écrit quelques papiers pour un canard disparu depuis dix ans ! Tu ferais quoi, à ma place ?

— Regarde ce qu'il y avait au programme avant-hier, ça te donnera peut-être des idées. Le présentoir est près de la porte.

J'ai fait un sort au mollusque délicatement cuisiné à l'ail doux, avant de suivre son conseil. Il me fallut cinq minutes pour apprivoiser le dépliant tout droit sorti de l'imagination d'un maquettiste dyslexique et repérer le menu intellectuel du mercredi soir. Éléonore avait vu juste. La réponse à ma question tenait dans l'intitulé qui suivait les deux points, après la date et l'heure : « Internet et droit de la presse, conférence-débat animée par Frédéric Ravier, créateur du site www.lesnews.com. » Je l'ai interrompue au milieu d'une conversation avec un type vêtu d'une cape, sa chemise blanche ouverte sur un torse velu.

— Tu as tapé en plein dans le mille. Il faut qu'on parte tout de suite.

Dans la cour, le sculpteur écoutait un amateur qui tournait le dos à ses œuvres. J'ai

saisi, au vol, ce qu'il lui rétorquait.

— Le Christ, tu comprends, s'il ne plaide pas pour ma propre liberté, qu'est-ce que j'en ai à foutre, je le laisse aux intégristes !

Elle s'est arrêtée sur le trottoir, la tête surmontée par les outils du prolétariat.

— Je n'ai pas voulu faire d'esclandre, mais c'était limite. Tu ne me demandes pas mon avis, tu claques les doigts et je dois suivre... On en est là ?

— Attends, Léo...

— Ne m'appelle pas Léo, j'ai horreur de ça !

— Tu ne vas pas me faire une scène à cause de ce clown ! C'était qui d'abord, Zorro ou Mandrake, tu ne me l'as pas présenté ?

Pas besoin de mots, son regard a suffi. J'étais à côté de la plaque et je ne pouvais plus revenir dans le jeu. Elle a tourné les talons pour disparaître vers Gambetta. J'ai filé en sens contraire, du côté de la rue de Ménilmontant. J'ai marché à m'en étourdir, appuyant mes pas sur l'asphalte, des vibrations dans tout le corps. Arrivé dans le hall de l'immeuble, je me suis dirigé à gauche de l'escalier, dans le renforcement où se cache la porte des caves contre laquelle Tournaire avait achevé son périple. Le verrou a claqué et j'ai descendu les quelques marches, longé les cloisons de bois mal dégrossi où les locataires successifs avaient inscrit leurs noms, les numéros de leurs appartements. Des fils électriques pendaient en bouquet devant une prise près du collecteur des eaux usées. La lumière a jailli entre les planches disjointes, au bout du couloir étroit quand j'ai branché le câble marqué de mes initiales. Des années que je n'avais pas mis le nez dans ce foutoir. Deux vieilles armoires héritées de mes grands-parents occupaient presque tout l'espace. Les glaces piquées renvoyaient l'image d'un amoncellement de caisses, de cartons de déménagement, de sacs emplis de bouteilles, de bocal de conserve vides, de vieux appareils électroménagers, de pièces détachées de vélos. Chacun de ces objets mis au rancart me ramenait vers ce que je croyais enfoui à tout jamais. La vue d'une glacière désarticulée, une horreur en plastique bleu layette, m'a gonflé le cœur de nostalgie, fait monter les larmes aux yeux, une fraction de seconde avant que je la revoie posée sur une nappe de fortune, au milieu d'un pré, tandis que Pascale se baignait nue sous la cascade pendant notre premier été. J'ai remué la masse de papiers humides entassés dans une cantine métallique, ouvert toutes les boîtes d'archives alignées sur une étagère branlante, soulevé un radiateur à huile rouillé pour dégager un sac-poubelle éventré d'où s'est échappé un vol de mites argentées. Trois dossiers à sangle contenaient mon agenda, mes notes de 1990, un vieil exemplaire de *Libération*, les différents états des articles que j'avais écrits cette année-là, ainsi qu'une collection complète de *J'enquête*. Six numéros dont un double agrémenté de nouvelles noires inédites, entre février et juillet.

J'ai monté les cinq étages, ma récolte sous le bras, et j'ai repoussé toute la documentation sur l'affaire berrichonne qui encombrait le plan de travail, pour en faire l'inventaire. Une rapide vérification, dans l'ours du journal, me fit rencontrer quatre fois Ventour, le nom de plume de Vincent Tournaire, et trois fois celui du conférencier internaute de La Maroquinerie, Frédéric Ravier. Si le premier ne m'avait laissé aucun souvenir, à l'époque, il n'en était pas de même du second. Il était assis en bout de table

lors de la seule conférence de presse à laquelle j'avais participé, pour faire le point après la parution du numéro un. Tout se passait bien, chacun donnait son sentiment de manière constructive et débutait son laïus en prenant soin de ne pas vexer les journalistes présents, on adoucissait les remarques par un luxe de précautions pour ménager la cohésion de l'équipe en formation. Ravier s'était distingué en tirant sur tout ce qui bougeait. Selon lui la une, qui reproduisait un tableau de Monory de la série bleue, était nulle, l'édito abscons, le parti pris iconographique élitiste, le séquençage des articles fautif. Je m'étais levé, sous ce tir de barrage, l'air dégoûté, pour jeter dans la poubelle l'exemplaire que je tenais pincé entre deux doigts. Loin de le démonter, ma provocation avait décuplé ses critiques.

— On n'est pas là pour se faire plaisir, mais pour faire plaisir au lecteur. Si on veut imposer un nouveau concept de canard de faits divers, il faudra trouver une place entre la revue étroitement spécialisée écrite par des sociologues pour des sociologues et l'hebdo grossièrement spécialisé écrit avec les pieds pour viser sous la ceinture. Nous devons prouver qu'il existe de l'espace entre les deux. Par exemple, ton papier sur l'hôpital psychiatrique tient la route, Lisbonne, sauf qu'à mon avis il aurait gagné en force si tu ne te mettais pas en scène. On te voit trop, ou plutôt on ne voit pas assez les protagonistes. Le « je », c'est bon pour les romanciers.

La mise en cause, aussi brutale que directe, ne m'avait pas déstabilisé.

— Je ne sais pas si tu as remarqué le titre qu'on a choisi pour le journal. C'est *J'enquête*, pas *On enquête* !

J'avais appris, par la suite, qu'il avait tenté sans succès de s'opposer à la publication de deux de mes reportages, rédigés à la première personne du singulier, un sur la criminalité organisée à Dakar et l'autre à propos du délitement de la Russie gorbatchévienne. J'ai dressé une liste des articles signés par Ventour-Tournaire. Dix ans plus tôt, celui qui m'avait donné rendez-vous s'était intéressé à : « La hiérarchie des peines criminelles en Europe », « L'aide judiciaire et la révolte des avocats », « Le Syndicat de la magistrature dans la tourmente ».

Deux lectures successives ne me permirent pas d'y déceler le moindre sous-entendu. Du texte propre, sans génie particulier, de la compilation de dossiers. Le titre de la dernière contribution, « Assassinat d'Henri Curiel, silence on étouffe », aiguisa ma curiosité, le meurtre, en mai 1978, du militant tiers-mondiste, n'étant toujours pas élucidé près d'un quart de siècle plus tard. Les informations contenues dans la page, illustrée d'un dessin de Siné, consistaient en une habile reprise de tout ce qui s'écrivait sur le sujet à l'époque, avec tous les conditionnels de circonstance. Seul le titre était accrocheur, pas un mot du corps du papier ne sortait des sentiers balisés. Frédéric Ravier, quant à lui, ne signait pas le moindre article : il se contentait de coordonner le pool des correspondants régionaux et étrangers de *J'enquête*. Je me suis connecté et j'ai pianoté l'indicatif de son site internet sur la fenêtre d'accueil. L'écran s'est encombré de bandeaux, de découpes clignotantes. Au premier abord, www.lesnews.com ressemblait à un piège à pub qui se donnait l'information pour alibi. J'ai cliqué sur « home page » et noté la batterie des numéros de téléphone, l'adresse des bureaux avant de me résoudre à passer la couche de finition sur le reportage berrichon.

Contrairement à ce que je redoutais, Julien Baulieu n'avait pas tiqué sur le long passage relatant les faits d'armes de Buffin chez les paras du 9^e RPC en Kabylie, au plus fort de ce que les manuels d'histoire maquillent sous le vocable de « pacification ». À l'aide d'un trombone déplié, il a débusqué un fil de bois de réglisse entre ses dents du bonheur.

— C'est très bon comme angle. Les gens commencent à en avoir marre des serial killers dont les seules motivations sont enfouies dans les circonvolutions de leur cerveau malade ! Ils ont besoin de comprendre comment ça se fabrique, les malades mentaux. Tu vois avec Géraldine, qu'elle appelle *Match* pour obtenir l'autorisation de reprendre des extraits de leur article de 56, dans le djebel, avec la photo du tueur en short et chapeau de cow-boy... Pour l'occasion, je ressortirais bien du frigo un article que j'avais écrit sur Mesrine, l'ancien ennemi public numéro un...

J'avais épousseté les débris de tabac tombés sur mon pantalon.

— J'ai bien peur de ne pas saisir le rapport entre cette ordure de jardinier et le bandit au grand cœur...

Il a haussé les épaules.

— C'est aussi là-bas qu'il a appris à tuer. En plus, il était exactement dans le même secteur que Buffin, à la même époque, près de la frontière tunisienne. Ils se sont peut-être connus autour d'une gégène.

— Ce serait un scoop de première, ça !

Baulieu a fait semblant de ne pas remarquer mon ton persifleur.

— Mesrine a été affecté un bout de temps à la police militaire de Bône, là où le 9^e Régiment de parachutistes coloniaux avait son camp de base, et il raconte dans un de ses bouquins comment il charcutait les suspects avec sa lame italienne dans les culs-de-basse-fosse. Je n'ai jamais participé à la mesrinemania, à cause de ces pages. Son exécution par la police a brouillé les cartes et l'a transformé en défenseur du faible et de l'orphelin.

La sonnerie de son portable m'a offert une diversion. Je me suis levé et contre la fourniture des indications documentaires sur mon enquête, j'ai essayé de soutirer une avance à la secrétaire pour mon deuxième séjour à Châteauroux. J'ai dû me contenter du remboursement des frais engagés, de la pige prévue pour l'article que je venais de livrer et, modeste surprise, des royalties provenant de la vente, en Espagne comme en Italie, d'un reportage sur les protections dont un prêtre pédophile avait bénéficié de la

part d'un évêque contestataire.

Depuis le matin, l'hiver reprenait ses droits, et des bourrasques de vent glacé m'accueillirent au seuil de l'immeuble de la rue de Dunkerque. Je sautai dans le bus 26 qui contournait la gare du Nord pour aller franchir les voies des chemins de fer de l'Est et filer droit sur la place de Stalingrad. Le site de Ravier était hébergé dans un bâtiment en verre et alu, clinquant, qui avait pris la place d'un magasin de vente de vêtements professionnels. À l'ouvrier, où des générations de menuisiers, d'imprimeurs, de peintres, de maçons parisiens étaient venues se fournir en cottes, en bleus, en velours, en salopettes. Les bureaux de www.lesnews.com occupaient l'intégralité du troisième étage, et les immenses baies vitrées donnaient sur le mecano géant du métro aérien. Je m'immobilisai pour regarder passer une rame s'élançant vers Barbès, à la recherche du regard de Jean Vilar qui, sur le ton lugubre de l'évidence, annonçait à Yves Montand : « Vous descendez à la prochaine » dans *Les portes de la nuit* de Prévert et Carné. Un demi-siècle plus tard, le Destin fréquentait toujours la ligne : ma demande de rencontrer Frédéric Ravier fut accueillie par un silence pesant. Après une série de croisements de regards, une jeune femme jusque-là dissimulée par son ordinateur se leva.

— Je suis désolée... Nous sommes encore sous le choc... Freddy, je veux dire Frédéric, a été renversé ce matin par une voiture, juste en bas, alors qu'il arrivait en scooter... Il est mort il y a une heure à Lariboisière...

J'encaissai le coup et, conscient de leur état de stupeur, osai deux questions totalement incongrues venant d'un inconnu :

— Il était en tort ? Vous avez fait un constat ?

Le garçon brun qui me faisait face dodelina de la tête.

— La voiture ne s'est pas arrêtée. Elle a fait le tour de la place et a disparu vers Crimée en longeant le bassin de la Villette par le quai. Les témoins n'ont pas eu le temps de relever le numéro d'immatriculation. On sait juste que c'est une Peugeot grise. Vous vouliez le voir pour quoi ?

J'avais l'impression de porter la poisse, j'ai reculé vers les ascenseurs.

— Pour rien. Ce n'était pas important...

J'ai marché sur le terre-plein central, entre les piliers de la ligne Nation-Dauphine, perdu dans mes réflexions, insensible à l'agitation qui s'emparait du quartier, les jours de marché. Je suis passé sans m'arrêter devant les murs de l'hôpital et l'entrée des urgences. Les idées les plus folles me traversaient l'esprit, comme celle de recenser tous les collaborateurs de *J'enquête*, sans exception, pour savoir ce qui leur était arrivé au cours des dix années écoulées depuis la cessation de parution du titre. Ces deux morts violentes prenaient peut-être la suite de nombreuses autres auxquelles personne n'avait prêté attention ! Arrivé devant le 12 de la rue Meckert, j'avais fini par me persuader que c'était du côté de la systématisation qu'il fallait chercher. J'ai relevé toutes les signatures au bas des articles, les noms des maquettistes, des dessinateurs, des administratifs et j'ai mis le cap sur l'atelier de Dan Quang. Une dizaine de jeunes types occupaient, une fois encore, la parfumerie chinoise qui avait remplacé le Félix Potin, juste avant le passage vers l'arrière-cour. Dan a éclaté de rire quand je lui ai fait part de

mon étonnement.

— Il n'y a que les mecs qui achètent du parfum chez vous ?

— Les filles, tu ne les vois pas mais elles sont là. Certains commerces accueillants ont besoin de discrétion. En Thaïlande, ils se cachent dans les salons de massage. En Chine, c'est dans le parfum...

La demande que je lui ai faite de mener une enquête-réseau sur près de cinquante personnes lui a semblé des plus naturelles.

— Il existe des moteurs de recherche qui font la liste de tous les sites qui contiennent des informations sur une personne. Ils retrouvent aussi bien ta photo de chérubin, à poil sur un édredon, que le nom de ta première maîtresse. Normalement, seul l'individu concerné peut y avoir accès, mais leurs codes sont tellement faciles à casser que ce serait un péché de s'en priver. Je programme la machine ce soir et tu devrais avoir ton matériel demain matin par e-mail...

J'ai profité de son téléphone pour appeler le cabinet immobilier. Bernard Rolle a décroché et n'a pas pu s'empêcher de me servir une de ses vanes éculées.

— Éléonore ? Elle vient de partir faire visiter un appartement dans le quartier Mouffetard. Si tu veux, je te culbute, en tout bien tout bonheur, sur son portable...

— Je n'en attendais pas moins de ta part... Vas-y, j'attends.

— É...

J'ai tout juste eu le temps de prononcer la syllabe initiale de son nom. Cela lui a suffi pour reconnaître ma voix, et elle a coupé la communication suspendant dans le vide le « lé » qui s'annonçait. J'ai appuyé sur la touche « bis ».

— C'est encore moi... Elle est avec ses clients et ne peut pas me parler pour le moment. Tu as l'adresse sous la main ?

Le taxi m'a déposé au bas de la rue Tournefort, devant l'entrée d'une résidence universitaire. En lui tournant le dos, les pavés, les becs de gaz, l'enfilade des façades et surtout la terrasse du restaurant juchée au-dessus d'un double escalier de pierre donnaient à ce coin de Paris une touche d'éternité. Accoudé au bar du café, on surplombait la verrière d'un petit bâtiment en forme de L érigé, vraisemblablement, un siècle plus tôt, au milieu d'une cour plantée d'arbres. La silhouette d'Éléonore vint s'encadrer derrière l'une des larges fenêtres du premier étage dont les rideaux avaient été tirés pour faire entrer la clarté. Je commandai un café.

— C'est devenu rare les endroits de verdure en plein Paname...

J'ai approuvé la remarque du patron d'un signe de tête. Il m'a montré une série de photos sépia et de cartes postales alignées sur le mur, dans le bois poli de leurs cadres Ikéa.

— Ce sont des architectes qui habitent là, maintenant. Ils ont mis en vente... Une petite fortune à ce qu'il paraît. Avant, c'était une imprimerie, les établissements Aulard. Ils avaient des hélios à feuilles. Mon père a travaillé à la gravure des cylindres de cuivre jusqu'à la fermeture, au milieu des années soixante-dix. Il me racontait qu'à ses débuts, pendant la guerre, il imprimait les bouquins clandestins des éditions de Minuit... Quand ils sont passés, l'autre fois, pour me serrer la main avant les élections municipales, je leur ai dit qu'ils pourraient mettre une plaque. Ils s'en foutent, à droite

comme à gauche personne ne fait rien...

Dès que j'ai aperçu Éléonore qui traversait le jardin flanquée de ses acheteurs potentiels, j'ai posé une pièce de dix francs sur le zinc en lui disant qu'il fallait être patient avec la mémoire, et je suis sorti sans attendre ma monnaie. Je me suis adossé au mur le temps qu'elle prenne congé. Elle a joué l'indifférente. Je lui ai emboîté le pas à travers un dédale de petites rues jusqu'à la station Cardinal-Lemoine où, après dix tentatives infructueuses pour la faire parler, elle a enfin daigné m'adresser la parole.

— Tu vas me suivre longtemps comme ça ?

— Jusqu'au bout du monde, si Dieu prête vie à mes chaussures...

Elle a levé les yeux au ciel, faussement excédée.

— Tu as un ticket ?

— Si tu connais l'heureuse élue, ça me rendrait service que tu balances son nom...

En ce moment, j'ai comme l'impression que ce n'est pas avec toi...

Son ébauche de sourire m'a dit que j'étais à moitié pardonné.

— J'ai oublié de prendre ma carte orange, ça m'évitera d'acheter un carnet...

J'ai stoppé un taxi mélomane qui nous a emmenés jusqu'à l'agence au son des *Gymnopédies* de Satie. La tête inclinée sur son épaule, j'ai profité du parcours pour lui raconter les circonstances de l'accident qui avait coûté la vie à Frédéric Ravier.

— Le hasard a bien fait les choses. Heureusement que j'étais en province. Je crois que si je m'étais pointé à La Maroquinerie, l'autre soir, je ne serais plus de ce monde...

— Il faut vraiment que tu fasses attention, Max. Promets-moi d'être prudent. Je tiens à toi, tu sais...

Je me suis redressé pour embrasser la douceur de ces mots, sur ses lèvres.

— Ne t'inquiète pas, je traverse au milieu des clous, je regarde dans les rétroviseurs, je vérifie la traçabilité de mes steaks. Le problème, c'est que j'ignore à qui et à quoi je dois faire attention. La prudence me commande de comprendre ce qui se passe, pour ne pas commettre d'impair. Mais j'ai bien peur que si je comprends de quoi il retourne, le danger ne se précise. Je me fais l'impression d'être une tranche de jambon qui étouffe entre deux morceaux de pain.

— Arrête, c'est sérieux. Ils ont peut-être écrit quelque chose de dérangeant dans ce canard auquel tu participais...

J'ai réglé la course, et nous sommes restés quelques minutes sur le trottoir, face à la vitrine de l'agence derrière laquelle on devinait la silhouette massive d'un Bernard Rolle occupé à renouveler les annonces.

— Dans ce cas, ils auraient été tués à parution. La prescription, pour un article, c'est trois mois, pas dix ans ! J'ai feuilleté la collection complète. Ravier coordonnait le boulot des pigistes, et Ventour n'a fait que du remplissage. C'était assez nul, mais il faut bien noircir le papier, pour le vendre. Si on flingue pour si peu, on doit craindre un carnage à *La Croix* !

Elle est entrée afin de reposer les clefs de la rue Tournefort et remplir sa fiche de compte rendu de visite, avant de ressortir en agitant un trousseau.

— Tu m'accompagnes pour mon dernier rendez-vous de la journée ? Ce sera l'occasion de te présenter le général Polikarpov...

Elle refusa de me dire quoi que ce soit sur ce mystérieux client tout au long du trajet. Un très vieil homme de belle prestance, au regard vif, nous attendait dans le hall d'un immeuble de rapport de l'avenue Leclerc, à Boulogne-Billancourt. Il souleva son chapeau sur un crâne rigoureusement chauve dès qu'il reconnut Éléonore, et s'inclina devant elle en claquant des talons. Il parlait avec un accent russe très prononcé, semblable à celui des doublages dans les films d'espionnage de seconde zone.

— Enchanté de vous revoir, mademoiselle. C'est toujours un grand plaisir.

— Bonjour, général. Je vous présente monsieur Lisbonne qui va nous aider à l'agence et que je suis chargée de familiariser avec notre travail... J'espère que sa présence ne vous dérange pas ?

— Non, à moins que cela ait une incidence sur nos petites habitudes...

— Il n'y a aucune raison, général. Voilà les clefs de l'appartement qui se trouve au cinquième gauche, celles de la cave qui porte le numéro 27 et le verrou d'un réduit situé dans les combles. Il n'y a pas d'autre précision, il faudra essayer toutes les serrures et voir celle qui s'ouvre. Vous nous rejoignez au café, dès que vous avez terminé ?

Il s'est dirigé vers l'ascenseur en se retournant tous les deux pas pour nous adresser des signes de complicité, et j'ai suivi Éléonore à la terrasse de Farman, une brasserie construite sur l'emplacement d'anciens ateliers d'aéronautique.

— Il a l'air sérieusement atteint, ton général. C'est un réformé P5, minimum ! Ils l'ont viré de quelle armée ?

— Aucune à mon avis. Il n'est pas plus général que je suis nonne. Au début, je me demandais même s'il était vraiment russe, tellement ça sonne faux quand il parle. Il a bien fallu que je me rende à l'évidence...

Je m'apprêtais à allumer la cigarette que je venais de fabriquer quand le barman de Farman a pointé le doigt vers un panonceau barré de rouge. J'ai pris les consommations, et nous nous sommes levés pour rejoindre l'espace « tumeur ». Mon pouce a roulé sur la molette du briquet.

— Et le but de votre jeu, c'est quoi ?

— Mon vieux camarade est en fait le fils du général Polikarpov, un membre de l'état-major de Denikine qui a combattu les bolcheviques dans le Caucase jusqu'en 1920. Une partie de l'armée blanche s'est repliée en Turquie après s'être fait laminer. Plusieurs milliers de soldats et d'officiers ont gagné la France et beaucoup ont été embauchés par Louis Renault. Ses usines de Billancourt manquaient de bras, après la boucherie de 14-18.

— Un général qui bosse à la chaîne, c'est pas banal !

Elle a dépiauté le carré de chocolat posé dans sa soucoupe, l'a trempé dans le café chaud.

— Il ne faut pas rêver : la hiérarchie a conservé ses droits. La troupe travaillait dans les ateliers, avec les adjudants et les caporaux comme garde-chiourme. Les officiers supérieurs occupaient les postes de commandement, à l'abri, dans les bureaux. Parmi ceux-là, certains n'avaient pas été pris au dépourvu. Avant de fuir la Russie soviétique, ils ont eu la bonne idée d'emporter des icônes, de l'or, des pierres précieuses, les bijoux de famille.

Elle s'est inclinée au-dessus de la table.

— Le général ne s'adresse pas qu'à nous. Je sais par des collègues d'autres agences qu'il écume toutes les affaires qui se présentent sur la commune de Boulogne-Billancourt. Une seule condition : que les biens aient été construits avant 1920. Il exige de visiter seul, en avançant qu'il se sentira plus à l'aise pour se faire une idée. Une fois, j'avais un double des clefs. Je suis entrée discrètement derrière lui, pour voir...

Je me suis penché à mon tour.

— Et alors ?

— Il sondait les murs, les planchers, les conduits de cheminée. Il se raconte plein de légendes chez les vieux Russes blancs, des histoires de trésors cachés et qui attendent, après la mort de leurs propriétaires, de pouvoir retourner au pays. Je crois que le général passe sa vie à les chercher.

Le vieil homme a franchi la porte du café au moment où elle terminait sa phrase. Il a tendu le trousseau à Éléonore.

— J'ai bien peur que cette fois ne soit pas encore la bonne. Merci encore.

Il a fait un crochet par le bar pour payer nos consommations, puis il est ressorti, soulevant son chapeau en passant devant notre table.

On a rejoint les quais de la Seine face à l'immense dragon métallique endormi promis à la démolition, et longé le mur du cimetière de Billancourt. Sur une affichette collée près de l'entrée qui annonçait que la section C accueillait la sépulture du chanteur C. Jérôme, une main indélicate avait complété l'initiale du prénom pour la remplacer par « C'était ».

La nuit s'installait quand elle a poussé la porte à tambour du Sèvres Palace, un de ces hôtels imposants dont on disait, au temps des monarchies finissantes, que le *Titanic* et le *Normandie* en constituaient les annexes flottantes. Une antique machine aux cuivres étincelants nous a conduits à une chambre du dernier étage dont la terrasse dominait Paris et les méandres du fleuve. Je n'ai eu d'yeux que pour ceux du corps d'Éléonore.

Une copieuse pièce jointe en provenance de la messagerie de Dan Quang m'attendait dans la boîte aux lettres de mon ordinateur. Ses archivistes virtuels avaient quadrillé la mémoire du Net et exhumé une foule d'informations inintéressantes sur presque tous les ex-collaborateurs de *J'enquête*. J'ai passé une bonne partie de la matinée à sélectionner les rares passages qui attiraient mon attention pour les stocker dans le dossier « Ventour-Ravier ». Quatre des membres de l'ancienne équipe avaient déjà passé l'arme à gauche, mais il semblait bien que dans aucun de ces cas personne n'avait forcé le destin : un écrivain rattrapé par le cancer qui rôdait dans ses livres depuis des années, un chroniqueur judiciaire presque centenaire, contemporain de la naissance de la TSF, mort de lassitude, un autre victime d'un accident de chasse et une jeune journaliste enceinte qui s'était suicidée pour échapper au sida. Deux autres collègues avaient eu, longtemps après la fin du journal, des ennuis avec la justice. François Puisay, condamné à une forte amende pour avoir bidonné un reportage télévisé, de fausses croix gammées ajoutées à la palette graphique sur des bannières de supporters du club de football de Strasbourg, et surtout Robert Célat. Mis en taule une première fois pendant huit mois après avoir diffusé des courriers trafiqués censés prouver qu'un ministre très en vue s'adonnait au tourisme sexuel, il en avait repris le double dès sa sortie pour une autre tentative de chantage visant cette fois une personnalité du cinéma. En règle avec la justice, il signalait depuis plusieurs années le billet d'humeur d'un mensuel à ragots, *Entre nous*, pour lequel Ravier avait également travaillé comme pigiste avant de lancer son site www.lesnews.com.

En post-scriptum, Dan avait activé un lien avec *Le Quotidien du médecin*. J'ai cliqué pour tomber sur la page du carnet mondain. Marie-Françoise Tournaire née Deslouvre et son fils annonçaient à leurs proches que les funérailles du docteur Vincent Tournaire, leur mari et père, auraient lieu à quatorze heures, au cimetière du Montparnasse. Il me restait juste assez de temps pour me préparer et traverser la moitié de Paris.

J'entrai par la rue Froidevaux. La rumeur de la ville fut aussitôt remplacée par le silence de la mort que brisaient, seuls, les cris des oiseaux. Le bois dépeuplé des ormes et des tilleuls se balançait au-dessus des chapelles et des croix. Des générations successives de boutiquiers offraient aux badauds le spectacle marbré de leur réussite. Je passai devant le lit d'albâtre conjugal dans lequel l'inventeur de la lampe Pigeon reposait au côté de son épouse et marchai droit sur *La Séparation du couple* représentant

un homme nu veillant sur sa bien-aimée, sculpture enlevée du jardin du Luxembourg à la suite des protestations des ligues de vertu. La famille, les collègues et les amis de Vincent Tournaire formaient un demi-cercle autour du prêtre. J'ai pris place dans la file affligée qui présentait ses condoléances, et en serrant la main de la femme du disparu je lui glissai quelques mots.

— J'ai absolument besoin de vous voir. Vincent m'avait fixé rendez-vous juste avant de se faire tuer...

Elle a soulevé le coin de sa voilette noire sur un regard sec.

— Téléphonez-moi ce soir. Notre numéro est dans l'annuaire.

J'ai fait un détour par le petit cimetière pour m'incliner rapidement devant le tombeau d'Alfred Dreyfus puis j'ai piqué droit sur la gare. Le métro m'a laissé à Marx-Dormoy, à une station du terminus nord de la ligne. Les bureaux d'*Entre nous* occupaient le siège de la défunte Fédération française des ciné-clubs, rue Ordener, dont le sigle délavé courait toujours sur la façade. Bien que plusieurs de mes articles aient été repris par cette publication, dans des versions remaniées, je n'avais jamais mis les épaules entre leurs murs. L'hôtesse était occupée à manger une part de pizza. Je patientai le temps qu'elle mâche sa bouchée de quatre-saisons et qu'elle la déglutisse pour lui souhaiter un bon appétit et lui demander si Robert Célat pouvait me recevoir.

— Je travaille pour l'agence Faits Divers. J'ai rassemblé du matériel inédit sur Buffin, le tueur de Châteauroux et sur une autre affaire dont personne n'a encore parlé. Mon nom, c'est Maxime Lisbonne.

Elle s'est rincé la bouche avec une gorgée de Coca light. Ses doigts ont laissé des taches brillantes sur le plastique noir du téléphone quand elle l'a reposé.

— Il vous attend. C'est le premier bureau après la salle de rédaction.

J'ai traversé le staff aux tables couvertes de docs et d'écrans sur lesquels défilaient les secrets tarifés du gotha, du showbiz et de la politique.

Au premier échange de regards, j'ai pris conscience que nous ne nous étions pas rencontrés au temps de *J'enquête* et qu'il ne connaissait pas mon visage. Je possédais donc un léger avantage sur lui. J'ai pris place sur le fauteuil qu'il m'a désigné d'un mouvement du menton, et j'ai feuilleté le numéro du mois en cours, avec Michel Sardou en une, le temps qu'il en termine avec sa conversation téléphonique. Les vieilles ficelles servaient toujours au saucissonnage du lecteur : le mal mystérieux dont souffrait la star, sur la couverture, et qui menaçait sa carrière, s'avérait être, en pages intérieures, une infection dentaire des plus communes. Un an avant, le titre « Il arrête » faisait référence au seul tabac. Tout comme le nuage qui planait sur le bonheur de Vanessa Paradis était celui de Tchernobyl qu'aucune frontière n'avait stoppé : le thym de la propriété où elle se reposait, dans le Mercantour, présentait des traces infimes de contamination au césium... Il a enfin replié son portable.

— Je le coupe, sinon c'est impossible de discuter tranquillement ne serait-ce qu'une minute. Alors comme ça, vous travaillez pour Baulieu et vous êtes disposé à lui faire des infidélités ?

— On peut voir les choses de cette manière. Je serais moins brutal. Disons que j'ai passé pas mal de temps dans la région de Châteauroux, en immersion, et qu'il ne se

sent pas les épaules assez larges pour porter une partie du résultat de mes investigations.

Il m'a offert un Davidof et je me suis penché pour profiter de la flamme qu'il me tendait.

— C'est moins direct, en effet. Encore un petit effort, et vous êtes bon pour le Quai d'Orsay... Sauf qu'il arrive un moment où il faut se résoudre à jouer cartes sur table. Vos infos, elles consistent en quoi ?

Je lui ai raconté l'enfance de Buffin à Saint-Lactencin, les confessions recueillies par le père Dulong dans son carnet, le journal de marche du 9^e régiment de parachutistes coloniaux basé à Bône, en 1956. Il a tordu le nez.

— C'est du bon boulot, j'en conviens. Le problème, c'est que ça n'est pas pour moi. Allez le proposer à *Détective* ou à Karl Zéro...

— Qu'est-ce qui vous gêne ?

Ses sourcils se sont soulevés en forme d'accents circonflexes.

— Rien, personnellement ! Si je m'écoutais, ça giclerait à toutes les pages. J'écoute mes lecteurs, et ils me disent que votre angle d'attaque n'est pas le bon pour ce journal. En règle générale, la politique n'interfère pas avec la ligne éditoriale d'*Entre nous*. On reste à la frange. On s'abstient de toute mise en cause, de toute polémique avec les corps constitués.

— Vous pouvez faire une exception de temps en temps...

Il m'a présenté ses paumes.

— Désolé, je ne touche ni à l'Église ni à l'armée... Ma secrétaire m'a parlé d'une autre enquête que vous aviez sous le coude... C'est quoi le sujet ?

— L'assassinat d'un journaliste cette semaine, en France, pas dans un pays exotique... Et la mort plus que suspecte d'un deuxième, ce matin...

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ? J'en aurais entendu parler... Ils bossaient dans quels canards ?

Je l'ai cueilli à froid.

— Une revue de médecine pour le premier, un site internet pour l'autre. Des années plus tôt, ils collaboraient au même titre, un mensuel spécialisé dans le fait divers, *J'enquête*. Vous connaissez ?

Le nom du journal l'a fait sursauter, et je n'ai pas quitté son regard pour lui interdire de masquer sa réaction. Il a d'abord bredouillé avant de se ressaisir.

— Vaguement, mais ça fait une éternité qu'il a baissé le rideau... Et ils s'appelaient comment, vos deux journalistes ?

— Vincent Tournaire signait sous un pseudo, Ventour. Il a pris deux balles en pleine tête rue Meckert. Frédéric Ravier a été renversé devant l'immeuble qui abritait ses bureaux par une voiture qui a pris la fuite... C'était votre chef de rubrique, à l'époque.

Il s'est redressé et l'air faussement paternaliste qu'il affectait depuis le début de notre entretien a laissé place à une attitude plus conforme à sa véritable nature décrite par la documentation de Dan.

— Tu cherches quoi exactement ? Je ne saisis pas trop où tu veux en venir... Tu es là pour vendre ou pour acheter ?

— Ni l'un ni l'autre. Sûrement pour essayer de comprendre. C'est tout de même

étonnant : je vous annonce la mort brutale d'un type avec lequel vous avez bossé, et vous faites semblant de ne pas tilter, comme si je parlais d'un inconnu...

Il s'est tapoté le front, du bout des doigts.

— Dix ans qu'on n'a pas prononcé son nom devant moi ! Je ne connais plus personne du temps de *J'enquête*. On ne m'a pas greffé de disque dur ! J'efface, comme tout le monde... Il faut le temps que ça remonte à la surface. Vous vouliez quoi ? Que je m'effondre en pleurs ?

— Le problème, c'est que ça ne correspond pas à la réalité. Vos dernières rencontres ne datent pas de la préhistoire : Frédéric Ravier travaillait encore pour cette boîte l'année passée... Il a essayé de vous contacter ?

Robert Célat s'est levé, il a contourné son bureau pour venir se planter devant moi.

— Si les flics décident d'ouvrir une enquête sur la mort de Ravier, place de Stalingrad, et qu'ils viennent me poser des questions, je ferai un effort pour rassembler mes souvenirs. Là, avec toi, je n'ai pas envie, alors tu dégages...

J'ai bien cru qu'il allait me taper dessus. Je me suis redressé, prêt à toute éventualité, et j'ai marché à reculons jusqu'à la porte. Je n'ai pas pu m'empêcher de le défier.

— Les nouvelles vont vite...

Il a froncé les sourcils.

— De quoi, les nouvelles vont vite...

— Je vous avais dit qu'il s'était fait foutre en l'air, mais je n'avais pas précisé que c'était place de Stalingrad...

Le regard qu'il m'a lancé témoignait de la force des sentiments qu'il nourrissait à mon égard. J'ai disparu dans le couloir. C'est devant un express, au Vis-à-Vis Café, que j'ai permis à mes souvenirs de commencer à affluer. Les quelques semaines d'intense activité précédant la naissance de *J'enquête* recouvraient celles de l'agonie de mon père dans la chambre d'une clinique de banlieue, et sa mort le même jour que Juliet Berto. La disparition de Ventour, puis celle de Ravier rouvraient la blessure que je croyais cicatrisée. Je le revoyais dans son lit, blafard, amaigri, me dire d'un clin d'œil : « T'inquiète pas pour moi, j'en ai vu d'autres, vis ta vie, vas-y », pour m'autoriser à courir vers un rendez-vous à l'autre bout de Paris. J'ai fermé les yeux pour suivre mon ombre dans les escaliers encombrés d'infirmières, de familles en visite, puis dans le hall où ça se chamaillait pour un papier manquant, un formulaire mal rempli. À l'époque, je me déplaçais encore en voiture dans la ville. Au fil de mes enquêtes, j'avais fait l'inventaire d'une bonne quarantaine de combines, deux par arrondissement, qui me permettaient de stationner gratuitement sans avoir à tourner une heure à la recherche d'une place libre et, le miracle accompli, de m'apercevoir devant l'horodateur que je n'avais pas en poche les bonnes pièces à glisser dans la fente. Ce jour de janvier 1990, la réunion pour la constitution de l'équipe avait lieu derrière la place de la République, et j'étais allé remiser ma Renault dans la cour réservée aux cadres du bureau de poste de la rue de Saintonge. Des années auparavant, j'avais effectué un reportage au long cours sur la modernisation de la distribution du courrier, et le gardien m'avait souvent vu en compagnie de tous les pontes de son administration. Jusqu'à son départ en retraite, j'avais disposé d'une place attitrée sur le parking de surface. Je n'ai pu résister au besoin

de replacer mes pas dans ceux d'hier. J'ai rejoint le tracé du métro aérien et longé pour la deuxième fois de la journée les murs de l'hôpital Lariboisière avant de bifurquer sur Magenta, devant les mosaïques égyptiennes du Palais du cinéma. Plus j'avancais et plus la circulation s'épaississait, au point de devenir compacte à plusieurs centaines de mètres de la place de la République dont l'accès était interdit par des camions blindés de la Brink's, placés en travers de la chaussée. Les convoyeurs de fonds, rassemblés autour du monument de bronze, mêlaient leurs silhouettes massives à celles des statues et des bas-reliefs de Dalou. Un orateur juché sur le piédestal rendait hommage à deux de ses collègues tués la veille, dans le quartier, lors d'une attaque au tube antichar.

Je me souvenais vaguement avoir marché vers le tracé du canal, des grilles du Gibus, puis d'une rue envahie par des fourgonnettes, de piles de cartons posées à même le trottoir, de Pakistanais charriant d'énormes charges ficelées à la diable, d'un entrepôt aux rayonnages remplis de sacs de semoule et de fruits secs, de tapis roulés dans un coin. On s'étaient installés au-dessus de toute cette marchandise, dans l'appartement du propriétaire qui nous avait fait servir du café et des pâtisseries orientales. La rue Yves-Toudic était saisie par la même agitation, et je me laissai guider par les odeurs de coriandre et de paprika, de curry et de muscade, vers la boutique minuscule d'un vendeur d'épices dont la devanture s'ornait d'un portrait de Mohammed VI. Je suis entré pour acheter une livre d'arachides grillées.

— J'étais venu, il y a quelque temps. Peut-être que je confonds, mais je croyais que c'était beaucoup plus grand... Qu'il y avait un entrepôt...

Il m'a rendu la monnaie.

— Vous parlez du Comptoir africain des aromates, de l'autre côté de ce mur. C'était mon concurrent le plus sérieux, on ne voyait que lui dans la rue ! Ils ont fermé il y a cinq ans, et c'est resté désert tout ce temps. Ils font des travaux depuis un mois, mais personne n'arrive à savoir ce qu'ils vont installer à la place.

Le rideau de fer de l'ancien Comptoir était à demi levé et j'ai, d'un regard, reconnu dans cette salle vide celle où naguère s'entassaient les produits exotiques. Le dernier doute s'est dissipé en découvrant l'escalier de bois qui menait à la pièce où s'était tenue la réunion. Je me suis baissé pour pénétrer, et je n'avais fait que trois pas dans l'espace libéré de ses rayonnages quand deux types ont surgi d'une porte latérale.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

L'un des deux s'était placé derrière moi, m'interdisant toute tentative de fuite. L'autre me souriait.

— Je cherche un local dans le quartier... À vendre ou à louer...

J'ai vu son poing se former et partir, puis la douleur m'a irisé le ventre. Quand j'ai repris mes esprits, je me tortillais sur le trottoir devant un rideau baissé, au milieu des cacahouètes.

À chaque raclée qu'on prend, l'humiliation de toutes les précédentes remonte à la surface. Les branlées de cour de récréation, les torgnoles ramassées, à table, pour un mot de travers, les coups de matraque reçus en échange d'un cri de justice, les passages à tabac dans le recoin d'un commissariat, les dérouillées anonymes servies par des inconnus... J'ai tenté de tout noyer dans un bain brûlant coloré au relaxant. Je savais à l'avance, en laissant l'eau submerger ma bouche puis mon nez, que je ne tiendrais pas longtemps dans la position du sous-marin. J'ai compté jusqu'à trente-cinq, une misère, avant de faire jaillir ma tête hors de l'eau et de happer l'air comme un nouveau-né. C'est le froid qui m'a réveillé alors qu'il commençait à faire sombre. Je me suis enveloppé dans le peignoir blanc qu'Éléonore avait emprunté au Kempinsky de Berlin, une nuit de novembre où elle était venue me rejoindre. La peau encore fripée par mon séjour prolongé dans l'eau, j'ai pianoté sur les touches du Minitel pour trouver le numéro de la veuve de Ventour. Elle habitait rue Bleue, au-dessus d'une épicerie arménienne dans laquelle, en buvant de l'ouzo, j'avais jadis interviewé l'écrivain Clément Lépidis autour d'une assiette de soudjouk et de tourchis, saucisson pimenté et cornichons au sel. Incapable de me contenter de la vue des gâteaux gorgés de miel et enrobés d'éclats d'amandes, j'ai fait résonner la clochette pour avaler un kadaïf sur le pouce. Je m'attendais à revoir l'image drapée de noir qu'encadraient les pierres funéraires, et c'est une jeune femme svelte vêtue d'un jean et d'un pull en patchwork multicolore qui m'a ouvert sa porte. Je l'ai suivie dans un couloir rendu étroit par des bibliothèques surchargées de livres, de revues posées contre chacun des murs. Le fils de Vincent, un adolescent d'une quinzaine d'années, était affalé sur un canapé, une console de jeux posée sur les genoux. À mon passage, il a levé furtivement vers moi un visage ravagé par la douleur. Nous nous sommes installés de part et d'autre d'une table, devant une imposante cheminée où se consumait un rondin de chêne. J'ai accepté le café qu'elle me proposait, dont l'amertume a apaisé le feu sucré de la pâtisserie orientale.

— Il y a longtemps, j'ai collaboré au même journal que votre mari, *J'enquête*... Maintenant je travaille en indépendant pour une agence. Peut-être Vincent vous a-t-il parlé de moi. Je m'appelle Maxime Lisbonne...

Une lueur de surprise est passée dans son troublant regard gris-bleu.

— Non, sinon je m'en serais souvenue... Ce n'est pas un pseudonyme ? Vous vous appelez vraiment Maxime Lisbonne, comme le général de la Commune ?

— Il était plus modestement lieutenant-colonel dans l'état-major du général La Cecilia... Il est rare qu'on me pose cette question. Cela m'arrive une fois tous les deux ou trois ans. Une amie qui s'intéresse à l'histoire et à la généalogie a fait des recherches. La vérité m'oblige à dire qu'elle n'a trouvé aucun lien entre la famille du défenseur de la porte du Point-du-Jour et la mienne.

Mes explications ne l'empêchaient pas de me dévisager, comme si j'étais la réincarnation du chef fédéré.

— Je me suis toujours passionnée pour ces gens qui ne font pas ce qu'on attend d'eux... C'est bien lui le créateur de cet incroyable restaurant de Belleville où les clients étaient servis par des forçats qui traînaient un boulet à leur pied ?

J'étais incollable sur le sujet : à partir des archives de la bibliothèque Carnavalet, de la Nationale, des publications de Marcel Cerf, de Bernard Noël et de Christiane Demeulenaere-Douyère, Éléonore avait constitué un dossier sur mon homonyme qu'elle complétait au hasard de ses lectures.

— La Taverne du bagne... Il l'a ouverte à son retour du bagne de l'île Nou, en Nouvelle-Calédonie. On y mangeait de la soupe kanak, et l'addition se présentait sous la forme d'un « certificat d'amnistie » signé de sa main... Il s'est passé une chose curieuse avec votre mari...

— Laquelle ?

— Je ne pense pas que nous nous soyons rencontrés, ni que nous ayons échangé la moindre parole, pourtant, quelques jours avant d'être assassiné, il m'a donné rendez-vous, un message sur mon répondeur. Il semblait avoir découvert quelque chose d'important. J'étais malheureusement en province...

Elle a repris une tasse de café en s'excusant.

— De toute façon, je n'arrive pas à dormir... Pourquoi avez-vous cherché à me rencontrer ? Je suppose que ce n'est pas en prévision d'un article. Vous avez été interrogé par les policiers ?

J'ai sorti mon attirail de fumeur.

— Dans mon métier, on attend qu'ils viennent vous voir... Par principe. En plus, je ne crois pas à leur hypothèse d'un règlement de comptes, pour une simple raison : votre mari a été exécuté dans le hall de mon immeuble. Si vous me dites sur quels sujets il s'escrimait ces derniers temps, j'arriverai peut-être à comprendre ce que Vincent tentait de me transmettre... Il n'était plus journaliste, il exerçait la médecine si j'ai tout saisi...

Elle s'est levée pour aller remuer les braises à l'aide d'un tisonnier. Des gerbes d'étincelles ont été aspirées par le conduit.

— Il n'a jamais voulu s'établir. Il travaillait à mi-temps à l'hôpital et consacrait le reste de ses journées à la rédaction de notices, d'articles, pour des publications médicales. Je n'y ai jamais rien compris. N'importe comment, il n'y a plus rien, son bureau est vide. Les enquêteurs ont tout emporté, ses archives, ses notes, son ordinateur...

— Sauf qu'ils ne trouveront rien, il était en panne.

Je me suis retourné. Le fils de Ventour se tenait les bras ballants sur le seuil de la

pièce, un mouchoir serré dans son poing droit.

— Je viens te voir tout de suite, Alain... Je discute avec ce monsieur, j'arrive...

Il a fait comme s'il n'avait pas entendu sa mère, il s'est avancé en parlant d'une voix mouillée de larmes, tremblante de colère.

— Ils racontent n'importe quoi les flics et les journaux sur papa... Je vous écoute depuis tout à l'heure, et je sais moi sur quoi il travaillait.

— Pourquoi, ton père t'en a parlé ?

Il a remué la tête.

— Non, je ne voulais pas. J'aime pas les dessins sur les maladies et les opérations, ça me dégoûte... Il tapait ses articles sur le vieux portable, celui qu'il m'a donné en revenant de vacances. Je peux aller le chercher...

Sa mère l'y a autorisé d'un signe presque imperceptible. Il a couru vers sa chambre pour revenir avec un Toshiba au carénage chahuté qu'il a posé près de la cafetière. Ses doigts ont couru avec agilité sur les touches à demi effacées du clavier, ouvrant des fenêtres emplies de dossiers sur l'écran noir et blanc. Il a cliqué sur l'une des icônes sous-titrée « Tinchebray », et la liste des dernières productions de Tournaire s'est affichée. Il s'agissait principalement d'un abécédaire, interrompu à la lettre P, « Phtisie pulmonaire », composé à partir de la lecture des livres de vulgarisation médicale de la fin du XIX^e siècle, comme le *Journal hebdomadaire* du docteur Gérard. La description de vingt-sept tourments effroyables, agrémentée de gravures scannées, était destinée à *Objectif Santé*, magazine gratuit distribué dans les salles d'attente par un groupe pharmaceutique suisse. Je me suis mis à parcourir la rubrique « Aliénation mentale » dans laquelle étaient recensées les agressions commises cent ans plus tôt par des patients contre leurs soignants. Autour du cas emblématique du docteur Gudden entraîné dans les eaux de la mort par Louis II de Bavière, Tournaire avait exhumé le calvaire du docteur Griot tué à Paris, d'un coup de pistolet, par l'aliéné qu'il venait de saigner, ou celui de son collègue poméranien von Gellhorn décédé d'une septicémie fulgurante consécutive à la morsure d'une femme négligée atteinte de manie aiguë. Les seize autres articles terminés, accompagnés de leurs morbides illustrations, que ce soit l'exostose syphilitique, la gastralgie ou l'hémoptisie, ne m'apportèrent aucun éclaircissement sur ce qui pouvait me lier de près ou de loin à ces recherches. J'affichai, pour finir, le contenu du fichier de notes. Il y avait là des bribes de rédaction aussi peu ragoûtantes que les précédentes sur toutes les lettres manquantes de l'alphabet, et je fis défiler sans les lire les ébauches d'articles sur les purges, le ramollissement des os, la suette miliaire, les tumeurs malignes ou la zoologie médicale...

La veuve de Tournaire a accepté que le gamin me fasse une copie de l'ensemble du dossier sur une disquette. J'ai placé le carré de plastique dans mon portefeuille et j'ai pris congé. J'ai posé une dernière question alors que la porte allait se refermer.

— Est-ce que votre mari vous a parlé d'un certain Frédéric Ravier ?

Elle a avancé la tête vers l'entrebâillement.

— Je n'ai jamais entendu ce nom... Ravier ? Il fait quoi dans la vie ?

— Rien. Il est mort lui aussi... Il s'occupait d'un site internet, lesnews.com.

En bas, sous les premiers flocons de l'hiver, Baltaian manœuvrait la crémaillère.

Dans les grincements, le rideau de fer occultait pour quelques heures les rangées de baklavas, de loukoums, les boîtes de halva, le feuilleté croustillant des beureks. Avant de rejoindre la place de l'Opéra par les boulevards, j'ai traversé le faubourg Montmartre que ne hantaient plus les regards hallucinés des cinéphiles depuis l'annexion de l'Action-Lafayette par Ed, l'épicier discount, la démolition du Studio 43 et de la fresque d'Ouzani en hommage à Chaplin. Le bus m'a déposé au bout de la rue Meckert. La voix cassante de Baulieu, celle des mauvais jours, m'attendait sur le répondeur.

— Rappelle-moi au bureau, même tard. Il faut qu'on se parle...

J'ai composé le numéro de l'agence. Le mien s'est automatiquement affiché sur l'écran de son combiné : je n'ai pas eu besoin d'ouvrir la bouche pour donner le signal de départ des hostilités.

— Tu es encore là ? Je croyais que tu devais repartir dans le Berry... Tu fais de l'investigation à distance, maintenant ?

— Je pars demain. J'ai eu un empêchement. Tu as du nouveau ?

Il y a eu des bruits de succion dans l'écouteur, et j'ai presque réussi à capter le souvenir d'une odeur de réglisse.

— Oui, mais pas dans le genre sympathique. Je me suis laissé dire que tu cherchais à me faire un enfant dans le dos... Que tu étais en négociation avec ces pourris d'*Entre nous* !

— Calme-toi, Julien, ce n'est pas ce que tu crois...

Il s'est mis à hurler.

— Je ne crois plus en rien ! En rien, tu as compris ? S'il y avait un type que je respectais dans ce métier de faux jetons, c'était bien toi. Maintenant, c'est table rase des illusions. Dis-moi que tu n'y étais pas... Vautre-toi dans le mensonge. Qu'est-ce que tu leur as fourgué ?

J'ai raccroché, et ça s'est remis à sonner dans la seconde. Il éructait. Je lui ai coupé la parole en gueulant plus fort que lui.

— C'est toi qui veux me parler, Julien, alors tu m'écoutes, sinon je débranche le téléphone... D'accord ?

Je l'ai entendu qui soufflait comme une otarie après l'effort.

— Je reconnais que les apparences sont contre moi, mais je te jure que je ne suis pas en train de te doubler. Un de mes amis est dans le pétrin, et j'avais besoin de sonder les intentions de Robert Célat à son sujet. Je l'ai appâté avec un bobard sur Buffin pour le mettre en confiance. Tu ne crois tout de même pas que j'aurais pu signer dans ce torchon ! Que tu vendes certains de mes sujets à son canard, sous pseudo, c'est une chose, penser que je puisse travailler en direct avec lui, c'en est une autre... Il a vu que je le menais en bateau. À la fin, c'est tout juste s'il ne m'a pas tapé dessus.

Le ton était moins vif, à l'autre bout du fil, presque affectueux.

— Et c'est quoi l'histoire de ton pote ?

— Pas maintenant, Julien. On a l'impression d'être dans l'intimité, de discuter en tête à tête, et en fait c'est une réunion publique. Il y a plus de mecs qui écoutent ta ligne que de journalistes qui écrivent pour toi. Je t'explique en direct, dès qu'on se voit.

Avant de me quitter, il m'a dicté les coordonnées d'un de mes lecteurs qui avait pris la peine d'écrire à *France-Soir* pour exprimer sa satisfaction à propos de mes premiers articles berrichons. Il habitait Luçay-le-Mâle, à une quarantaine de kilomètres de Châteauroux, et se disait prêt à me faire part de détails inédits sur l'une des victimes de Buffin.

J'ai abordé le Boischaut du Nord par Valençay. Un barrage de tracteurs bloquait la route, juste après le bourg, et les éclats orangés des phares clignotants irisaient le paysage recouvert de neige. Je conduisais sans relâche depuis Paris, et j'ai remonté la file des voitures immobilisées pour me dégourdir les jambes, tout en me roulant une cigarette. En retrait de la départementale, caché par un rideau d'arbres et de haies, un cordon de gendarmes entourait des bétailières vers lesquelles on dirigeait les vaches limousines d'un troupeau de plusieurs dizaines de têtes rassemblées dans la cour d'une vaste ferme. Je me suis approché d'un des paysans qui protestaient et tentaient d'empêcher le chargement des bêtes.

— Qu'est-ce qui se passe, c'est une saisie ?

— Non, un assassinat ! Le vétérinaire a trouvé un veau malade chez Guénée, avec ses tests. Ils veulent abattre tout le troupeau alors qu'il n'est jamais entré le moindre gramme de farine animale dans la région ! On fait de la viande propre, nous. Nos vaches on ne les pique pas, on ne les confond pas avec les coureurs du Tour de France...

Un quart d'heure plus tard, après un baroud d'honneur des éleveurs, le premier convoi de camions filait vers l'abattoir, escorté par les fourgonnettes bleu nuit et les motos des gendarmes, accompagné par les meuglements déchirants des bêtes en sursis. J'ai repris ma route à travers une campagne déserte et saisie par le froid, sous un ciel épais où se perdaient les corbeaux. Je me suis mis à fredonner quelques phrases de Prévert revenues de très loin dans ma mémoire.

*La faim règne sur le bétail
et l'abat
Bétail bovin bétail humain
On ne fait pas de détail
au charnier du Marché commun
La matière est pour rien.*

J'ai dépassé le château, pour aller garer ma voiture de location devant le mur de l'école communale de Luçay-le-Mâle, comme nous en étions convenus avec mon fidèle et mystérieux lecteur. Je suis sorti de l'habitable en montrant ostensiblement l'exemplaire de *France-Soir* acheté juste avant de partir au kiosque de la gare de l'Est. Un homme de taille moyenne vêtu d'un pantalon de flanelle et d'une veste de demi-

saison au col relevé, chaussé de baskets, est venu à ma rencontre. Il m'a tendu une main froide comme la glace.

— Pierre Draque... C'est moi qui vous ai demandé de faire le déplacement... Je commençais à me dire que vous m'aviez posé un lapin...

J'ai agité mon pouce au-dessus de mon épaule, pointé vers les étendues désolées que je venais de quitter.

— C'est plutôt à cause d'une vache folle. Des paysans barraient la route, après Valençay. Je vous invite à prendre un verre ?

Il m'a guidé jusqu'au Mousquet, une bâtisse trapue dont les murs épais supportaient un bric-à-brac meurtrier, des dizaines de pistolets, de fusils, de pétoires et de tromblons, dont le plus récent datait de la guerre de 1870. On a commandé des cafés au propriétaire des lieux qui semblait contemporain de ses objets d'exposition, et nous nous sommes installés au fond de la pièce, sous une sorte de casse, ces tableaux divisés en casiers où les typographes rangeaient les familles de caractères. J'ai jeté un œil dans les loges minuscules : elles étaient toutes occupées par des éclats de pierre brillants grossièrement taillés. Pierre Draque a remarqué mon froncement de sourcils.

— Je parie que vous ne savez pas ce que c'est ?

— Un minerai quelconque. Lequel, mystère... À première vue, ce n'est ni de l'or ni de l'argent...

Le patron a posé les tasses emplies à ras bord sans parvenir à maîtriser ses tremblements, inondant de café les soucoupes et les rectangles de sucre.

— Du silex, tout bonnement ! Vous êtes au cœur de la région la plus réputée au monde pour la qualité de ses pierres à fusil. Entre Meusnes, Couffin et Lye, on produisait vingt millions d'unités par an pour la Grande Armée napoléonienne... Ensuite, un « génie » a inventé le projectile à percussion, précipitant mes ancêtres dans la ruine ! Quand je dis « mes ancêtres », c'est façon de parler : je ne sais pas d'où je viens... Et c'est pour cette raison que je vous ai prié de venir !

J'ai un instant nourri le soupçon que Julien m'avait sciemment mis entre les pattes d'un demeuré pour se venger de mon escapade chez Célat. Mon accès de parano s'est dissipé lorsque Draque s'est penché vers moi.

— J'ai bien connu Buffin, et pendant plusieurs années je l'ai appelé papa... Dans vos articles, vous dites ce que vous savez, mais vous ne faites pas comme les autres charognards. Vous essayez de comprendre.

— Vous l'avez rencontré à quelle époque ?

Il a avalé son café d'une traite.

— Le 10 novembre 1970 à huit heures du matin. La date de mon arrivée chez lui est gravée dans ma tête. J'avais dix ans, et c'était le jour de la mort du général de Gaulle. On ne parlait que de ça, partout. Les gens étaient tristes, sauf Buffin qui disait que ça le vengeait de l'Algérie. Avec ma sœur aînée, Frédérique, on se demandait où on était tombés. L'Assistance nous avait retirés d'une famille de Levroux où ça se passait vraiment très mal. Le vieux nous cognait dessus tout ce qu'il savait...

Les yeux de Draque se sont voilés, un brouillard du passé.

— Il habitait quel village à ce moment-là ?

— Ce n'était pas un village, mais une cité américaine de la banlieue de Châteauroux. Le quartier Brassioux, à Déols. Des centaines de pavillons d'un seul étage, en préfabriqué, alignés de part et d'autre de rues tracées au cordeau, comme aux États-Unis. Je m'y plaisais bien, j'avais plein de copains. La base militaire et l'aérodrome s'étaient vidés d'un coup, quand la France avait quitté l'Otan, et beaucoup de gens un peu paumés étaient venus s'installer dans les maisons des Américains. En plus, les soldats avaient tout laissé sur place en partant, les frigos, les réserves de conserves, les télévisions, les juke-box, les disques de rock, les motos, les voitures, les grilles-pain chromées, les sèche-cheveux gros comme des ventilateurs. Même leurs fringues ! L'essence n'était pas encore chère, et tout le secteur roulait en Oldsmobile, en Chevrolet ou en Cadillac ! Buffin avait récupéré une camionnette Ford dans laquelle il stockait son matériel et ses produits de jardinier. Je l'accompagnais de temps en temps dans les propriétés qu'il entretenait. J'ai pu visiter presque tous les châteaux et les maisons de maître de la région...

J'ai redemandé deux cafés que je suis allé prendre sur le zinc.

— Et Frédérique votre sœur, elle avait quel âge ?

— Cinq de plus que moi... On ne se voyait plus qu'un week-end sur deux, depuis que Buffin l'avait fait embaucher comme bonne chez un des châtelains, pas loin de Saint-Lactencin. Et un jour, il m'a annoncé qu'elle avait fait une fugue, qu'elle était partie avec un homme. C'est compliqué de le dire comme ça maintenant, mais je savais dès le départ que ce n'était pas vrai, que tout le monde me mentait...

J'ai sorti ma machine à rouler, le tabac et l'étui de papier.

— Qu'est-ce qui vous poussait à penser ça ?

— Je me raccrochais à une seule idée : Frédérique ne m'aurait pas laissé tomber. Elle serait venue me chercher et on serait partis ensemble, tous les deux ou tous les trois, avec son amoureux... Du jour au lendemain, je suis devenu une teigne, un véritable fauve. Je cassais tout sur mon passage. Je leur faisais payer la disparition de Frédérique. Je ne sentais pas les coups que je recevais, je comptais seulement ceux que je portais !

Il a accepté la cigarette que je lui ai proposée.

— Si je comprends bien, Frédérique pourrait être l'une des disparues...

J'ai tendu le bras pour lui offrir du feu.

— Une conversation que j'avais enfouie au plus profond est remontée en conscience, peu à peu... Frédérique n'était pas idiote, c'était une môme simple qui acceptait la vie comme elle venait. Elle ne cherchait pas malice... Un jour, elle a pris ma main et l'a posée sur son ventre. « Tu sais, Pierrot, je vais avoir un bébé... » Elle était heureuse, et je n'ai même pas pensé à lui demander qui était le père. Deux mois plus tard, c'est un véritable fantôme qui est venu me rendre visite. Les joues creusées, les yeux cernés et comme ternis. C'est là qu'elle m'a parlé de ce qu'ils lui avaient fait subir, de l'enfant qu'ils lui avaient volé, de l'opération qui lui interdirait à tout jamais d'avoir un petit... Je n'étais pas préparé à recevoir ses confidences, ça me dégoûtait et ça me faisait peur... Je n'ai pas su l'aider... Je me souviens qu'elle avait été opérée à Parnac, elle disait que c'était une sorte de clinique clandestine. C'est dans les jours qui ont suivi que Buffin m'a annoncé sa fugue. Je n'ai rien dit ; j'avais honte. Après, j'ai fait comme si elle

n'avait jamais existé, j'étais devenu comme une pierre. Le temps a passé, je me suis installé, je me suis marié, j'ai eu des mômes et aucun d'eux ne sait que j'avais une frangine...

Il s'est levé pour échapper à son propre trouble. Debout devant la porte du Mousquet, sous une avalanche de flocons cotonneux, Draque a longuement retenu ma main dans la sienne et m'a fait promettre de raconter l'histoire de Frédérique dans l'un de mes prochains articles.

— Je laisserai traîner le journal, l'air de rien. S'ils tombent dessus, ça me donnera peut-être le courage de leur en parler.

Je l'ai regardé s'éloigner. Assis sur la banquette arrière, valise ouverte, dans la lumière bleue tamisée par la neige, j'ai relu mes notes à la recherche de la mention du centre Aidelp de Parnac. Quelques lignes au travers d'une page du calepin : c'était là qu'un certain Bertrand Cassoti avait commis des attentats à la pudeur sur de jeunes autistes, en 1989 et 1990, avant de retrouver du travail au Nid d'Orthemale, cinq ans plus tard, et d'y rencontrer Buffin. J'ai fait une halte dans un restaurant de Saint-Benoît-du-Sault, un village enraciné sur une colline grise de granit toisant la vallée du Portefeuille. Les maisons semblaient surgir comme des flèches de ce roc assombri. Face au château d'eau dont la masse grise obscurcissait encore le paysage, j'ai pilé pour laisser passer une cohorte de voitures, de mobylettes et de vélos : les ouvrières pressées d'une fabrique artisanale d'autoculseurs dont le portail s'ornait d'une affiche barrée de ce slogan ironique : « Surtout ne m'appellez pas cocotte ! » Après le repas, une blanquette d'agneau fondante et un millefeuille aux mûres, j'ai déambulé dans le bourg minéral, marchant sur les pierres inégales, levant la tête vers les épaulements, frôlant l'arcade d'une porte à jambage, butant sur le nez des innombrables degrés qui escaladaient la colline. Une porte s'est ouverte, fugitivement, sur l'éclat blanc d'un jardin enclavé, plus loin des enfants en capuche se pressaient vers l'entrée de l'ancien prieuré, laissant derrière eux la trace de leurs pas et de leurs jeux. Le claquement mécanique d'une presse, des odeurs d'encre, le feulement du papier sur la marge s'échappaient par la fenêtre entrebâillée d'une imprimerie d'art. Pas de badauds, ici on n'occupait la rue que si on avait quelque chose à y faire. Quand j'ai repris ma voiture, les flocons tombaient droit, gorgés d'eau, et après deux kilomètres dans la campagne uniformément blanche, c'était une pluie battante que balayaient les essuie-glaces. Le centre Aidelp occupait plusieurs anciens corps de ferme et leurs dépendances regroupés autour d'un manoir de deux étages, soubassements en pierre de pays, large toit de tuile hérissé de cheminées massives. D'autres bâtiments épars étaient disposés en arc de cercle, à la lisière d'une vaste pelouse au centre de laquelle paissaient trois moutons transis, de race brionne. Je me suis garé sur un parking recouvert de gravier et j'ai remonté l'allée où ne subsistaient déjà plus que quelques plaques de neige, avant de grimper les trois marches du perron. Une femme plantureuse, au décolleté généreux recouvert d'un tulle noir transparent, s'est retournée en entendant la porte s'ouvrir alors qu'un dossier sous le bras, elle s'appêtait à monter l'escalier. Sa ressemblance avec Marina Vlady s'est accentuée quand elle a penché la tête en souriant.

— Vous désirez ?

L'évidence était telle que j'ai failli lui répondre : « Vous. »

— Je suis journaliste, et j'aimerais avoir un entretien avec la personne qui dirige cet établissement... Je n'ai pas pris rendez-vous, et comme je passais justement par ici...

Elle m'a littéralement caressé du regard.

— Je ne vous ai jamais vu... Vous travaillez pour *Le Berry républicain* ?

— Non, je suis indépendant. Je m'appelle Maxime Lisbonne, et je fournis des articles à une agence de presse, à Paris.

Elle s'est dirigée vers le couloir, a ouvert une porte, m'a fait signe d'entrer puis elle est allée s'installer derrière le bureau planté au milieu de la pièce.

— Vous ne pouviez pas mieux tomber : c'est moi qui assure la direction du centre. Vous écrivez un article sur les enfants autistes ?

— Il est possible que je m'y mette un de ces jours... Pour le moment, je m'intéresse plutôt au personnel soignant.

— Je ne comprends pas...

Elle a pioché une cigarette américaine dans un paquet cartonné frappé d'un cercle rouge posé devant elle et m'a proposé de me servir à mon tour. J'ai sorti la machine de ma poche.

— Merci, je les fabrique moi-même... Moi aussi, à un moment j'ai fumé des Grèves chanceuses...

Elle a regardé ses Lucky Strike d'un air interloqué.

— J'ai du mal à vous suivre...

— Personne n'y pense, pourtant Lucky Strike signifie littéralement Grève chanceuse... Je trouve ça curieux, surtout venant des États-Unis. Pas vous ?

Elle a souri tout en allumant sa cigarette.

— Je n'avais jamais fait le rapprochement... Qu'est-ce que vous cherchez à savoir sur le personnel ? Sa formation, ses missions, ses problèmes ?

— En fait, j'ai écrit une série d'articles à propos de Buffin, le tueur en série berrichon. J'ai recensé l'ensemble des maisons spécialisées dans lesquelles il a exercé ses talents de jardinier ou d'homme à tout faire, au cours des quarante dernières années... J'en fais le tour.

Elle s'est penchée au-dessus du plateau du bureau, m'offrant un point de vue original sur la profession médicale.

— Vous n'allez tout de même pas m'annoncer que ce monstre est passé par Parnac ! Il y a un an seulement que j'ai été nommée à ce poste. J'imagine que la gendarmerie m'en aurait avertie...

— Rassurez-vous. Dans ce cas précis, il ne s'agit pas de Buffin mais de quelqu'un qu'il a croisé au Nid d'Orthemale, en 1995. Un certain Bertrand Cassoti. D'après mes informations, il aurait été employé chez vous jusqu'en 1990, avant d'être condamné pour attentats à la pudeur sur plusieurs mineurs handicapés accueillis à l'Aidelp. Vous pourriez me le confirmer ?

Ses doigts aux ongles vernis ont effleuré les touches du clavier, et elle a fait défiler une longue série de tableaux à l'aide de la souris.

— C'est bien ce que je me disais, mais je voulais en avoir confirmation : je n'ai rien

d'aussi ancien sur mes fichiers. Je vais regarder dans les classeurs...

J'ai suivi son déplacement jusqu'au fond de la pièce, et j'ai apprécié le galbe de ses jambes, sa cambrure quand, après avoir fait glisser le panneau d'un placard sur son rail, elle s'est hissée sur la pointe des pieds pour saisir une boîte d'archives poussiéreuse. Elle est revenue vers moi, l'a ouverte et a disposé les chemises multicolores qu'elle contenait sur le plateau du bureau, en éventail, faisant apparaître le début des mentions portées sur chacune, au feutre noir. Elle a fini par trouver celle qui m'intéressait.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y ait grand-chose... J'ai même le sentiment qu'elle est vide. Tenez, constatez par vous-même, il n'y a rien du tout...

Un minuscule morceau de papier a virevolté lorsqu'elle a déplié la feuille pliée, et il est venu se poser presque à mes pieds. J'ai discrètement placé ma chaussure dessus.

— Dommage.

En me relevant pour prendre congé, je me suis débrouillé pour laisser ma machine à rouler m'échapper des mains. Je me suis baissé et, sans qu'elle s'en aperçoive, j'ai récupéré le fragment planqué sous ma semelle dans le même mouvement.

Je suis sorti alors que des éducateurs, profitant d'une accalmie, tentaient d'organiser deux équipes de gamins pour une partie de balle au prisonnier. Dès que je me suis bloqué dans l'habitacle de la voiture, la buée a envahi les vitres, m'isolant du monde. J'ai pris la minuscule coupure de presse coincée entre les rouleaux de mon boîtier à copes. Une mention portée au stylo indiquait qu'elle datait du 9 avril 1990.

La Châtre. Un ancien employé du centre d'aide de Parnac, B.C., âgé de 60 ans, a été condamné hier à six mois de prison (dont trois assortis du sursis) pour attentat à la pudeur sur mineurs handicapés de la part de personne ayant autorité. L'association Aidelp qui dans un premier temps s'était portée partie civile s'est désistée de sa plainte, ce qui a entraîné la colère des familles présentes dans l'enceinte du tribunal.

Deux initiales, R.B., signaient ce bref compte rendu bien plus précis et bien mieux informé que celui du *Berry républicain* que Dan avait dégoté sur le Net. J'ai fait une nouvelle halte à Saint-Benoît-du-Sault, sur le chemin du retour, pour dépouiller le tourniquet de la Maison de la presse des quatre quotidiens qui se partageaient la maigre clientèle des départements du centre de la France. À les feuilleter, la campagne berrichonne ne bruissait que de conciliabules pour composer les listes de candidats aux imminentes élections municipales ou cantonales, et le peu de temps dont disposaient les élites, après avoir sacrifié leur salive pour le bien public, semblait être consacré aux préparations des foires grasses et maigres, aux vœux pour les mariés, aux discours convenus à la tribune des assemblées générales d'associations. Deux ou trois accidents domestiques, une rupture de canalisation, une bétailière renversée dans un fossé, un bras tronçonné en lieu et place d'un tronc venaient rompre la monotonie du quotidien. La seule information qui aurait mérité la première page était reléguée entre une publicité pour des soldes monstres et les petites annonces. Un industriel luxembourgeois projetait de fabriquer un matériau de construction plus performant et moins cher que le béton en utilisant le stock annuel d'un million de tonnes de farines animales. Il affirmait écouler déjà deux tonnes de résidus de carcasses par heure, dans son laboratoire de valorisation des déchets du Grand-Duché, pour produire ses parpaings phénoliques expérimentaux. L'adjonction de formol au mélange de farines, de pétrole, de résine phénolique et de catalyseur permettait, selon lui, de détruire les matières organiques comme le prion. Un tiers moins cher que le béton, plus solide et plus résistant au feu, le parpaing de vache folle allait venir au secours des cités

délabrées... La typographie de l'extrait dont je disposais, un Palatino émoussé de corps 9, correspondait à celle de la feuille la plus modeste, *Le Courrier de l'Indre*, dont les bureaux étaient situés au Pêchereau, village planqué dans les collines, près d'Argenton-sur-Creuse. J'ai laissé la voiture devant le monument aux morts, une femme éplorée, assise, la tête d'un soldat à l'agonie sur le drapé de sa robe. Les quatre faces livides suffisaient tout juste à recenser les dizaines de mômes du coin fauchés entre l'assassinat de Jean Jaurès et la disparition de Guillaume Apollinaire. L'Histoire s'était acharnée sur ce bled minuscule, et on avait ajouté une annexe de marbre pour les disparus des guerres suivantes, 39-45, Indochine, Algérie... L'imprimerie du *Courrier* était abritée dans une ancienne grange à la charpente impressionnante, et les bureaux avaient été aménagés sur une loggia qui surplombait les trois presses Heidelberg. Je jetai un regard au travail en cours lorsque je traversai l'atelier pour accéder à l'escalier. Des journaux de petites annonces gratuites que les collègues belges appellent des « toutes boîtes », de la publicité, une revue porno, un manuel pédagogique sur la réforme de la langue française... L'un des maquettistes a délaissé son programme de mise en page pour me montrer les étagères où se dressaient les compilations d'anciens numéros, reliées année par année.

L'entrefilet figurait bien sur la livraison du 9 avril 1990, et l'article d'un quart de page qui le joutait répondait à l'une de mes interrogations. Le titre, « Fret sensible à Châteauroux-Déols », surmontait la photo d'un Transal militaire s'envolant de la piste de l'aéroport de la capitale régionale. « Jusqu'à ces dernières années, le développement de l'ancien aéroport américain de la base Otan de Déols était principalement généré par les stages de formation qu'organisent les grandes compagnies européennes et africaines en direction de leurs pilotes et du personnel naviguant. Depuis l'allongement de la piste, qui permet maintenant aux gros porteurs de décoller à pleine charge, et l'installation d'un système de balisage ILS II autorisant les mouvements aussi bien de nuit que par mauvais temps, Déols est devenu un équipement incontournable pour le fret sensible. Ce vocable désigne les fournitures militaires produites dans la région par Matra, Thomson ou la Snias. Lors du conflit Iran-Irak, le trafic y avait été marginal, mais l'effort de modernisation effectué depuis laisse augurer un essor sans précédent en cas de conflit armé menaçant les intérêts français. » Les initiales du journaliste, Roger Baron, correspondaient à celles de celui qui avait signé la notule judiciaire concernant Bertrand Cassoti. Je suis retourné voir le type qui s'échinait devant son écran d'ordinateur. Je lui ai montré ma carte de presse.

— Je crois que j'ai trouvé une partie de ce que je cherchais... Je monte un dossier destiné à *Historia* sur les anciennes bases militaires américaines comme Évreux ou Châteauroux, et je viens de m'apercevoir qu'un de vos journalistes est vraiment calé sur la question.

Il a délaissé sa souris.

— Qu'est-ce que vous croyez, c'est bourré de talents ici... Notre seul problème, c'est que ça a du mal à franchir les frontières du bourg... C'est quoi son nom ?

— Roger Baron. J'aimerais bien le rencontrer, discuter avec lui... Vous savez où on peut le voir ?

Il a levé la main, désignant la rue principale dans laquelle ne circulait pas âme qui vive.

— Vous traversez le village jusqu'au bout et vous dépassez la ferme Vernelle et les silos. Sa tombe est tout de suite à droite, en entrant dans le cimetière communal... C'est curieux que vous me parliez justement de lui...

J'ai tiré un tabouret de sous la table et je me suis assis face au maquettiste.

— Ah oui, et pour quelle raison ?

— Il est mort de manière assez mystérieuse en 1990. Ça fera onze ans en mai prochain... Toutes sortes de rumeurs ont couru dans le pays, puis ça s'est apaisé avec le temps. Un type qui meurt d'une décharge de chevrotine dans la tête en nettoyant un fusil alors qu'il n'est pas chasseur, c'est vrai qu'au premier abord, ça étonne. D'autant qu'on n'a jamais su à qui appartenait l'arme : elle faisait partie du lot qui avait été mis de côté par les grévistes de Manufrance au moment de la fermeture de leur boîte ! Pas de numéro d'identification, pas de facture. Le crime parfait.

J'ai posé mon coude sur le bureau.

— Vous vous souvenez de ce qu'on disait à propos de Baron, à l'époque ?

— Chacun avait son explication, et la vie du mort était tellement compliquée qu'elles étaient toutes plausibles. Elles se divisaient en trois grandes catégories : passion, secret, complot. Côté passion, ce n'est pas attenter à sa mémoire de dire que Roger était un sacré coureur et qu'il avait fait autant de cocus qu'il y a de poulets dans un élevage en batterie... Versant secret, en sa qualité de chroniqueur judiciaire, il était au courant de pas mal de dossiers sur les mœurs souterraines de la bourgeoisie berrichonne, mariages consanguins, captations d'héritage, enfants illégitimes... Pour étayer la piste du complot, on avance que certains hommes de l'ombre s'inquiétaient de voir Baron rôder un peu trop près des anciens entrepôts de la Snias. C'est là qu'étaient stockés des matériels militaires ultrasensibles qui seront utilisés par l'armée française pendant la guerre du Golfe, comme les obus à l'uranium appauvri... Vous voyez, les gendarmes n'avaient que l'embarras du choix. Résultat, zéro partout et balle au centre, ils ont fini par se rabattre sur la thèse de l'imprudence !

J'ai laissé s'installer un petit moment de silence.

— On ne parle pas souvent de ce département, pourtant il s'en passe de drôles... L'affaire Buffin, en ce moment, ça vaut bien Landru, Petiot ou *Le silence des agneaux*. On dit que si les enquêteurs remontaient jusqu'aux années soixante, c'est au moins trente squelettes qu'ils pourraient aligner comme pièces à conviction. On m'a précisément parlé d'une gamine disparue en 1975... Frédérique Draque, ça vous dit quelque chose ?

Il a grimacé une moue d'ignorance.

— Non... Il faut rester prudent sur ce sujet... Chaque année, entre dix et quinze mille personnes choisissent de disparaître volontairement. On a reçu des paquets de lettres de dénonciation, des appels au secours, après l'arrestation de Buffin. Toutes les pistes ont été vérifiées par les gendarmes. En vain.

J'ai repris l'escalier et traversé une nouvelle fois l'atelier dans lequel flottait des odeurs mêlées d'encre, d'essence de térébenthine et de graisse rouge, slalomant entre les

rames de papier vierge et les palettes de feuilles imprimées, dans les bruits de succion des marges et la sourde scansion des machines au travail. Entre la mairie et le monument aux morts, je me suis bloqué dans un de ces cercueils de verre verticaux que France Télécom met à la disposition des rétifs au portable, et j'ai appelé Dan Quang. La sonnerie a produit ses échos dans le vide de son antre, avant que les premières mesures d'un hymne viêt-cong ne déclenche l'accès au message du répondeur. J'ai résumé la vie de Baron en deux phrases, et je lui ai demandé de rôder dans le Net pour voir si la fin tragique du journaliste localier y avait laissé des traces, puis je suis allé placer le capot de la voiture entre les pointillés blancs des couloirs d'autoroute. Un interminable tunnel de grisaille reliait les lumières étouffées des stations d'essence à celles plus frontales des postes de péage. J'ai déposé la voiture sur le parking du bureau de location habituel, situé à deux rues du cabinet Rolle, et j'ai attendu qu'Éléonore sorte pour placer mes pas dans les siens. Chacune de ses enjambées sur le trottoir mouillé découvrait un mince éclat de chair, entre le bas du manteau et la frontière de cuir des bottines à talons. Elle s'est retournée quand la glace d'une pharmacie a trahi ma présence.

— Tu es déjà revenu ?

— C'est un reproche ?

J'ai eu juste le temps d'effleurer ses lèvres. Affamée, elle m'a entraîné vers Le Baiser, un minuscule restaurant japonais qui devait son nom au fait que la propriétaire, la mince Chikako, était venue en France après avoir remporté un concours de composition française organisé sur ce thème par l'université tokyote de Waseda. Diplômée en linguistique, ce dont témoignait *Structures syntaxiques des banlieues du langage*, lourd volume publié aux Presses universitaires de France, elle avait abandonné les amphithéâtres pour les fourneaux et parlait un des plus purs verlans de La Maladrerie, à Aubervilliers, de la tchatte dakarisée de Chanteloup-les-Vignes. Nous nous sommes partagé un teppan yaki tandis que Chikako, entre deux allers-retours du gril à la salle, tentait d'expliquer à un client amateur de sushi que le « pitoupi », ce système que les hacktivistes avaient mis au point pour pirater le Net musical via Napster, n'était pas un hommage à M. Pitoopy, son hypothétique inventeur, mais tout simplement une dérivation de « *peer to peer* », échange de personne à personne, locution que les Américains pressés prononçaient « P2P ».

En buvant le café, j'ai raconté à Éléonore mon entrevue avec Pierre Draque, au Mousquet, entourés par les échantillons de pierres à fusil rescapées des aventures napoléoniennes. Elle a repoussé sa tasse quand j'ai évoqué le sort de Frédérique, la gamine disparue après qu'on lui eut volé sa grossesse.

— C'est abominable... On se croirait au Moyen-Âge, alors que ça se passe à deux heures de Paris !

— La mort plane partout, sur les plaines et les faubourgs. Il y a un peu plus de dix ans, un type a pu trucider tranquillement une quinzaine de vieilles dames dans Paris, pour les dépouiller de leur argent. La seule différence, c'est qu'à la campagne on arrive plus facilement à planquer les corps. En ville, les voisins sont très vite dérangés par

l'odeur.

En sortant, elle m'a entraîné vers le haut de la rue des Martyrs. On a passé la façade du Divan du monde, et elle a poussé la porte vitrée de l'hôtel Habrekorn qui jouxtait l'un des derniers cinémas pornos de Paris. Au bout d'un couloir sans grâce, le veilleur de nuit était occupé à réciter « Le dormeur du val » au téléphone. Il n'a cessé de baisser la voix en nous voyant approcher, et c'est dans un murmure qu'il a prononcé les derniers vers :

*Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Il a posé l'appareil sur son socle.

— Excusez-moi, je faisais répéter ma fille ; elle a un contrôle demain. Vous avez retenu une chambre ?

Éléonore a donné son nom, et il lui a tendu la clef d'une piaule pour neurasthénique militant. J'ai promené mon regard sur le lino usé, les franges du couvre-lit rose, les rideaux à fleurs délavés, les motifs coordonnés du papier peint, les fausses bougies du lustre, pour finir sur les fruits exotiques de la nature morte accrochée au-dessus des montants en cuivre terni du lit.

— Tu es sûre que c'est bien là que tu voulais venir ?

— Pourquoi, ça ne te plaît pas ?

Les ressorts du sommier ont émis une plainte de suspensions fatiguées quand je me suis assis sur le bord du matelas.

— C'est sinistre. J'ai l'impression d'être en permission dans une ville de garnison. Les grincements de la literie, je ne connais rien de mieux comme remède contre l'amour. Sérieusement, qu'est-ce qu'on fout ici ?

Elle a tiré un fauteuil de skaï rouge vraisemblablement acheté chez Emmaüs et s'est installée face à moi.

— Je suis un peu déçue. J'étais persuadée que tu allais tilter dans la seconde... On est dans les anciennes loges du Divan japonais. C'est pour ça que je t'ai emmené manger chez Chikako, pour que ce soit une nuit à thème... Le cinéma, à côté, c'est tout ce qui reste de la salle de spectacle. Le Divan japonais, le nom te dit quelque chose, non ?

— Pour être franc, pas vraiment.

— Tu veux que je te mette sur la piste ?

Je n'avais pas encore fini de hocher la tête pour approuver qu'Éléonore avait repoussé son fauteuil contre le mur et qu'elle m'avait invité à m'y caler le dos. Une serviette prélevée dans la salle de bains tamisa la lumière trop crue de la lampe de chevet, puis elle se mit à se déhancher, langoureuse, dans le petit espace ménagé entre lit et commode. Elle fit sauter un à un les boutons de son corsage, et avec lenteur le tissu glissa sur ses épaules. Elle pivota et d'un geste gracieux des mains délia l'agrafe de son soutien-gorge, avant que sa jupe ne vienne rejoindre les premiers effets sur le lino. Ses paumes vinrent épouser les courbes de ses hanches, les bouts de ses doigts pincèrent la

dentelle vaporeuse. Aussitôt qu'apparu, l'éclat noir s'évanouit sous l'onde rose du couvre-lit. Je me suis approché tandis que sa frimousse émergeait du froissement des draps.

— Je ne comprends toujours pas, mais ça n'a aucune importance...

Elle m'a enveloppé de ses bras. Dans mon souvenir, du sommier au supplice s'élèvent encore des accords d'orchestre symphonique. Ce n'est que le lendemain matin, alors que nous étions montés sur la butte Montmartre pour prendre notre déjeuner sur le toit de Paris, qu'elle a mis fin au suspense en me tendant la photocopie d'un programme édité le 1^{er} mars 1894, par Le Divan japonais, pour le lancement d'une nouvelle revue par son nouveau propriétaire. Dans une salle rénovée, Charley, Marcenay, Blanche Fréda et Jane Simon y allaient de leurs couplets avant de laisser la place à une pantomime interprétée par Blanche Cavelli intitulée *Le coucher d'Yvette*. Éléonore m'a embrassé sur le front pendant que je déchiffrais le prospectus.

— 1^{er} mars 1894. Retiens bien cette date, c'est celle de l'invention du spectacle de strip-tease et Blanche Cavelli est la première à s'y être adonnée. Si tu lis jusqu'au bout, tu découvriras le nom du génial directeur du Divan, à cette époque... Lis.

J'ai fait l'impasse sur la description des charmes de Mlle Cavelli, l'effeuilleuse initiale, pour aller directement au dernier paragraphe de la réclame. Je savais ce que j'allais y trouver, mais la surprise fut au rendez-vous, comme pour ces paquets cadeaux d'anniversaire dont, en déchirant le papier doré, il est d'usage de faire semblant d'ignorer ce qu'ils recèlent.

« Poète, révolutionnaire, ancien combattant de Crimée, d'Italie, de Syrie, ex-directeur des Folies Saint-Antoine, ex-membre du Comité central de la Garde nationale, colonel de la Commune, ex-directeur intérimaire des Bouffes du Nord, fondateur-animateur de La Taverne du bain, du Théâtre de la Révolution, du Casino des concierges, Maxime Lisbonne innove encore en vous présentant un spectacle qui va faire courir tout Paris... »

Je terminais ma lecture quand le soleil a profité d'une trouée dans les nuages pour projeter, sur la marée grise des toits de la capitale et de ses marges, l'ombre romano-byzantine du Sacré-Cœur, cet écoeurant gâteau crémeux commandé par le boucher Thiers pour expier les crimes des communards.

J'ai laissé Éléonore devant l'entrée d'un immeuble de la rue Oberkampf dans lequel elle devait faire visiter un trois-pièces tout confort, poutres apparentes, terrasse ensoleillée et vue dégagée. Une quinzaine de personnes, qui se donnaient toutes des allures de badauds lécheurs de vitrines ou siroteurs de café, se sont brusquement agglutinées autour d'elle dès qu'elle a sorti de son sac le carton de l'agence Rolle. J'ai poussé à pied jusque chez Dan Quang que j'ai trouvé en pleine séance de bidouillage des photogrammes électroniques d'un western-spaghetti, *Le bon, la brute et le truand*. Image par image, il remplaçait le visage de Clint Eastwood par celui de Jospin, Chirac héritant des épaules de Lee Van Cleef, tandis que Pasqua posait ses bajoues sur le col d'Eli Wallach. Chaque double clic sur la souris déclenchait les premières notes plaintives de l'indicatif d'Ennio Morricone. Dan a terminé sa série de trente-six vues, baladant le curseur sur l'écran à une vitesse inouïe, papillonnant sur les touches du clavier, ouvrant des fenêtres de commande d'effets graphiques en un éclair. Sans transition, il s'est octroyé une pause devant un thé fumé, retrouvant les gestes lents et millimétrés de la tradition pour faire tomber en pluie les feuilles dans le récipient, les noyer sous un flot d'eau frissonnante.

— C'est drôle de te regarder, on dirait que tu as branché le ralenti...

— À Hanoï, on dit souvent que la préparation du thé est d'un grand secours pour s'ennuyer d'une manière calme... Je suppose que tu es venu me demander des nouvelles de ce journaliste du *Courrier de l'Indre* ?

J'ai croisé les bras et incliné le buste.

— C'est tout d'abord l'amitié qui a guidé mes pas...

Il m'a tendu le sucrier en souriant.

— Je t'avais déjà envoyé quelques informations à son sujet, mais je n'avais pas poussé les investigations assez loin. J'aurais dû vérifier les circonstances de la mort de ce Roger Baron... Un opposant à la chasse qui se tue en nettoyant son fusil, c'est louche. Quand en plus l'arme est orpheline, et qu'on ne retrouve pas son véritable propriétaire, ça devient deux fois louche.

— Qu'est-ce que tu racontes ! Tu ne m'as jamais parlé de Baron : je me fais vieux, d'accord, mais je me souviens encore du prénom d'Alzheimer...

Dan s'est déplacé jusqu'à son ordinateur. Il a effacé la bande de malfrats réunie par Sergio Leone d'une pression sur une touche, pour la remplacer par une liste de noms agrémentée de commentaires.

— Tu peux venir vérifier... C'est la réponse que je t'ai faite quand tu m'as demandé d'ausculter les numéros de *J'enquête* après l'assassinat de Tournaire et la chute de scooter de Ravier. J'avais retrouvé la trace de quatre morts naturelles dans l'équipe, un écrivain rattrapé par son cancer, une jeune journaliste suicidée pour cause de sida, un chroniqueur judiciaire presque centenaire et le dernier victime d'un accident de chasse... J'aurais pu reporter les noms. Il s'agissait de Roger Baron...

J'ai reposé la tasse que je m'appropriais à porter à mes lèvres, je me suis levé pour me diriger vers la porte.

— Désolé, Dan. Je ne peux pas rester, il faut que j'aille voir immédiatement ce qu'il écrivait dans ce canard...

J'avais déjà un pied dans la cour quand il a mis sa main sur mon épaule.

— C'est quoi, au fait, le prénom d'Alzheimer ?

Je lui ai décoché un clin d'œil.

— Ne le répète à personne, c'est « maladie de... » !

J'ai filé rue Meckert, et j'ai croisé le regard torve de la fille de la concierge, en traversant le hall. Le témoin du répondeur clignotait rouge dans la pénombre. Les messages ont défilé tandis que, la clope au bec, je feuilletais le paquet de revues à la recherche de la signature de Baron.

— Salut, Max, c'est Julien... Si tu n'es pas encore parti pour Châteauroux, ce serait bien que tu te mettes en rapport avec le jeune curé qui a retrouvé le journal intime du confesseur de Buffin. J'ai peut-être preneur. Tu me rappelles dès que tu peux...

Je n'ai rien trouvé dans le premier numéro.

— Allô, l'évanescant ? J'avais une surprise pour toi... Une soirée japonaise... Sauce tonkatsu, shichimi togarashi et wasabi. Tant pis, ce sera pour plus tard. Bise de l'ailée, au Nord.

J'ai passé au peigne fin les deux livraisons suivantes qui se sont révélées tout aussi décevantes. J'ai relu, avec indulgence, un reportage rapporté du Sénégal, dans lequel je décrivais la dérive de l'Organisation de l'unité africaine du crime, une bande de malfrats commandés par Mohamed Traoré dit Le Gros, Mestrine au petit pied d'un continent à la dérive.

— Maxime Lisbonne ? C'est madame Tournaire... Vous êtes venu à la maison, l'autre soir. Vous aviez raison pour Frédéric Ravier : mon mari le fréquentait probablement. Il y avait une carte de visite de son site, lesnews.com, dans un des carnets de notes que Vincent utilisait pour bâtir ses articles sur l'histoire de la médecine... Je ne sais pas si ça peut vous servir. En tout cas, je la tiens à votre disposition. Au revoir. À bientôt, j'espère.

La courte contribution du localier du *Courrier de l'Indre* figurait dans le mensuel de mai 1990, c'est-à-dire à la date précise de la détonation inopinée du fusil Manufrance que Baron bichonnait. Un titre accrocheur, « Inceste, la loi du silence », barrait la première page. Le dossier occupait une vingtaine de pages, et je me souvenais du dégoût que m'avait inspiré, à l'époque, la lecture des comptes rendus de procès intentés à des pères incestueux. Mon regard a glissé sur des membres de phrases, « l'enfer a commencé lors de ma onzième année », « les regards qu'il portait sur moi », « je sentis à

ce moment la terreur m'envahir », « ils ne pouvaient pas ne pas entendre mes cris », « j'étais vivante mais comme envahie par une armée de vers grouillants »... J'ai ensuite parcouru la rubrique « Faits divers d'en France », une trentaine d'articles brefs qui composaient une sorte d'image régionale de la délinquance et des dysfonctionnements de la justice. La caisse noire des avoués de Bordeaux, le corbeau de Huos, le naufrage d'un chalutier breton provoqué par un bâtiment de la Royale, l'erreur de diagnostic d'un toubib remplaçant, l'arnaque des élevages mulhousiens de chinchillas... Celui qui m'intéressait était coincé entre un dessin de Coureuil et une publicité pour « Cruel crazy beautiful world », le nouvel album de Johnny Clegg et Savuka.

DES PARTIES FORT CIVILES

Audience ordinaire, le 8 avril dernier, dans les boiseries vernissées du tribunal correctionnel de La Châtre. Flanké de ses assesseurs, de sa greffière et de son procureur de la République, le président Naudrin s'est efforcé, comme d'habitude, d'infliger un cumul minimum de cinq années de prison dans l'après-midi. Minable trafic d'amphétamines sanctionné de dix mois fermes, rixe de sortie de boîte punie de trois mois avec sursis, escroquerie à l'assurance payée de quatre mois fermes, record du jour avec deux ans pour un vol à main armée avec effraction. C'est en toute fin de journée, devant des bancs désertés par les familles des prévenus, qu'a été appelée l'affaire la plus passionnante de cette session. Bertrand Cassoti, employé au centre d'aide pour enfants handicapés de Parnac, devait répondre du chef d'accusation d'attentats à la pudeur et d'attouchements par personne ayant autorité. Dénoncé par plusieurs de ses collègues, il a admis les faits à la barre. L'association Aidelp, qui gère plusieurs centres du même type dans le centre de la France, s'est désistée de sa position de partie civile quelques jours avant le procès. Et c'est dans l'indifférence générale que l'avocat des parents de la seule victime présente aux débats a évoqué les nombreuses rumeurs insistantes qui courent dans la région selon lesquelles, par exemple, une dizaine de jeunes femmes auraient été stérilisées de force dans le bloc opératoire désaffecté de Parnac. Bertrand Cassoti a écopé de six mois de prison dont une moitié assortie du sursis. Une peine très légère en regard de ce qu'il risquait. On murmure que le fait qu'il soit resté très discret sur ses protecteurs expliquerait la clémence inhabituelle, tahitienne pourrait-on dire, du président Naudrin.

Les confidences qu'une Frédérique avortée d'autorité avait faites à son frère, vingt-cinq ans plus tôt, et qu'il s'était longtemps interdit de comprendre, me sont immédiatement revenues en mémoire. Je me suis composé un café, moitié Colombie, moitié Arabie, et je suis demeuré de longues minutes penché au-dessus de la tasse, dans le parfum du moka, à tenter de démêler les fils de l'écheveau. Une question revenait sans cesse, dépourvue de réponse : Vincent Tournaire, ex-journaliste retourné à la médecine, avait-il croisé le localier Roger Baron en 1990, avant son accident de chasse ? Et si c'était le cas, quel rapport leur rencontre avait-elle entre leurs morts respectives et les crimes de Buffin ? Quand j'ai replacé la collection, mon regard s'est arrêté sur l'agenda de l'année 1990 et le vieil exemplaire de *Libération*. J'ai déplié le journal aux

marges jaunies et la date portée en haut à gauche, près du prix de l'époque, cinq francs, m'a transpercé le cœur. Vendredi 12 janvier 1990. Sous le titre principal, « Pasqua et Séguin vont en galère », quelques lignes annonçaient un dossier sur la tentative de prise de contrôle du RPR par les deux compères. Plus bas, bord droit, Juliet Berto, la Chinoise de Godard, me fixait de son air de triste panique. Un encadré, lettres pâles sur fond rouge, faisait part de son décès, la veille, à l'âge de quarante-deux ans. Le même jour, dans la chambre d'une clinique de banlieue, le même crabe avait sectionné le fil qui retenait à la vie mon père, Ferdinand Lisbonne. La douleur avait tout effacé de ces semaines meurtries : le décor de velours jeté sur Prague, la chute d'un mur à Berlin, une révolution de palais à Bucarest, une guerre de pauvres à la frontière de la Mauritanie et du Sénégal... Il ne restait, juste là dans le souvenir, qu'une bouche trop rouge, un phrasé trop maladroit, incertain et rauque, avec une musique au loin, pour horizon funèbre, au pays des merveilles de Juliet. Et c'est elle, la Chinoise qui, onze ans plus tard, avec ses mèches brunes et rebelles sous la visière de sa casquette mao, m'a donné le courage d'ouvrir le calepin.

La première date soulignée au stabilo jaune fluo, sur le planning semainier Quo vadis, était celle de la Saint-Édouard, le 5 janvier 1990. Un rendez-vous à quatorze heures avec un certain Beidel, à Vitry... Il me fallut faire un effort pour retrouver trace de cette journée et de ceux qui l'avaient peuplée. Me revint tout d'abord l'image d'un pavillon, sur les hauteurs de la ville, dans un quartier parsemé de jardins ouvriers. Derrière la grille, des dizaines de ruches désaffectées étaient entassées contre la façade de meulière. J'avais sonné, et un homme d'une cinquantaine d'années, à la rondeur accentuée par une totale calvitie, habillé d'une salopette blanche de peintre était apparu sur le perron. Il s'occupait d'une association d'internés contre leur gré, après avoir été lui-même placé en hôpital psychiatrique par un médecin qu'il soupçonnait être l'amant de sa femme. Le sol de la pièce dans laquelle j'étais entré était recouvert de centaines de lettres non ouvertes adressées à l'association. Elles glissaient à terre, régulièrement, d'une dune de papier constituée de centaines d'autres enveloppes posées sur la table de la salle à manger. Des milliers de cris en déshérence, rendus muets par une languette de papier collant. Il avait passé une veste et nous étions grimpés à l'avant de sa fourgonnette d'artisan pour rejoindre l'hôpital où il devait me montrer le quartier des « innocents » embastillés et me faire rencontrer Alban Ballestra, un balayeur jeté à l'asile pour avoir tenté d'offrir, par surprise, une rose à Mitterrand lors de la finale de la Coupe de France de football. Les services de sécurité avaient sauté sur l'occasion et monté l'incident en épingle, jusqu'à en faire une tentative de complot. Garé à cent mètres de l'entrée, le long des hauts murs, il était passé à l'arrière pour se dissimuler sous une perruque en acrylique.

— S'ils me reconnaissent, on ne pourra pas franchir le contrôle...

Pour parfaire son déguisement, Beidel avait ouvert une boîte de cirage Lion noir. Les jambes fléchies devant un miroir accroché à la carrosserie par une esse en fil électrique, il s'était dessiné une paire de moustaches du bout de l'index droit. Les gardiens nous avaient vus arriver de loin. Ils se poussaient du coude pour qu'aucun d'entre eux ne manque le spectacle. À dix mètres de la barrière rouge et blanc, un coup de vent avait

fait pivoter les cheveux de jais de Beidel, et dans le mouvement qu'il fit pour les empêcher de prendre leur envol, sa manche de veste étala une moitié de moustache sur sa joue. Je baissai les yeux pour ne pas voir les faces hilares des vigiles, à notre passage, et je fis quelques photos de Ballestra, à la fenêtre de sa chambre, dans le pavillon qu'il partageait avec le Japonais cannibale.

La date exacte de la réunion de constitution de l'équipe de *J'enquête*, dans l'appartement situé au premier étage du Comptoir africain des aromates, derrière la place de la République, là où onze ans plus tard des types très décidés m'avaient roué de coups, se situait le 15 janvier. Les noms de tous ceux, journalistes et écrivains, qui y avaient participé remplissait l'espace réservé au lundi de cette semaine. Quatre jours plus tôt, c'est-à-dire ce funeste 11 janvier qui avait englouti Ferdinand Lisbonne et Juliet Berto, j'avais noté un déjeuner dans le quartier Bastille, chez Bofinger, en compagnie de deux personnages clefs de la naissance du journal, son futur rédacteur en chef, Pascal Galir, et l'avocat chargé du montage financier, Jérôme Leduc. Il me fallut là encore plusieurs minutes pour aller chercher des lambeaux de souvenirs enfouis au plus profond de moi. Leur image dansait, floue, de l'autre côté d'une immense nappe aussi blanche qu'un linceul, avec en fond les fresques de Hansi. Leurs voix me parvenaient, déformées par un brouillard de sons. J'ai repris du café. Nous discussions sûrement de la ligne éditoriale, de mon rôle dans le projet qui devait, d'évidence, excéder l'article mensuel auquel je m'étais engagé. Les relations que j'entretenais depuis plusieurs années avec les écrivains de romans noirs européens et américains les intéressaient au plus haut point. Je m'entendais faire la promesse de contacter Manchette, Vautrin, Charyn, Cook et Vasquez Montalban, pour les convaincre de donner une nouvelle à notre publication. On évoquait ensuite le chapitre du financement de l'aventure. Je cherchais toujours à savoir où je mettais les pieds. Sur le ton de la confidence, Leduc m'expliquait qu'un mécène belge, dont le nom se perdait dans les limbes, transférait une partie des bénéfices de son empire de publicité en capital-risque. Puis l'avocat commentait longuement, à mon intention, certaines lois européennes qui permettaient de déduire de l'impôt des sociétés, franc pour franc, les sommes investies.

— Si ça marche, tant mieux. Si vous ne vous en sortez pas, ça ne coûte rien à l'investisseur, de toute façon l'argent était destiné au trésor public !

J'avais repris ma voiture, garée dans un recoin du boulevard Richard-Lenoir où se cachaient les anciennes écuries des chevaux de halage du canal Saint-Martin, pour filer vers la banlieue nord. Ma sœur m'attendait devant la porte de la chambre, au deuxième étage. Elle m'a pris dans ses bras, m'a embrassé.

— Il est parti il y a une heure... À un moment, il t'a demandé, mais il était à moitié inconscient. J'ai pris sa main, c'était comme si tu étais là...

Je me suis levé pour chasser ce « c'était comme si » qui faisait que, justement, rien ne

serait plus jamais comme avant. Quelques coups de téléphone m'ont permis d'apprendre que Pascal Galir n'exerçait plus le métier de journaliste. Il s'était reconverti dans l'édition et dirigeait Témoins du Temps, une petite maison spécialisée dans l'autofiction historique. Le principe était simple : un spectateur privilégié racontait un épisode de sa vie qui était entré en collision avec un événement contemporain significatif. Le site internet de la collection mettait en avant ses dernières productions, *Le skipper du Rainbow Warrior*, *Cuistot chez McDo*, *Le Français de Tchernobyl* ou *Mercenaire en Serbie*. Une secrétaire m'a précisé que Galir traitait une affaire à l'extérieur. Il ne repasserait pas à son bureau avant dix-huit heures et aurait peu de temps à me consacrer, devant prendre un train pour Mons dans la soirée. J'ai rassemblé les notes griffonnées pendant mon bref séjour à Luçay-le-Mâle et à Parnac, et je me suis jeté dans la rédaction de l'article consacré à Pierre Draque que j'ai transmis à l'agence par e-mail. J'en ai fait un tirage pour le frère de Frédérique et je le lui ai envoyé.

J'ai rejoint à pied le siège social de Témoins du Temps qui occupait, m'avait dit la secrétaire, le premier étage sur cour d'un vieil immeuble industriel du passage de la Main-d'Or. En passant sous la voûte ouverte sur le faubourg, dans les odeurs de fond de sauce des restaurants, j'ai croisé l'obscur Bouton, un journaliste de *L'Humanité* dont il se murmurait qu'il portait bien son nom tant il avait incarné la ligne sectaire de son parti pendant la fin de règne de Georges Marchais. Nos regards se sont croisés, et je n'ai pu éviter de serrer la main qu'il me tendait. J'ai fait l'aimable.

— Salut, camarade Bouton... C'est plutôt tendance ici. On est chez les bourgeois bohèmes. Qu'est-ce que tu fabriques dans le coin ?

Il a tourné le menton vers la rue de Charonne, à l'arrière.

— Je bosse à *Marianne*, maintenant. Et toi ? Tu as le temps de venir prendre l'apéro ? C'est marrant, tu n'as pas changé d'un poil...

— Il en faut bien un...

Il n'a pas insisté, au vu de la grimace sur mes traits : si mon échelle de valeurs me permettait de boire un verre en compagnie d'un stalinien endurci, elle ne tolérerait pas que je m'encanaille avec ces icônes de l'époque qui habillaient leurs revirements successifs du sceau de la nécessité, voire de la sincérité. Je me suis contenté d'un « bon appétit » et j'ai poursuivi mon chemin.

Passé le porche, trois immeubles formaient un U autour d'une cour recouverte d'une verrière sur laquelle explosaient par milliers les gouttes de la première pluie de la journée. Les façades, étayées par des colonnettes en fonte, étaient largement vitrées, elles aussi. Pascal Galir venait de prévenir depuis sa voiture qu'il aurait un bon quart d'heure de retard et me demandait de l'excuser. J'ai pris possession d'un canapé noir, des revues professionnelles entassées sur une table basse, en sirotant le café qu'on m'avait offert. J'ai jeté mon dévolu sur un ancien numéro de *La Quinzaine littéraire* dont les pages centrales démolissaient avec minutie Alphonse Daudet, vieille gloire rancie des Lettres. Je lus avec avidité les citations qui démontraient que la couverture des *Lettres de mon moulin*, classique prescrit par l'Éducation nationale pour l'édification des jeunes âmes, ne serait jamais assez vaste pour qu'y soient imprimés les noms de tous ceux qui avaient sué sur son œuvre et desquels Daudet avait détourné les lumières de la

renommée : de Paul Arène à Léon Allard, nègres silencieux, jusqu'à son épouse Julia, en passant par le magistrat Blanchot de Brenas auquel il avait volé sa fable du curé de Cucugnan. Et pour que la statue soit conchiée du piédestal jusqu'au sommet, l'auteur de l'article révélait que Daudet avait versé une partie des droits d'auteur issus du succès des *Lettres* à son ami Édouard Drumont, afin que ce pamphlétaire antisémite puisse publier sa *France juive*. Absorbé par ma lecture, je n'avais pas entendu la porte s'ouvrir, et Galir était déjà planté devant moi quand je levais la tête.

— Maxime Lisbonne ? Enchanté de te revoir... Ça fait un bail. Je crois que je te tutoyais, à l'époque...

J'ai acquiescé. Il est passé devant moi.

— Viens. Mon bureau est au fond... Je n'ai pas beaucoup de temps, je dois être à Mons dans trois heures.

Son costume de bonne coupe parvenait à dissimuler l'expansion de ses chairs, de la même manière que son bronzage perpétuel, commun aux hommes d'affaires, masquait la couperose du bon vivant. Il s'est calé dans son fauteuil de ministre, les jambes allongées, cravate desserrée, les mains sur son ventre rebondi.

— Je tombe de temps en temps sur un de tes articles, dans la presse. Toujours aussi précis et incisif. Je me souviens d'une enquête remarquable sur la mafia russe installée à Paris, le long des boulevards des Maréchaux... Je crois que c'était dans *Match*. Davout, Murat et Ney doivent se retourner dans leur tombe à force d'être piétinés par les talons des putes moscovites et les bottes des descendants de moujiks !

Il s'est planté devant une bibliothèque emplies des productions de sa maison d'édition et a sorti une bouteille de whisky d'un placard. D'un geste j'ai décliné la rasade de Balvenies qu'il me proposait.

— Merci... Je viens de prendre un café.

Il s'est généreusement servi.

— Qu'est-ce qui t'amène ? Tu as un projet à me soumettre ?

— Pas vraiment. Je suis venu te parler de *J'enquête*...

Le simple énoncé du titre lui a fait abandonner sa pose de dilettante. Il s'est redressé en s'appuyant sur les accoudoirs et a fait rouler le fauteuil au plus près de son bureau.

— C'était un beau projet. Dommage que ça n'ait pas tenu le coup plus longtemps. L'envie m'est venue plusieurs fois de relancer ce canard, mais je ne voyais plus personne ! Quand on change de boulot, c'est comme si on changeait de planète. Attends... Ne me dis pas que c'est pour ça que tu es là, que tu as envie de remettre ça...

— Rassure-toi, tu peux y aller en toute tranquillité. Je ne te ferai pas d'ombre. Je voulais seulement savoir si tu te rappelais de Vincent Tournaire, un type qui signait Ventour...

Il a saisi un stylo à pointe rétractable dont il a fait jouer le mécanisme à répétition.

— J'ai vu dans le journal, la semaine dernière, ce qui lui était arrivé. Il y a eu un petit article puis plus rien. Un règlement de comptes, d'après la police... Ça m'a fait un choc. Tu sais quelque chose de plus précis à son sujet ?

Il a porté son verre à ses lèvres.

— Je ne suis pas du genre à me fier à des intuitions, mais il se passe des choses assez curieuses autour de cet assassinat. Tout d'abord, les tueurs n'ont pas exécuté Ventour n'importe où : il a été achevé près de la porte de la cave, au fond de l'immeuble que j'habite, rue Meckert. Plus bizarre encore : un travail minimum de recoupements aurait dû amener les flics sur ma piste, pour un interrogatoire de routine. Apparemment, ils n'en ont pas eu envie, et j'attends toujours qu'ils viennent cogner à ma porte... Rien ne va dans cette histoire. La veille de sa mort, Ventour avait rendez-vous avec un autre ancien de *J'enquête* reconverti dans les start-up, Frédéric Ravier. La loi des séries veut que quarante-huit heures plus tard, le scooter de ce type se soit fait renverser par une voiture qui a pris la fuite. Mort sur le coup... Et ce n'est pas tout...

Galir s'est levé de son siège. Il s'est dirigé vers le placard, son verre à la main, pour refaire le plein. Je l'ai suivi des yeux, et c'est au moment où j'allais lui parler de la disparition de Roger Baron que mon regard s'est arrêté sur la tranche de l'un des livres sur lesquels se découpait son profil. Le titre en Bodoni ultra-bold, *Dans les secrets de TFI*, était précédé du nom de l'auteur, Robert Célât. J'ai ravalé la phrase qui se formait déjà sur ma langue. Dans son fief de la rue Ordener, le patron d'*Entre nous*, lui aussi, me jurait ses grands dieux qu'il avait rompu avec tous les anciens de *J'enquête*, jusqu'au moment où je lui avais rappelé que Ravier travaillait avec lui quelques mois plus tôt. J'ai sorti mon paquet de tabac, les feuilles de papier au bord gommé et ma machine à rouler, pour me donner un répit. C'est lui qui est revenu à la charge, d'un ton doucereux.

— Tu disais qu'il y avait encore autre chose...

Les paupières baissées, j'ai humidifié la colle de la pointe de ma langue, en bougeant lentement la tête.

— À la réflexion, je crois que ça n'a rien à voir... Une simple coïncidence...

Il est venu se caler les fesses sur le bord de son bureau tandis que je plantais ma clope entre mes lèvres.

— Raconte toujours. À deux, on comprend souvent mieux.

Je me suis lancé, sans trop savoir à quelle branche j'allais me raccrocher.

— Peut-être... Dans les jours qui ont suivi l'assassinat de Ventour, je suis passé aux alentours du quartier République, pour mon boulot, et je me suis souvenu d'une réunion à laquelle j'avais participé, dans le secteur. Tu étais présent, toi aussi. On essayait de cadrer la ligne éditoriale du canard... Le magasin du grossiste en épices, derrière la caserne, avait déménagé. C'était en travaux. J'ai fait deux mètres dans la salle du rez-de-chaussée. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Deux mecs me sont tombés dessus, et je me suis retrouvé en train de faire la brasse sur le macadam...

Galir a pris l'air soucieux de celui qui se force à réfléchir.

— On peut tout imaginer. Je connais bien ce qui se trame entre la place et les bords du canal... Tout est à vendre et à acheter question poudres. Toute la gamme est disponible, du curry à la blanche. Le plus probable, c'est que tu as dérangé un petit négoce clandestin.

Je n'avais pas mis assez de tabac, un tiers de la cigarette est partie en fumée, d'un coup, lorsque, en marchant vers la porte, j'ai approché la flamme du briquet. Je lui ai

serré la main.

— Excuse-moi de t'avoir dérangé pour rien... Ça m'a fait plaisir de te revoir. Bon voyage.

Galir s'est fendu d'un sourire de circonstance.

— Tu connais l'adresse, maintenant. Préviens-moi un peu plus à l'avance la prochaine fois, qu'on prenne le temps de manger ensemble.

Il tombait des cordes quand je suis sorti de l'immeuble industriel. À l'abri sous la voûte du passage, j'ai attendu que la cabine téléphonique du square Trouseau se libère de deux lycéennes bavardes pour me faufler entre les voitures agglutinées. Ça puait le chien mouillé dans la guérite de verre. Éléonore grimpait des étages vers Nation, m'a confié Bernard Rolle sur le ton du secret. Il a bien voulu prendre un message, mais il a fallu que je subisse la vanne expresse du jour en échange : une fille demande à sa copine : « Tu fumes après l'amour ? », et l'autre de lui répondre : « Je ne sais pas, je n'ai jamais regardé. »

Après avoir raccroché, j'ai filé droit sur un bazar turc qui vendait des parapluies à ouverture automatique made in Taïwan. À vingt francs l'unité, le miracle n'était pas tant qu'ils fonctionnent, mais plutôt dans le fait que tout un circuit planétaire trouvait son compte dans les deux pièces bicolores que j'ai tendues au boutiquier. Protégé par mon petit ciel noir portatif, j'ai contourné la Bastille et emprunté le parcours revendicatif traditionnel jusqu'à République. J'ai longé la façade imposante de l'ancienne caserne du Prince-Eugène devant laquelle se dressait une barricade que Maxime Lisbonne, mon glorieux homonyme, défendit jusqu'à ce qu'une balle versaillaise lui broie la jambe à quinze heures précises, le 25 mai 1871. Le rideau de fer de l'ex-Comptoir africain des aromates était baissé. Pas le moindre filet de lumière ne filtrait des fenêtres du premier étage. Cinq lettres blanches se détachaient sur le fond bleu de la languette plastique récemment collée sur la boîte aux lettres : SODIC. Un sigle que j'ai méticuleusement épilé, juste après le bip du répondeur de Dan Quang, dès que j'ai pu trouver un publiphone inhabité.

J'avais donné rendez-vous à Éléonore dans le tabac de la place Nadaud, et de là on a remonté la rue Boyer jusqu'à La Maroquinerie. Nous nous sommes fondus dans la foule compacte qui se pressait sous les laborieux symboles de l'utopie ouvrière et paysanne. Le flot s'est lentement écoulé vers la vaste salle en sous-sol où Serge Utgé-Royo donnait un récital de contre-chants.

*Je crie pour me défendre :
À moi, les étrangers !
La vie est bonne à prendre
Et belle à partager...*

La silhouette brune du chanteur dansait dans tous les yeux écarquillés, et ses paroles

couraient sur toutes les lèvres. La générosité anar en communion. J'ai laissé une Éléonore charmée fredonner une chanson de Raoul Vaneigem, apprise je ne sais où, dont le refrain roulait dans mon dos tandis que je grimpais vers le bar.

Le travail tue, le travail paie.

Le temps s'achète au supermarché ;

Le temps payé ne revient plus,

La jeunesse meurt de temps perdu.

J'ai commandé un café que j'ai bu à petites gorgées, assis sur un banc près de l'estrade, en observant une jeune femme occupée à équilibrer une série de photos sépia sur le mur. J'ai pris plusieurs tirages dans la pile posée près de moi, pour les regarder. Le premier représentait la salle de concert meublée de tables de bistrot, un siècle plus tôt, emplies d'ouvriers en casquette ou chapeau, le visage immanquablement barré d'une épaisse moustache, et de quelques femmes en cheveux. Sur un autre, une soixantaine de musiciens disposés sur trois rangs exhibaient violons et trompettes, fifres et cymbales. Elle s'est approchée et a tendu le doigt vers un homme encore jeune, à l'abondante chevelure, qui se tenait au milieu de la composition.

— C'est Francis Poulenc... Il venait jouer certaines de ses œuvres ici, dans les années trente... Comme Jean Wiener... Je peux les reprendre ?

Je lui ai tendu les deux photos.

— Excusez-moi si j'ai été indiscret... J'aime les vieilles choses, je n'ai pas pu résister.

Elle a éclaté de rire.

— C'est gentil pour moi !

Sensation adolescente oubliée depuis des dizaines d'années, j'ai senti le rouge me monter aux joues.

— Si je vous dis que ce n'est pas ce que je voulais dire, je ne ferai qu'aggraver mon cas... Vous travaillez pour La Maroquinerie ?

— Non, je fais partie d'une association qui s'intéresse à la mémoire du quartier. On rassemble tous les documents pendant qu'il est encore temps. Quand ils viennent ici pour une expo ou un débat, les vieux militants qui possèdent des archives se rendent compte qu'on n'en fait pas une exploitation marchande, et peu à peu ils nous confient leurs trésors. La semaine dernière, j'ai récupéré le cahier sur lequel sont répertoriés tous les livres de l'Université populaire qui se tenait ici, à la Bellevilloise, au moment de l'affaire Dreyfus.

J'ai saisi la balle au bond.

— Si c'est vous qui organisez les débats, ça tombe bien... La semaine dernière, il y a eu une rencontre sur le thème « Internet et le droit de la presse »...

Elle est remontée sur l'escabeau à trois marches, avec la photo de Poulenc, pour continuer son travail d'accrochage.

— Si c'était le droit à la paresse, on pourrait discuter, mais le droit de la presse, je n'y connais rien... Demandez à Alain, le serveur aux anneaux, c'est un fondu des réseaux... À mon avis, il devrait y être pour quelque chose.

Je me suis retourné pour repérer dans la foule celui qu'elle venait de me décrire.

L'adepte du piercing, adossé à la cloison de la cuisine, tirait trois taffes rapides sur sa cigarette, entre deux raids dans la salle les bras chargés de blanquette et de miron-ton. Il portait une boucle sage à l'oreille droite, mais ce qui faisait l'originalité de sa métallisation, c'était la série de minuscules anneaux argentés qui garnissaient ses sourcils. J'ai attendu qu'il passe à ma portée pour attirer son attention. Il s'est incliné vers moi.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

Dès qu'il a eu fini de poser le point d'interrogation de sa question, il a promené la pointe de sa langue sur le bord de ses lèvres. Une pierre brillante scintillait sur la bavette.

— Un autre café, à l'occasion. J'aimerais surtout qu'on discute cinq minutes... À propos de ce qu'on peut faire circuler sur internet. Vous avez le temps de prendre un verre ?

Il a jeté un coup d'œil à la pendule, au-dessus du bar.

— Le concert va bientôt se terminer, ça va être le coup de feu. Je reviens, le temps de prévenir la patronne...

Il a tenu sa promesse et nous nous sommes installés dans un recoin, sous un agrandissement d'une antenne de La Bellevilloise, l'Orphelinat ouvrier de l'Avenir social de la Villette-aux-Aulnes, entre Roissy et Courvilliers, devant lequel posait un directeur aux allures de professeur Tournesol, que la légende à demi effacée désignait sous le nom de « monsieur Magne ». Alain a trempé son diamant dans la mousse onctueuse de la bière.

— On m'a dit que c'est vous qui aviez organisé la rencontre, l'autre soir, avec Frédéric Ravier, le patron de lesnews.com... Vous êtes au courant de ce qui lui est arrivé ?

Les anneaux se sont dressés et regroupés quand il a froncé les sourcils.

— Oui, c'est en home page sur son site. Ses collaborateurs lui rendent hommage. Les deux-roues, dans Paris, je ne connais rien de plus dangereux...

— Moi si : les bagnoles. Comment vous êtes entré en rapport avec lui ?

Il s'est reculé sur son siège pour me toiser, puis il a fait mine de se lever.

— Vous êtes flic ou quoi ? Il fallait prévenir...

Je lui ai saisi le bras pour l'obliger à se rasseoir.

— Je m'appelle Maxime Lisbonne, et je suis journaliste. Ravier et moi on a travaillé ensemble, il y a un bout de temps, et j'ai quelques raisons de croire que l'accident dont il a été victime pourrait être un crime maquillé. Je veux simplement comprendre comment cette soirée s'est goupillée et si, à votre avis, il se sentait menacé... C'est assez clair comme ça ?

Il m'a regardé comme si j'étais une bête curieuse.

— Vous êtes Maxime Lisbonne ! Il fallait le dire tout de suite... J'ai bossé avec Frédéric, quand il a monté sa start-up. Le débat, c'était surtout un moyen de le faire mousser, en invitant la presse spécialisée, les types de chez Yahoo et une paire de juristes... Fred est venu en compagnie d'un de ses amis qui a demandé plusieurs fois après vous... Il m'a laissé une enveloppe, avec votre nom dessus... Elle est dans mon

casier, j'en ai pour une minute...

Il a fini sa bière et s'est absenté quelques instants. Quand il est revenu et m'a tendu le courrier qui m'était adressé, les premiers spectateurs refluaient vers la salle de restaurant.

— Tenez. Je ne peux pas rester plus longtemps, je dois aller servir...

Éléonore l'a regardé s'éloigner avant de prendre sa place. J'ai déchiré le bord de l'enveloppe.

— Je ne peux pas te laisser cinq minutes tout seul sans risquer de me faire doubler... Je ne savais pas que tu t'intéressais aux fakirs... Il t'écrit quoi dans son mot doux ?

J'ai posé la carte de visite de Vincent Tournaire près du verre vide. Quelques mots étaient tracés au feutre entre le nom et le numéro de téléphone imprimés : « Salut, Maxime Lisbonne. Avec un nom pareil, tu devrais relire Louise Michel. D'ailleurs vous avez les mêmes initiales. Elle aussi s'est lancée dans une drôle d'histoire de canard, en 1880, à son retour de Kanaky. » Le V de Ventour suivait, pour toute signature.

— Ça veut dire quoi, ce V ?

— C'est le pseudo du type qui s'est fait mitrailler en bas de mon immeuble. Qu'est-ce que la Vierge rouge vient faire dans cette histoire... Tu y comprends quelque chose ?

— Non, mais dans sa tête, c'est évident qu'il devait y avoir un rapport. J'ai envie de manger des huîtres, pas toi ?

Elle m'a emmené en contrebas de Pigalle, dans une sorte de chaumière bretonne où, entre des sculptures sur mâts réalisées par des terre-neuvas, on servait les coquillages de Prat-Ar-Coum nature, sur un lit de varech. Nous avons débuté la nuit à deux pas de là, à l'Hôtel du Pont d'Avignon dont le patron, saisisant travesti sosie de Mireille Mathieu, avait fait carrière un peu plus haut, chez Michou. Chaque chambre avait pour décor celui d'un des tubes de la même à la frange noire, découverte par le radio-crochet de Télédimanche. Éléonore hésitait entre « Acropolis adieu » et « Amour, castagnettes et tango », mais, d'autorité, j'ai exigé la suite « Qu'elle est belle ». Une robe de mariée passée sur un mannequin d'osier trônait dans la bonbonnière, devant le lit à baldaquin. Elle s'est laissée absorber par le moelleux de la literie rose en fredonnant l'air de la chanson à laquelle la piaule rendait hommage.

— Ça change d'Utgé-Royo... Pourquoi tu as choisi celle-là ? Ne me réponds pas que c'est par nostalgie de tes noces avec ta femme. À tout prendre, je préférerais un bon gros mensonge...

J'ai fait semblant de bâtir une histoire et je me suis lancé.

— Pour être tout à fait sincère, c'est à cause d'un des plus grands bides de mon existence, dans les années soixante-dix...

Elle s'est calée contre les oreillers.

— Ça commence bien. Continue...

J'ai toussé pour m'éclaircir la voix.

— Voilà. J'étais allé voir un film des Marx Brothers au Champollion, je crois que c'était *Une nuit à l'Opéra*, et j'avais gentiment dragué une étudiante dans la file d'attente. En sortant de la salle, je l'ai invitée à prendre un verre, près de la Sorbonne. À un moment, je me suis levé et j'ai mis une pièce dans le juke-box pour lui offrir sa

chanson préférée : ça s'appelait « Quand t'es dans le désert » d'un certain Jean-Patrick Capdevielle. Le genre de tube absolu auquel même un type perdu en plein Sahara ne pouvait pas échapper... Je traversais la salle pour revenir à ma place quand la voix de Mireille Mathieu a éclaté dans le troquet.

*Qu'elle est belle, qu'elle est belle,
Dans sa robe de mariée...*

J'ai rentré la tête dans les épaules, et cinquante paires d'yeux m'ont accompagné jusqu'à mon coin de moleskine. D'un geste du doigt, j'ai fait comprendre à mon étudiante que je n'y étais pour rien, que le morceau que j'avais choisi viendrait juste après. Le problème, c'est que dès que la copine de Guy Lux a eu fini de brailler, le silence s'est installé... Je me suis levé, une nouvelle fois, et pour bien prouver à l'assistance que je n'avais pas un goût de chiottes, j'ai sacrifié une autre pièce de monnaie et j'ai bien fait attention d'enfoncer les touches du bingo de Capdevielle. J'avais à peine tourné le dos que l'enfant du Vaucluse se remettait à beugler :

*Qu'elle est belle, qu'elle est belle,
Dans sa robe de mariée...*

Quand je suis arrivé à ma place, dans l'hilarité générale, mon étudiante s'était envolée...

Éléonore m'a attiré vers elle.

— Qu'est-ce qui s'était passé ? Tu t'étais trompé deux fois de suite ?

— Non. J'ai eu l'explication de mes déboires bien des années plus tard : le patron du café était natif d'Avignon, et il vouait un tel culte à Mireille Mathieu qu'il traficotait systématiquement la machine pour mettre une de ses chansons à la place du hit du moment.

Elle m'a embrassé dans le cou en murmurant :

— Tu sais quoi ?

— Non...

Elle s'est faite câline.

— Moi aussi, j'étais une fan de Capdevielle...

Le matin, alors qu'elle dormait encore dans la lumière tamisée par la mousseline rose du baldaquin, je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle avait prononcé cette phrase pour que je compense l'humiliation ressentie à la suite de la projection d'*Une nuit à l'Opéra*. Après ma douche, j'ai commandé un plateau-déjeuner qui nous a été servi par un clone de Dick Rivers. Je me suis contenté d'un café, d'un baiser, et j'ai filé vers le Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis. Le métro m'a laissé devant la basilique embrumée que photographiaient des Japonais transis. Passé la place du marché, un gardien ouvrait les grilles de l'ancien carmel. J'ai traversé le cloître silencieux, longé la galerie où, sous la pierre anonyme, reposent les âmes de ces religieuses qui par-delà la mort respectaient leur vœu : ne se jamais laisser voir. Le fonds consacré à la Commune de Paris et à Louise Michel, que Jaurès surnommait la sœur de charité laïque, était

considérable : photos, cartes postales, manuscrits, plans, témoignages, livres... Je me suis plongé dans la consultation des fichiers, des index, à la recherche de tous les documents associant les noms des deux insoumis. Ils ne cessaient de se croiser, d'abord dans les salles de théâtre et les clubs de discussion, puis à l'enterrement de Victor Noir, pendant les années d'avant le siège de Paris, à la gare de Clamart assiégée par les versaillais, dans les prétoires, dans les bagnes du pays kanak. Il avait repris le combat par les mots dès qu'il en était revenu. *Nadine*, la première pièce mise au répertoire lorsqu'il prit la direction des Bouffes du Nord, était signée Louise Michel. Les réprouvés serraient les coudes. Quelques semaines plus tôt, c'était Jules Vallès qui organisait la solidarité : une soirée, au café-concert de la rue du Château-d'Eau, à deux pas de l'emplacement de la barricade où une balle lui avait broyé la jambe, permit de rassembler l'argent nécessaire à l'achat d'une prothèse orthopédique dont Lisbonne avait le plus grand besoin. Il s'appuyait encore sur ses béquilles calédoniennes quand on l'expulsa du palais de justice où Louise venait d'être condamnée à six ans de prison : un mouchard l'avait vue rire devant le spectacle d'une boulangerie dévalisée par des affamés. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent lorsque la conservatrice à laquelle je m'étais adressé déposa devant moi une pochette transparente. Le dessin qu'elle protégeait représentait mes deux compères assis à une table, sous la protection d'un angelot. Abrité sous son chapeau à large bord, le coude planté sur un coin du plateau, Maxime Lisbonne écoutait Louise Michel qui argumentait tout en se servant généreusement à une bouteille dont l'étiquette portait la mention « Pétrole naturel ». Je me suis ensuite absorbé dans la lecture de la collection complète des éphémères journaux de Lisbonne, depuis *L'Ami du peuple*, journal maratiste républicain, au *Citoyen de Montmartre*, en passant par *La Gazette du bague*, que de faux forçats distribuaient dans sa taverne de Belleville, et dont le numéro trois était entièrement consacré à Louise Michel. En vain. Pas un mot ne me ramenait à *J'enquête* et aux destins brisés de Tournaire, Ravier et Baron que j'y avais croisés. Alors que je lui rendais l'ensemble des documents, la conservatrice, très impressionnée par le nom que j'avais inscrit sur la fiche de consultation, m'a signalé que la Vierge rouge évoquait la figure de Lisbonne dans les colonnes de *La Révolution sociale*, un hebdomadaire anarchiste créé par un Belge nommé Égide Spilleux. Elle m'a tendu une carte du musée.

— Nous ne l'avons pas ici, monsieur Lisbonne, mais une reliure des cinquante-six numéros parus est disponible aux archives de la préfecture de police. J'ai noté la cote... Vous êtes parent avec le colonel ?

Pour la première fois, je me suis entendu répondre : « Oui. »

Je suis passé rue Meckert, pour prendre le courrier à la loge. Factures et relevés de piges. La gamine de la concierge m'a regardé par-dessous, et j'ai senti peser son air suspicieux sur mon dos tandis que je grimpais les escaliers. J'ai changé de chemise en écoutant le message succinct de Dan Quang qui m'attendait sur mon répondeur :

— J'ai du nouveau. Passe me voir, je ne peux rien te dire au téléphone.

Ce n'était pas dans ses habitudes de se méfier de ses communications, de coder ses conversations pour mettre dans le vent les curieux discrets qui pique-niquent sur les lignes. Dan savait que ça existait et vivait en considérant que c'était une des règles du jeu. Il m'avait même expliqué que certains téléphones portables transmettaient ce qui se passait dans un rayon de trois mètres, même quand ils étaient en veille. Selon lui, la seule façon de les neutraliser consistait à désactiver un circuit miniature dans la puce. J'en avais immédiatement trouvé une deuxième : les jeter par terre et les achever d'un bon coup de talon ! J'ai traversé la cour, après l'ancien Félix Potin, et cogné aux carreaux de l'atelier. C'est à peine s'il a ouvert la porte, les sens aux aguets. Je me suis rapidement faufilé à l'intérieur.

— Salut, Dan. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu te fais des cachotteries...

Il m'a montré le plat posé près de l'ordinateur.

— Non, c'est des nouilles de pomme de terre au pakchoï et au gingembre. Une spécialité coréenne. Tu en veux ?

— J'y goûterai tout à l'heure, quand tu m'auras expliqué ce qui se passe.

Il est allé s'installer près de ses machines.

— Cette nuit, sur le coup de trois heures, des petits malins ont essayé de forcer la porte du local. Quand tu sortiras, je te montrerai les traces de morsures du bois, sous la serrure. Si j'avais dormi en haut, comme d'habitude, je n'aurais rien entendu et mes visiteurs auraient pu déménager tout ce fourbi sans troubler mon sommeil. Manque de chance pour eux, j'avais passé la moitié de la nuit à écumer le Net pour pister la boîte dont tu m'avais laissé le sigle sur mon répondeur, la Sodic, et j'avais eu la flemme de monter à l'étage. Je dormais sur le canapé, comme un bienheureux. Je rêvais de lagons, de poissons-papillons et de cocotiers... Je me suis levé dès que ça s'est mis à couiner, et j'ai allumé toutes les lampes avant de mettre le nez dehors. Deux types se barraient en courant, et un troisième les attendait en leur tenant la grille ouverte, sur la rue...

J'ai installé ma machine à rouler sur la table basse, et je l'ai garnie de papier et de tabac.

— Ce n'est pas pour ça que tu dois devenir parano... Chez moi, ils ont fait tous les étages, de jour comme de nuit, à la pince-monseigneur. Les trois quarts du temps, ce sont des drogués au bout du rouleau qui taxent le quartier pour ramasser de quoi payer leur dose...

Dan a saisi quelques longues nouilles coréennes et un champignon noir avec l'extrémité de ses baguettes.

— Les camés en manque ne s'organisent pas en commando, et surtout ils ne se déplacent pas la nuit habillés comme des gravures de mode. En plus, il faut que tu saches que ce n'est pas la seule alerte... Ce matin, je me suis connecté à un service très confidentiel grâce auquel tu peux savoir tout ce qui circule à ton propos sur la toile, aussi bien sur les sites que dans les forums de discussion ou les moteurs de recherche. Nos deux noms étaient déjà associés, dans trois requêtes, en parallèle avec le sigle de cette mystérieuse société, la Sodic.

— Et tu en tires quelle conclusion ?

Il m'a fixé droit dans les yeux pour marquer un temps.

— Que c'est vraiment très chaud et qu'on nous regarde transpirer par le trou de la serrure. Pourtant, au premier abord, il n'y avait rien à redire. De l'ordinaire. Les initiales signifient Société océanienne de développement et d'investissements calédoniens. Import-export, conseil, recherche... Les statuts ont été déposés il y a six mois au registre du commerce, à Paris, ce qui explique qu'il n'y ait pas de bilan comptable disponible. Le capital reste modeste, 300 000 francs, le siège social se trouve rue Yves-Toudic, près de la République, l'ouverture de bureaux à Nouméa, aux Fidji, au Vanuatu est programmée, et les principaux actionnaires sont de parfaits inconnus. Roussillon, Estreda, Niouville... Normalement, j'aurais dû en rester là et te rassurer sur l'honorabilité de l'entreprise... Le fait qu'on ait abîmé ma porte et écourté ma nuit m'a poussé à y aller voir de plus près. Je ne savais pas trop dans quelle direction chercher, mais j'ai fini par pirater les archives de l'Institut national de la propriété industrielle...

Il m'a tendu une petite liasse de feuilles imprimées.

— Tu liras tout ça à tête reposée... Tu verras qu'il a déjà existé une Sodic, de 1949 à 1990, dont l'objet social et le champ d'intervention étaient rigoureusement les mêmes. La seule différence, c'est que le O du sigle signifiait « occidentale ». On peut donc penser qu'elle a été réactivée après dix années de sommeil... Pendant presque un demi-siècle, il a été impossible de creuser la moindre tranchée, de bâtir le plus petit mur en Nouvelle-Calédonie, de créer la plus modeste entreprise sans s'adresser à cette boîte. C'était la plaque tournante pour tous les contrats : lycée, centrale électrique, achat d'avions pour la Caledonian Air Lines, entrepôt frigorifique, fourniture de matériel téléphonique, scanner pour l'hôpital de Nouméa, caserne de gardes mobiles, rénovation de l'aéroport de la Tontouta, il y en a au moins vingt pages... Et les noms des dirigeants de cette vieille Sodic sont loin d'être aussi anonymes que ceux de sa petite sœur ! La liste est à la fin.

J'ai parcouru l'organigramme, et chacun des patronymes, dans sa petite case-cercueil, a fait remonter dans ma mémoire les affaires qui agitaient le microcosme journalistique de mes débuts. Maugeolin, Le Calber, le colonel Vinedi, Barderot... Je

faisais alors mes premières armes à *Libération*. À l'époque, et qui pourrait le croire aujourd'hui, pas une page du quotidien sartrien ne célébrait les performances de la Bourse. Elles étaient toutes réservées, alors, à illustrer les dégâts que faisait subir aux hommes, à la planète, la hausse tendancielle du taux de profit. Nous étions en pleine affaire des diamants, petites pierres belles à croquer que Jean-Bedel Bokassa, un empereur délirant du Centrafrique, avait offertes par poignées au président français, Valéry Giscard d'Estaing, dont il s'était autoproclamé « cousin ». Nos boîtes aux lettres débordaient de photocopies de documents compromettants, plus authentiques les uns que les autres, et nous pensions naïvement que des forces souterraines avaient décidé de plomber Giscard pour ouvrir la voie à la rose force tranquille. Il avait fallu beaucoup de temps, aux béats comme aux cyniques, pour comprendre que l'envoi des dossiers n'était pas motivé par le noble sursaut de citoyens scandalisés par le pillage des richesses africaines et la dilapidation des deniers publics. Le cachet de la poste ne faisait pas foi... Les réseaux gaullistes, habitués à manipuler sans partage les fils de leurs marionnettes au pouvoir à Abidjan, Dakar, Brazzaville, opposaient une résistance farouche à leurs frères jumeaux dévoués à la cause de l'usurpateur auvergnat qu'un peuple gavé avait installé à l'Élysée. Et c'était eux qui payaient les timbres. La gabegie atteindra son comble quand un nouveau président chargera son fils de doter la Françafrique d'un troisième cercle de barbouzes : l'histoire ne répétant les tragédies qu'en farce, la pompe glorieuse d'un règne prit, dans l'imaginaire commun, la forme d'une paire de bottines de grand luxe dont une intrigante habilla les pieds d'un ministre.

J'ai pris une assiette et des couverts dans le placard de la kitchenette.

— Réflexion faite, je vais y goûter à tes nouilles de pomme de terre... Les seuls points communs que je vois entre ces deux Sodici et *J'enquête*, c'est d'abord l'adresse à Paris, et ensuite le fait que ça me ramène une fois de plus dans le Pacifique sud... Je fais le voyage jusqu'aux antipodes au moins trois fois par jour, ça explique sûrement mon décalage permanent ! J'ai fouillé lesnews.com, le site de Ravier : je n'ai rien trouvé qui évoque, de près ou de loin, ces vieilles histoires. Et Tournaire se consacrait, lui, à la rédaction de fiches médicales à caractère historique... Une connexion est peut-être possible avec Baron, le journaliste du *Courrier de l'Indre* : il a écrit des articles assez sulfureux à propos de l'ancienne base aérienne américaine de Châteauroux et de stocks de munitions que le ministère y constituait juste avant la guerre du Golfe... On doit inmanquablement tomber sur des barbouzes en grattant dans cette direction. Mais je ne comprends ni comment ni pourquoi ça remonterait à la surface dix ans plus tard pour provoquer l'assassinat de deux autres collaborateurs d'un canard disparu.

Une fois rentré à la maison, j'ai glissé la galette argentée de Radio-Tarifa dans la fente du lecteur de compacts, et je me suis plongé dans un bain brûlant. Ma tentative d'immersion a échoué à vingt secondes de la minute. J'ai ressorti, une fois de plus, la collection de journaux en prenant la résolution de les lire de la première ligne à la dernière, de disséquer les photos, les dessins, les pubs, tout ce que les disséqueurs d'œuvres appellent le paratexte : « Mensuel mai 1990, n° 4, France 25 f, Belgique 155 fb, Suisse 7,50 fs, Luxembourg 155 fl, Canada 5,95 \$... » J'ai scruté le

sommaire, radiographié la page de réclame pour Atanai, « le partenaire de vos placements réussis », puis l'organigramme de la publication en posant le doigt sur chacune des fonctions : président-directeur général, administrateurs, conseil de direction, secrétariat de rédaction, maquette, iconographie, services généraux, régie des ventes... Le nom de l'imprimeur, Graphoprint, surmontait le numéro de commission paritaire, mais c'est la mention finale, « Imprimé à Mons, Belgique », qui m'a fait réagir quand elle est entrée en collision avec la destination évoquée la veille dans son bureau par Pascal Galir, l'éditeur de Témoins du Temps.

Je me suis habillé et j'ai rejoint la gare du Nord. Une rame Thalys filant vers Bruxelles m'a déposé une heure plus tard sur le quai de Lille-Flandres, et de là un tortillard a mis presque autant de temps pour rallier la capitale du Borinage. Autour du beffroi, les rues pavées du centre portaient la trace du repli des soldats américains sur leur base, après les attentats des Cellules combattantes communistes dans les années quatre-vingt. Entre deux expéditions punitives au Moyen-Orient ou dans l'Adriatique, la troupe à la bannière étoilée s'amusait derrière les barbelés, les miradors, et des épaisseurs d'affiches recouvraient les façades abandonnées des bars à bidasses, des cabarets trop exposés du cœur de ville. Un bus m'a conduit à la limite d'une zone industrielle qui ressemblait comme une sœur à celles qui s'épanouissaient de l'autre côté du Quiévrain : avenues rectilignes, arbres chétifs, lampadaires étiques, encadrant des parallélépipèdes aux flancs bariolés de publicités ou barrés de panneaux « à louer ». J'ai erré, le visage fouetté par un vent chargé d'une pluie fine, à la recherche de Graphoprint, jusqu'à ce qu'un vigile m'apprenne que l'imprimerie avait fait faillite, cinq ans plus tôt. J'ai caressé la tête du berger allemand qu'il tenait au moyen d'un collier étrangleur.

— Ils n'ont pas d'autres bureaux dans la région ?

— Si, il y avait des annexes à Charleroi, à Anvers, à Namur, mais ces usines-là ont fermé elles aussi. Les frères Toplat ont mis près de deux mille gars du royaume sur le carreau, à l'époque... Un groupe qu'on aurait cru indestructible, tellement ça marchait fort. Il travaillait pour l'Europe entière. Je me souviens, il ne se passait pas un jour sans que ça vienne manifester sur les parkings... On les laissait faire ; on ne pouvait qu'être d'accord avec des gars qui défendaient leur gagne-pain.

Le cabot a dressé les oreilles au passage d'une mobylette.

— Vous connaissez un ancien qui pourrait me parler de cette boîte ?

Il a repoussé sa casquette vers l'arrière pour se gratter le crâne.

— Attendez que je réfléchisse... Si vous restez encore un peu sur Mons, vous avez le père Delbeck : il fait le service de nuit au Mundaneum Hôtel, derrière la maison communale.

Avant de reprendre le bus en sens inverse, je me suis fauflé dans une cabine téléphonique. C'est Rolle qui a décroché, et j'ai pris les devants.

— Excuse-moi, Bernard... Je suis en Belgique et je n'ai pas beaucoup de pièces de monnaie. Tu peux me passer Éléonore ?

— Tu te promènes en Belgique ? Ça tombe bien. J'en ai une qui vient de là-bas. Ne t'inquiète pas, elle est courte... C'est un Belge qui fait une confidence à son meilleur

ami : « Je n'ai pas couché avec ma femme avant le mariage, et toi ? » L'autre lui répond : « Je ne me souviens plus... C'était comment son nom de jeune fille ? » Elle est bonne, non ?

— Excellente, j'éclaterai de rire quand j'aurai raccroché. Tu me la passes...

Il y a eu des bruits de transfert puis le « allô » d'Éléonore est parvenu à mon oreille.

— C'est Maxime... Si tu pars tout de suite de l'agence, tu peux attraper le TGV qui arrive à Lille à dix-neuf heures trente, et une heure plus tard on se mange un waterzoï au Doudou, sur la place de Mons. J'ai déjà retenu l'hôtel...

Après le repas, nous avons sillonné la ville en empruntant tous les passages secrets qui relient les anciens quartiers. Nos pas claquaient sur les pavés réguliers, et le minéral des façades, les murs de brique rouge, témoins de dix occupations, amplifiaient l'écho de nos avancées. Je me suis souvenu à haute voix de ma première visite à Mons, à la fin des années soixante-dix. J'étais venu pour assister au mariage de Jean-Pierre Lehorn, un stagiaire de *Libération* qui avait été tué quelques années plus tard, lors d'un reportage en Afghanistan. Il m'attendait sur le parking de la gare, en compagnie d'un de ses amis qui avait ouvert la porte de la Renault 5, côté passager, et qui tentait sans succès de faire basculer le siège afin d'aller s'asseoir, par politesse, sur la banquette arrière. Jean-Pierre, impassible, avait eu cette phrase :

— Si tu veux vraiment passer par là, il faut que tu le démontes. C'est une quatre-portes...

J'avais compris à cet instant que j'étais ailleurs. La soirée s'était achevée sur la grand-place, entre mecs, sous un rectangle de ciel étoilé découpé par les toits gothiques et baroques du beffroi et des maisons bourgeoises. Passablement éméché, Jean-Pierre était venu renverser le contenu de deux sacs au centre exact du cercle vacillant que nous formions à une vingtaine, en nous tenant par les épaules. Il avait rassemblé en un petit monticule textile les maillots de corps, les chaussettes, les slips éparpillés, avant de s'agenouiller pour y mettre le feu. Des chants s'étaient élevés dans la nuit, pour accompagner les flammes. Le lendemain midi, devant une soupe de cardons, je l'avais interrogé sur cette étrange cérémonie.

— C'est une tradition. En France, vous enterrez votre vie de garçon, ici, quelques jours avant le mariage, on brûle symboliquement nos maronnes, les sous-vêtements qui étaient entretenus par la mère. Les neuves passent à la femme.

Éléonore s'est arrêtée sous le globe terrestre illuminé qui servait d'enseigne au Mundaneum Hôtel.

— Je ne sais pas comment ça se prononce « Chiennes de garde », en belge, mais elles ont du boulot dans le coin !

Delbeck, l'imprimeur licencié de Graphoprint reconverti dans le gardiennage nocturne, n'avait pas encore pris son service, et la fille de la patronne nous attribua d'autorité la chambre « Titanic » paradoxalement située sous les combles. Le baptême de la piaule du nom du navire amiral de la White Star Line s'expliquait dès lors qu'on poussait la porte : les éditions des journaux du monde entier datés

du 15 avril 1912 étaient collées sur les murs en guise de papier peint. Je me suis arrêté devant la première page du *London Morning* qui annonçait le suicide du capitaine, Edward J. Smith, et celui de l'architecte du paquebot, Thomas Andrew, tandis qu'Éléonore levait les yeux sur le plafond où étaient affichées la liste alphabétique des 1 760 victimes publiée par *Le Figaro*, d'Anthony Abbing à Léo Zimmermann. Je l'ai prise par les épaules.

— C'est assez lugubre comme déco. Tu veux qu'on change ?

Ses bras se sont noués autour de mon cou. Ses baisers comme un naufrage.

— Non. Tu sais bien que je suis une excellente nageuse, Leonardo...

Je suis remonté à la surface deux heures plus tard. Sans faire de bruit, pour ne pas la réveiller, j'ai enfilé mes maronnes et je suis descendu à la réception. L'homme d'une soixantaine d'années qui avait remplacé la jeune femme regardait un match de foot sur une télé miniature posée sous le comptoir.

— Bonsoir. C'est possible d'avoir un jus de fruit ? Prenez aussi ce que vous voulez, je n'aime pas boire seul...

Il a coupé le son de la télé d'une pression du pouce sur la zapette, et décapsulé un jus de pamplemousse et une triple-blonde prélevés dans le frigo.

— Merci... Vous êtes le locataire du « Titanic » ?

— Oui, et j'ai du mal à m'endormir, avec tous les fantômes collés aux murs... C'est une drôle d'idée de transformer une chambre d'hôtel en monument aux morts !

Il a levé le bras pour désigner le globe qui illuminait la rue.

— L'hôtel ne s'appelle pas le Mundaneum pour rien...

— Le latin, ce n'est pas mon fort : j'ai opté pour l'argot en deuxième langue...

Nos verres se sont entrechoqués.

— C'est une des principales gloires de la région... Il y a un siècle, un de nos compatriotes, Paul Otlet, a eu l'idée de créer un système de documentation comparable à internet, mais avec les techniques limitées de l'époque. C'est ça, le Mundaneum... Un internet en papier ! Otlet a consacré une grande partie de sa fortune à collecter tous les journaux, tous les imprimés du monde, jour après jour, à les classer et à répertorier les articles par mots clefs grâce à un système sorti de son imagination... Trente ans plus tard, il disposait de 16 millions de fiches. On peut dire que l'hypertexte est une invention belge. Une partie de ces trésors a disparu au cours des deux guerres mondiales, mais il nous reste près de six kilomètres de documents classifiés... Les archives du *Titanic* viennent de là...

Je me suis roulé une cigarette.

— On sent que ça vous tient à cœur ; vous en parlez avec passion...

Delbeck a dissipé le nuage de fumée d'un battement de main.

— Je suis imprimeur de métier, alors savoir que des gens ont sacrifié leur temps et leur argent pour sauver de l'oubli ce qu'il y a de plus important et pourtant de plus éphémère, des journaux, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, ça me touche au plus profond ! D'autant que mes patrons ont fait le contraire : ils ont tout bazzardé... De vrais barbares !

J'ai tourné la tête pour rejeter ma bouffée de tabac.

— Ils étaient de Mons ?

— Oui. Depuis dix générations. J'ai commencé comme margeur hélios dans l'atelier familial du vieux Toplat, un bel immeuble Art nouveau, en arrivant au quartier de la Machine à Eau. Quand les fils ont repris l'affaire et que c'est devenu Toplat Frères, on s'est installés sur la zone industrielle. Ça marchait du feu de Dieu, on essaimait dans tout le pays, jusqu'à ce que la justice mette son nez dans les comptes, il y a cinq ans. On a parlé de blanchiment d'argent, de fausses factures. Les deux héritiers ont pris la fuite et se sont réfugiés sur une île, dans les Caraïbes. On attend toujours le procès, sans trop d'illusions, pour comprendre pourquoi deux mille personnes se sont retrouvées brusquement devant la porte du bureau de chômage.

J'ai avalé le fond de mon verre et tiré une dernière taffe sur le mégot.

— Vous vous souvenez de *J'enquête*, c'était un journal de faits divers fabriqué à Mons, au tout début des années quatre-vingt-dix ?

— *J'enquête* ? Non, ça ne me dit rien... On en imprimait tellement...

Je suis remonté dormir près d'Éléonore, entre les pages du mémorial. Au matin, j'ai pris un bain sous le regard gravé à l'eau-forte de Frederik Fleet, la vigie qui n'avait pu convaincre le capitaine de réduire la vitesse quand il avait aperçu l'iceberg. Il était à peine dix heures quand le Thalys nous a déposés, sans encombre, sur le quai de la gare du Nord. Je l'ai accompagnée jusqu'à son premier lieu de rendez-vous de la journée, un appartement aménagé dans les anciens bureaux aériens de l'ébéniste d'art Majorelle, rue de Provence. À la maison, le message initial que le répondeur avait gardé en mémoire était plutôt sibyllin :

— Bonjour, monsieur Lisbonne. J'ai bien reçu votre courrier, et je crois que j'ai du nouveau. Vous pouvez me téléphoner quand vous voulez, même tard le soir.

Un deuxième appel le complétait :

— Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude de parler dans le vide... C'est Pierre Draque, de Luçay-le-Mâle.

J'ai composé son numéro. En fait de courrier, il évoquait le projet d'article que je lui avais fait parvenir. Nous nous sommes aussitôt mis d'accord pour nous rencontrer devant Le Mousquet, en fin d'après-midi. La voiture de location, une Clio pratiquement neuve, était équipée d'un lecteur de compacts, et j'ai filé sur une autoroute déserte sur laquelle planaient les cris déchirants des âmes libérées par les violons de Bratsch. J'allais ouvrir la porte du café aux murs recouverts de présentoirs de pierres à feu napoléoniennes, mais il a retenu mon geste.

— Si ça ne vous dérange pas, je préférerais que nous allions faire un tour à pied. Ils ont l'oreille fine dans le pays.

Il n'a plus prononcé un mot jusqu'à ce que nous ayons dépassé le panneau barré d'une diagonale rouge indiquant la limite de la commune. Seuls quelques boqueteaux dépenaillés peuplés de corbeaux et la fumée de fermes isolées brisaient la monotonie du paysage. Il a fini par ouvrir la bouche.

— J'ai bien aimé votre article. Surtout la manière dont vous avez parlé de Frédérique. C'est la première fois que je vois son nom imprimé avec son histoire... On a les yeux qui piquent...

Le silence s'est de nouveau installé, avec au loin le criaillement des oiseaux. On a marché jusqu'à un calvaire de pierre posé en retrait de la route. Un chemin étroit, encaissé menait vers un petit bois.

— Quand j'ai lu ce que vous avez écrit sur le centre de Parnac et sur ce type, Bertrand Cassoti, qui a travaillé avec Buffin, je n'ai pas pu m'empêcher de me mettre sur sa piste. Je n'en avais jamais entendu parler avant. Je me suis dit qu'il devait savoir des choses... J'ai posé des questions autour de moi, l'air de rien, et j'ai appris qu'il était originaire de Chaillac, un pays de mines pas très éloigné de Saint-Benoît-du-Sault, presque à la frontière du département. C'est là qu'il est retourné, pour sa retraite...

On a fait le tour de la croix de pierre pour revenir sur nos pas.

— Vous êtes allé le voir ?

— Non, je crois qu'il vaut mieux que je ne l'approche pas. J'ai l'air calme comme ça, mais c'est un vrai volcan à l'intérieur. Il a été embauché à Parnac un an avant que Frédérique y soit charcutée... Je peux vous donner son adresse, si ça vous intéresse...

Je l'ai notée sur mon calepin avant de me remettre au volant. Il m'a fallu plus d'une heure pour traverser l'Indre de part en part et parvenir, de départementales en chemins communaux, aux confins de la Creuse et de la Haute-Vienne. En regardant les troupeaux rassemblés près des fermes courtaudes, depuis l'habitable envahi par la musique tzigane et les chants rauques et doux des femmes roms de Budapest, je me suis dit que trente ans plus tôt le LSD se contentait de peindre les éléphants en rose. Aujourd'hui, l'ESB rendait les vaches folles. Des terrils envahis par des herbes jaunies entouraient l'ancien carreau de la mine de fer à ciel ouvert de Chaillac. Plus loin, la roue en mouvement d'un chevalement indiquait que des hommes peinaient dans les boyaux charpentés pour extraire des profondeurs les infinies nuances de jaunes des cristaux de fluorite. Je me suis arrêté dans le bourg pour demander le chemin de la Bernarderie. Une vieille femme qui sortait de ce qui devait être le dernier Comptoir français de la planète a posé son cabas pour me répondre.

— Pour aller à la Pierre Debout, le plus simple, c'est de suivre les panneaux marron du circuit des mégalithes... En sortant du village, ils indiquent les directions de tous les dolmens et de tous les menhirs de la région. Celui de la Bernarderie, ça doit être le deuxième, si mes souvenirs sont bons. En tout cas, vous ne pouvez pas le manquer. De la route, on ne voit que lui ; il fait au moins quatre mètres de hauteur !

Convertie au tourisme, la région recensait ses merveilles : des bâches bleues, semblables à celles tendues au-dessus des fosses communes de Buffin, protégeaient les fouilles autour des portions de la voie romaine qui jadis menait d'Argenton à Limoges, et que le ruban d'asphalte croisait à plusieurs reprises. Des grillages encerclaient le menhir pour empêcher qu'on aille y inscrire des appels aux manifestations paysannes ou des déclarations d'amour. Il fallait encore couvrir plusieurs centaines de mètres. Le nom de Bertrand Cassoti ne figurait pas sur la boîte aux lettres plantée à l'amorce d'un chemin de terre qui menait à une maison basse dont la façade décrépie apparaissait derrière une haie de troènes. Je me suis rangé près d'une Volvo délabrée, et j'ai traversé le jardin en jachère parsemé de carcasses d'objets ménagers, de vaisselle brisée. Un chat miaulant, dos rond et queue dressée, est venu se frotter contre ma jambe quand j'ai

cogné à la porte. Personne n'a répondu. J'ai renouvelé mon appel avant de poser ma main sur la poignée qui a tourné sans effort. Je me suis avancé dans un couloir sombre et humide dont les murs, de chaque côté, étaient recouverts de vestes, de manteaux, de pull-overs, qui exhalaient une imprégnante odeur de renfermé. Le chat m'avait suivi et des appels entrecoupés par des accès de toux me sont parvenus d'une pièce située à ma droite, juste après la cuisine.

— Mistigri... C'est toi... Tu viens, mon beau... Viens, mon petit...

J'ai laissé la bête s'introduire dans la chambre, et de la main j'ai accentué le mouvement que sa tête en triangle avait imprimé à la porte. J'ai presque reculé devant l'air surchauffé, lourdement chargé d'odeurs médicamenteuses et des relents de vie animale. Les deux immenses glaces jumelles d'une armoire m'ont renvoyé l'image d'un homme squelettique allongé sur un lit défait. Nos regards se sont croisés à la surface du miroir alors que le chat, d'un bond, venait se blottir entre les deux oreillers. Je me suis tourné pour lui faire face. Ses lèvres ont difficilement bougé pour articuler un « Bonjour, docteur » imprévu. Des dizaines de boîtes de cachets, de pilules sous blister, d'ampoules, de sirops, de pommades, envahissaient le plateau d'une table en formica, flanqué de ses deux rallonges. Ketoderm, Fucidine, Triflucan, Paclitaxel, Ritonavir... J'ai eu l'impression de me retrouver dans la pièce où, deux ans plus tôt, un vieux pote avait décidé de mourir pour échapper à l'agonie anonyme des salles communes de l'hôpital Avicenne. Ma chaussure a écrasé un étui vide de Guronsan. La salive a pris d'un coup, dans ma bouche, un goût de poussière. Il a soulevé la manche de son pyjama sur les plaques violacées, les nodules infiltrés de rouge qui recouvraient son bras.

— Vous pouvez me mettre de la crème... Je n'en ai pas le courage et je ne tiens plus. C'est lancinant...

J'ai contourné le lit pour m'approcher de l'amoncellement de remèdes.

— C'est laquelle ?

Il n'a pas paru surpris que celui qu'il prenait pour un toubib ignore ses ordonnances.

— La Condylène, c'est ce qui me fait le plus de bien...

J'ai fait jaillir quelques centimètres de produit sur un morceau de gaze dont je me suis servi pour enduire, au bord du malaise, les papules du sarcome. Il me fixait, la bouche légèrement ouverte sur les ulcérations de ses gencives.

— Je ne suis pas médecin...

Mes mots sont restés comme suspendus, avant qu'il ne tire les conclusions de ce que je venais de dire.

— Vous n'êtes pas médecin ? Qu'est-ce que vous faites ici, alors ?

J'ai reculé vers le filet d'air frais qui agitait les rideaux de tergal, devant la fenêtre fermée à l'espagnolette.

— Je suis journaliste. J'écris une série d'articles sur les assassinats commis par Buffin au cours des vingt-cinq dernières années...

Il a planté ses coudes dans les plis des draps et, le visage douloureux, il est parvenu à caler son dos contre le traversin.

— Vous vous êtes trompé d'adresse : je ne vois pas en quoi ça me concerne. Mais

puisque vous êtes là, vous pourriez aller à la cuisine et me rapporter un quartier de citron... Ils sont dans le bac à légumes, en bas du réfrigérateur... Ça m'oblige à saliver...

Le chat a pointé son museau dès qu'il m'a entendu ouvrir la porte du frigo. En deux bonds, il s'est hissé sur la pierre de l'évier où je coupais une rondelle de citron pour son maître. Je lui ai donné le fond d'une boîte de pâté et un peu de lait. Cassoti s'est humidifié la langue en pressant le morceau de citron, puis il s'en est frotté les gencives, les lèvres. Je me suis assis à son chevet.

— Je sais que vous avez travaillé ensemble, au Nid d'Orthemale en 1995...

Il m'a interrompu.

— Il ne s'est jamais rien passé là-bas ! Vous entendez ? Rien ! Buffin est un dingue qui n'a que ce qu'il mérite, mais quand j'étais au Nid avec lui, il se tenait à carreau. Les affaires pour lesquelles il est poursuivi concernent les autres foyers dans lesquels il a été embauché... Pas Orthemale. Vous n'êtes pas le premier qui essaye de me faire plonger... Même si je suis malade, vous pouvez être sûr que je ne me laisserai pas attaquer sans réagir. Je n'ai rien fait, et j'ai ma conscience pour moi.

— Vous y allez un peu fort en jouant l'innocent, non ? Si mes informations sont exactes, le tribunal correctionnel de La Châtre vous a condamné à six mois de prison, il y a une dizaine d'années, pour attentats à la pudeur et attouchements sur mineurs ainsi que sur des personnes déficientes dont vous aviez la charge, au foyer de Parnac...

Il a essayé de se tourner sur le côté, s'est emporté, et le mouvement a découvert son torse recouvert de vésicules prurigineuses, de cicatrices de varicelle.

— Il n'y avait aucune preuve ! C'était un coup monté. J'ai payé pour tous les autres... Ils n'ont pas été capables de trouver un seul témoignage d'enfant, lors du procès ! Leur dossier était complètement vide.

Je l'ai laissé dire en me souvenant des visages impassibles des mômes autistes de Parnac écartelés entre leur immense besoin de toucher les autres et la panique que ce contact faisait surgir. Quelques-uns seulement émettaient des sons articulés, des mots ou des phrases revenant en boucle, et aucun n'aurait été capable de soutenir la moindre conversation. J'ai revu cet animateur assis près d'un gamin et qui ramassait inlassablement le jouet qu'il jetait à terre, et cet autre enfant qu'un infirmier empêchait de se jeter contre un mur... Lequel d'entre eux serait venu à la barre pour, miracle, prendre la parole ? J'ai fait comme si ce que proférait Cassoti était sensé, puis j'ai prêché le faux pour essayer de le prendre en faute.

— Je veux bien vous croire, pour cette histoire... Le problème, c'est que Buffin a commencé à parler. Il a raconté au juge d'instruction tout ce qui se passait à Parnac, depuis le milieu des années soixante-dix...

Dès ma deuxième phrase, son attitude a changé. Toute trace de véhémence a disparu de ses traits pour laisser place à une attention soutenue.

— Je ne vois pas ce qu'il a pu dire, d'autant qu'à cette époque il n'y mettait pas les pieds...

— Il faudra trouver autre chose à déclarer aux policiers quand ils viendront s'asseoir à ma place. Buffin s'est confessé sur les avortements clandestins qui étaient pratiqués à

Parnac. Il a aussi éclairé la justice sur les stérilisations forcées dont étaient victimes les gamines des foyers du département. Le nom de Frédérique Draque vous rappelle peut-être quelque chose, non ? C'était une gamine de l'Assistance accueillie par Buffin. Elle a disparu après un séjour dans le centre où vous travailliez...

Frappé de mutisme, il a repris la rondelle de citron, sur le couvre-lit, qu'il a écrasée contre ses lèvres. J'ai poussé l'avantage, et j'étais à cent lieues de m'imaginer que le mince fil que je venais de lancer ramènerait une prise de cette importance.

— Vous savez, il ne se gêne pas pour vous mettre en cause... Il profite de votre maladie, du fait que vous ne puissiez pas vous défendre.

— Il se fout le doigt dans l'œil, le gros Buffin... La fille Draque, il l'a amenée un matin, on lui a vidé le ventre et il l'a reprise dans la soirée... Après, il en a fait ce qu'il a voulu, comme pour les autres... Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Ce n'est pas ce qu'il prétend... Il vous désigne comme son complice direct. Selon lui, vous étiez son correspondant à Parnac. En plus, il a une mémoire d'éléphant : il donne des détails sur les gens, les lieux, les dates, qui troublent les gendarmes...

Le rire qu'il a essayé de jouer s'est transformé en grincements.

— Je parie qu'il a oublié de leur parler du journaliste du *Courrier de l'Indre*, un type qui habitait au Pêchereau... On l'a retrouvé la tête explosée dans sa salle à manger, il y a dix ans, au moment où on traînait un innocent devant le tribunal de La Châtre... Ce n'était pas un accident, malgré les apparences.

— C'était quoi alors ? Un crime ?

— Qu'est-ce que vous voulez que ce soit d'autre ! Je ne me souviens plus de son nom, pourtant il avait écrit des saloperies sur moi, à partir de lettres de dénonciation anonymes. En fouillant les poubelles, il était tombé sur une môme que Buffin tenait entre ses griffes... Ils devaient se rencontrer. J'ai vu Buffin, la veille de leur rendez-vous. Il a ouvert le coffre de sa voiture pour me montrer le fusil en me disant : « Quand celui-là aura parlé, l'autre n'aura plus rien à dire. ». Le lendemain, le journaliste était mort.

Je me suis levé et je suis parti sans un mot. Pendant des kilomètres, l'odeur grasse et âcre des charniers, où par centaines se consumaient des carcasses de moutons suspects, envahissait l'habitable. Les accords tziganes lacérés de Bratsch pleuraient pour tout un siècle.

L'aiguille, au compteur, flirtait avec le chiffre 150, mais le virage était assez large pour que je le prenne à pleine vitesse. C'est au milieu de la courbe, alors qu'une grosse cylindrée allemande me doublait, qu'un sifflement strident a couvert la musique d'Europe centrale. La carlingue s'est mise à trembler et la direction a été prise de telles vibrations que j'ai été contraint de lâcher le volant. Le nez de la voiture a piqué une première fois sur le muret de sécurité avant de rebondir et de traverser les trois voies de l'autoroute en diagonale. Ça klaxonnait en panique tout autour de moi, les éclairs des phares papillonnaient en détresse. La voiture a roulé sur deux roues pendant quelques fractions de seconde avant de heurter une barrière métallique, d'emporter une borne de signalisation de détresse et de partir en tonneau sur le talus du bas-côté. Accroché au siège par ma ceinture qui me sciait les épaules, les côtes, le cou, j'étais ballotté comme de la glace pilée dans le shaker d'un barman cubain. Le pare-brise s'est constellé de mottes de terre, de paquets d'herbe avant d'éclater et de me projeter un mélange de verre et de végétal au visage. Les portes ont explosé à leur tour sous la violence du labourage, et le châssis en se pliant a émis une sorte de cri aigu qui s'est confondu avec mes hurlements. Le monde a fini par s'immobiliser. Les crissements de pneus, les chocs sur la ferraille, les appels des premiers secouristes me parvenaient comme ralentis par un mur de coton.

— Il faut attendre le Samu. Il est peut-être touché à la colonne vertébrale...

— Tu es sûr qu'il était tout seul ?

— Oh regarde, je crois qu'il bouge...

J'ai porté à la hauteur du nez ma main trempée dans le liquide qui imbibait les sièges. De l'essence. La hantise de mourir brûlé vif m'a donné la force de débrider la ceinture de sécurité, de me laisser tomber sur le côté et de ramper sur l'herbe avant que des inconnus ne m'éloignent du tas de tôle. Puis très vite le fourgon bleu nuit est arrivé, suivi par l'ambulance, la dépanneuse, les véhicules d'entretien de la voie. J'ai passé la moitié de la nuit sous les appareils de radiographie de l'hôpital de Vierzon. Pas la moindre lésion, à part cette impossibilité de fermer les yeux sans être repris par le vertige de l'accident. Une jeune femme m'a accordé le secours d'une piqûre, et quand j'ai émergé d'un sommeil compact, dix heures plus tard, deux gendarmes l'avaient remplacée.

— C'est vraiment un miracle que vous soyez là... Des témoins ont vu la roue arrière droite de votre voiture se détacher en plein milieu du virage...

J'ai essayé de me relever, dans le lit, mais chacun de mes muscles se présentait à l'inventaire. J'ai mis un temps infini à articuler :

— Comment c'est arrivé ?

— Le garagiste a regardé, et selon ses premières constatations, ce serait la fusée de roue qui aurait lâché... Ça n'arrive jamais, surtout sur du neuf... Peut-être un défaut dans le bloc de métal... L'expert devra confirmer le diagnostic, mais dans l'état où est votre voiture, il va avoir du mal à travailler...

J'ai signé leur rapport. Les toubibs voulaient me garder en observation jusqu'au lendemain, mais j'ai réussi à les convaincre de s'occuper de me faire rapatrier rue Meckert par l'assurance de la boîte de location. J'ai dormi tout le temps du trajet. La concierge a accompagné l'ascension du brancard et s'est proposée comme garde-malade. Il a bien fallu que je finisse par accepter qu'elle se charge de mon ravitaillement. À peine la porte refermée, j'ai replongé pour un tour. Une odeur de soupe a présidé à mon réveil.

— Il est presque onze heures du matin... Je suis montée deux fois cette nuit ; vous n'avez pas bougé d'un millimètre. C'est du bouillon de poulet avec des alphabets. Pas du tout prêt... Je l'ai fait cuire moi-même. Buvez, monsieur Maxime, ça va vous remettre sur pied. Après, vous aurez du gâteau de semoule, avec des raisins au rhum...

J'étais encore ankylosé, mais j'ai pu sans trop d'efforts ni de souffrance me rapprocher de la table pour manger.

— Je voulais vous demander une chose... La police vous a reparlé du type qui a été tué dans le hall ?

— C'est marrant que vous me posiez cette question ! J'ai croisé le commissaire au marché, pas plus tard qu'hier. Il m'a dit qu'on leur avait retiré le dossier, que c'était traité par un autre service, plus haut...

Dès que je me suis retrouvé seul, j'ai branché le répondeur et allumé l'ordinateur.

— Bonjour, Max, c'est Léo... Fais-moi signe dès que tu rentres. Bise.

Le premier e-mail, dans ma messagerie, m'enjoignait de signer une pétition contre mon fournisseur d'accès, Yahoo, pour protester contre les enchères d'objets nazis qu'il mettait en ligne : boîtes de zyklon B, étoiles jaunes, fragments de tenues de déportés. On me demandait de ne pas rompre la chaîne et de diffuser une information capitale : le nom de marque Yahoo ne faisait pas seulement référence à un cri de cow-boy, dans les bandes dessinées ou les westerns, c'était surtout un emprunt à Jonathan Swift qui, en 1725, avait ainsi baptisé une tribu d'êtres vils et méprisables, habités de tous les vices. Gulliver les rencontrait dans son quatrième et dernier voyage. Mon correspondant lisait, dans le choix pour lui délibéré de ce nom, la condescendance dans laquelle le dealer de traces d'un génocide tenait ceux qui, paradoxalement, le faisaient vivre.

— Salut, Max... Si tu es en embuscade derrière ta machine, décroche... Il faudrait absolument que tu ailles faire un tour au palais de justice, mercredi après-midi. Quatorzième chambre correctionnelle à quatorze heures. Tu me ramènes deux feuillets sur le gang des Polonais. Le président Larboutan a prévu trois heures de débats. J'ai preneur.

J'ai noté le rendez-vous que m'avait concocté Baulieu en me disant qu'une après-midi passée à écouter des délibérations, sur le banc de la presse judiciaire, s'apparentait à de la convalescence.

— Mon honorable correspondant est encore en mission... J'avais des infos très passionnantes. Je balance tout par pièce jointe. Salut.

Le curseur est allé se positionner sur l'icône du message de Dan Quang que j'ai ouvert d'un double clic. Ce qu'il contenait ne faisait que rajouter à la confusion.

« Je tiens tout d'abord à te rassurer : il n'y a pas eu de nouvelle tentative d'intrusion dans mon antre. Juste quelques coups de téléphone sans interlocuteur au bout du fil, mais difficile d'interpréter cela comme de l'intimidation. J'ai fait une recherche complémentaire sur l'ancien rédacteur en chef de *J'enquête*, Pascal Galir, en privilégiant la filante de sa nouvelle raison sociale, les éditions Témoins du Temps. Le catalogue est assez intéressant et on y trouve (je crois que tu le sais déjà) le faux brûlot sur TF1 d'un certain Robert Célât qui était de la revue, en 1990... C'est lui qui a été lourdement condamné pour faux et usage de faux, et qui dirige aujourd'hui le mensuel *Entre nous*. La première surprise, c'est que Galir n'apparaît sur aucun document officiel de constitution de la société. Il émarge uniquement en qualité de directeur littéraire. La raison de cette étonnante discrétion est à rechercher dans ses activités entre les années *J'enquête* et les années Témoins du Temps. Il pédageait alors une agence de communication Univers Développement, dont le principal et pratiquement unique client était *VTC*, l'association de charité publique *Vaincre tout cancer*. Hubert Lacroix, le président, est hébergé dans la cellule voisine de celle de Papon, à la Santé. Selon les gazettes, il va à la messe avec Alfred Sirven. Au bilan du scandale des cinq milliards détournés de *VTC*, la boîte de Galir pèse pour trois à quatre cents millions de francs. Il surfacturait tous les travaux d'impression, les envois de mailing pour faire appel au bon peuple, les tournées de promotion, les colloques internationaux... Les sommes se sont retrouvées, pour partie, sur des comptes numérotés de la banque Poctis, à Genève, comme le 69069 qui a bien fait rire la presse helvète, ou le Practotec. Pendant le procès de *VTC*, Galir s'est discrètement ramassé trois mois avec sursis ainsi qu'une interdiction de fonder de nouvelles entreprises pendant cinq ans. Il a donc eu besoin de prête-noms pour sa maison d'édition. Tu me vois venir... Eh oui, comme j'ai le sens du suspense, je t'ai gardé le meilleur pour la fin : le type qui a été bombardé PDG de Témoins du Temps s'appelle Félix Niouville... Ne cherche pas dans tes fiches, ce Niouville est un des dirigeants de la Société océanienne de développement et d'investissements calédoniens, la fameuse Sodie reconstituée qui s'est installée dans les locaux de l'ancien Comptoir africain des aromates, derrière la République, où s'est tenue, il y a onze ans, la réunion constitutive de *J'enquête* à laquelle tu participais... Il semble bien qu'il y ait un nid ! »

J'ai refermé la pièce jointe qui est allée s'accoler sous forme d'agrafe à la dénomination du message de Dan Quang. Il me restait assez de temps pour prendre un bain brûlant. Je n'ai pas tenté de battre mon record de plongée en immersion. La trace de la ceinture de sécurité me ceignait la poitrine, en diagonale, à la manière d'un baudrier violacé. Une fois sec, je me suis enduit le corps d'un baume chinois que Dan

recevait du Viêt-Nam dans des boîtes à thé métalliques. L'odeur camphrée amenait avec elle le souvenir de maladies d'enfance, de remèdes de grand-mères prévenantes dans des maisons disparues.

J'ai marché à petits pas de vieillard jusqu'à la gare de l'Est pour rejoindre une ligne qui m'emmenait directement à Cité. Convocation à la main, familles et amis de prévenus, témoins et victimes faisaient la queue devant les portails de détection du palais de justice, mêlés aux touristes avides de visiter la Sainte-Chapelle. La carte de presse m'a servi de coupe-file. La montée des escaliers m'a tourné la tête, et dans les brouillards du vertige les travées réservées au public m'ont semblé remplies d'une foule de personnes agitées de tics, remuant les mains de manière ostentatoire comme si l'air était infesté d'insectes invisibles. J'étais assez près pour entendre les discussions entre le président et ses assesseurs.

— Ça ne va pas être simple... En fait, il n'y a que quatre Polonais dont deux qui parlent uniquement leur langue, les autres inculpés sont moldaves, ukrainiens, biélorusses et kazaks...

Larboutan a interrogé son greffier.

— Nous disposons d'interprètes pour chacun ?

— En principe, oui... Si vous voulez confronter leurs déclarations, il faudra toujours en passer par le français... Le problème, c'est pour les cinq sourds-muets, les deux autres Polonais, le Kazak, le Moldave et l'Ukrainien. On a réussi à dénicher deux spécialistes de la langue des signes, mais il semble qu'elle ne soit pas universelle et que ça ne corresponde pas tout à fait entre le russe, le moldave et le polonais, même en servant du français comme vecteur.

— Vous parlez un excellent français, et je ne comprends pourtant rien à ce que vous me racontez. Ça veut dire quoi exactement ?

Le greffier a eu un soupir de découragement.

— Les sourds-muets moldaves parlent un langage des signes que ne captent pas les sourds-muets ukrainiens. Et nous n'avons pas pu mettre la main, c'est le cas de le dire, sur un spécialiste de la langue des signes qui connaisse le polonais. Nous risquons donc d'avoir une traduction manuelle en kazak puis en français que nous pourrions traduire en paroles articulées polonaises et moldaves, mais il nous sera impossible de retransmettre ces informations aux sourds-muets polonais. C'est d'autant plus dommageable que les deux sourds-muets polonais sont les têtes pensantes du trafic !

— Bien... J'ai le sentiment d'avoir été muté à la commission européenne...

Il s'est lancé dans un long préambule pour situer le contexte de l'affaire : un escroc international sourd-muet, ancien membre du comité central du parti communiste de l'Union soviétique, avait recruté plusieurs centaines de handicapés qui écumaient les salles des restaurants, les trains, les files d'attente, pour récolter quelques pièces en échange de porte-clefs, de colifichets enveloppés dans une feuille de papier où il était imprimé ces quelques mots : « Excusez-moi de vous importuner. Je suis malheureusement sourd et muet. Je vends ces objets pour gagner ma vie. Je vous remercie de m'accorder dix ou vingt francs, selon vos possibilités. Merci de votre générosité. »

J'ai assisté à l'interrogatoire de l'ex-apparatchik dont les mains bagousées virevoltaient avec aisance au-dessus de l'auditoire. Il a confirmé les estimations du procureur sur un chiffre d'affaire de deux millions de francs mensuels, rien que pour la France, avant de revendiquer son rôle social.

— Du temps de Mikhaïl Gorbatchev, j'étais responsable des amicales de malentendants de toute la Fédération de Russie. Quand l'Union soviétique a disparu, après le putsch, tous les faibles se sont retrouvés à la rue, sans aucune protection. Je n'ai trouvé que ce moyen pour les aider à survivre... On me traite comme un voleur, alors que je suis un bienfaiteur.

Le président Larboutan a eu beau jeu d'énumérer la liste des hôtels de luxe qu'affectionnait le philanthrope, les marques de limousines allemandes dans lesquelles il sillonnait l'Europe, les notes de restaurants étoilés où il calmait son appétit, les factures des tailleurs à la mode qui coupaient ses costumes. Trop sûr de lui, après cette victoire facile, il a commis l'erreur de s'adresser à l'un des sourds-muets polonais. La transmission s'avérant impossible, l'avocat de l'accusé a fait constater que les conditions propices à une justice sereine n'étaient pas réunies et a obtenu l'ajournement des débats jusqu'au lendemain.

J'ai profité du soleil qui éclairait le milieu d'après-midi pour marcher en direction du Châtelet. Je franchissais la Seine quand un piéton venant à ma rencontre m'a violemment heurté de l'épaule. Le choc a réveillé toutes les douleurs de la veille. J'ai senti l'onde se propager dans les muscles, les articulations pour finir par atteindre mon front, mes tempes. Je suis resté plusieurs minutes appuyé à la rambarde du pont, et j'avais à peine repris assez de force pour repartir qu'un second passant m'a, à son tour, délibérément percuté. Je me suis retenu au capot d'une voiture bloquée au feu, pour ne pas tomber, avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'un taxi. Vingt minutes plus tard, il me laissait devant le 12 de la rue Meckert. À l'abri derrière une porte blindée fermée à double tour, je me suis préparé un cocktail d'antalgiques dont j'ai attendu les effets devant l'écran de mon ordinateur. J'ai glissé la disquette que m'avait copiée le fils de Ventour-Tournaire, quand j'étais allé voir sa mère, après l'enterrement. L'icône s'est affichée avec son titre « Tinchébray ». Le contenu des articles qu'il destinait à *Objectif Santé* a défilé à ma demande : Exostose, Gastralgie, Hémoptisie, Suette miliaire. J'ai cliqué au hasard des tourments décrits et j'ai commencé à lire la notice : « Permettez-moi de vous transporter de nouveau dans cette localité dont on n'aime ni à s'occuper, ni à parler ; mais que voulez-vous, la maladie s'y place quelquefois et même souvent, et nous sommes bien forcés de la pourchasser partout où elle va se nicher. La fissure de l'anus est une petite plaie étroite, allongée, une espèce de crevasse qu'on ne peut mieux comparer qu'aux gerçures qui se forment, l'hiver, sur les lèvres des personnes enrhumées... » Les élancements provoqués par les bousculades appuyées du pont au Change ont fini par s'évanouir, et j'ai trouvé assez d'énergie pour repartir. Je suis passé tout d'abord dans les bureaux de l'agence, rue de Dunkerque, où des bâtonnets de réglisse fraîchement suppliciés, au fond des corbeilles, signalaient la probable présence de Julien Baulieu. Géraldine, depuis son alcôve informatisée, a accompagné son sourire de bienvenue d'un doigt manucuré pointé vers les combles. Je me suis lancé dans l'escalade du colimaçon. Julien me tournait le dos, assis devant la verrière, une manche retroussée, la tête penchée vers son bras dénudé.

— Tu te shootes, maintenant ?

Il a posé son menton sur son épaule.

— Rien qu'à voir une séance de piqûre à la télé, je tourne de l'œil ! De ce côté-là, je n'ai jamais été tenté... J'essaye un nouveau patch qu'on m'a ramené de New York. Avec ça il paraît que non seulement tu n'as plus envie de fumer, mais que tu ne penses même

plus que tu n'as plus envie. Tu y crois ?

J'ai sorti ma machine à rouler dont j'ai nonchalamment empli les rouleaux.

— Tu connais ma devise, « Ni Dieu ni patch »... Le hasard fait bien les choses, je venais justement te parler des largesses de l'association *Vaincre tout cancer*... On a un dossier sur eux ?

Il s'est enfoncé un bout de bois aromatisé dans la bouche quand j'ai approché la flamme du briquet de ma cigarette.

— Je ne crois pas qu'on en ait fait des tonnes... Tu cherches quoi ? Un simple press-book ou les petits bonbons au poivre qu'on garde au fond de la boîte en attendant de les offrir aux faux amis ?

— On se connaît depuis assez longtemps, Julien, tu devrais te rappeler que je mange épicé...

Il a griffonné un nom et une adresse sur une carte de visite qu'il m'a tendue.

— Le meilleur spécialiste de la question, c'est lui. Il bosse au *Parisien* : il alertait depuis dix ans, dans l'indifférence générale. Quand le scandale a éclaté, plus personne ne s'est souvenu de ses articles... Tu vas le voir de ma part. Qu'est-ce que tu prépares, si ce n'est pas un indiscret ?

J'ai levé les mains que j'ai agitées devant ses yeux ahuris.

— Qu'est-ce que tu me fais, Max ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

J'étais déjà dans l'escalier, les yeux à la hauteur du plancher.

— Tu ne peux pas comprendre, je me suis mis au polonais...

Le taxi a longé les stands vides des Puces de Saint-Ouen, les devantures bariolées des troquets qui se livraient la guerre des moules-frites. Après le cimetière, pas loin de la rue Bauer où se nichait le stade à gueule d'usine du Red Star, c'était le domaine de l'industrie. Ateliers austères, sièges sociaux massifs, façades au garde-à-vous. Je suis descendu au bout de l'avenue Michelet, avec la tour Pleyel en point de mire et les grues jaunes et orange, par dizaines, dressées dans le ciel du nouvel Eldorado des bétonneurs, là-bas, entre Basilique royale et Stade de France. Sous le porche sans grâce, le gardien m'a indiqué la porte du hall vitré du journal. Le nom de Baulieu a fait l'effet d'un sésame, et Jean Bardini, tête bouclée de chérubin sur un poitrail de catcheur, a surgi de l'ascenseur cinq minutes après que je l'eus fait appeler par l'hôtesse.

— Je ne dispose pas de beaucoup de temps, j'ai un papier à livrer avant dix-huit heures, mais je ne fais jamais poireauter les amis de Julien. On va se poser à côté, dans le bureau de consultation des archives... Vous prenez quelque chose ?

Il a tiré une eau gazeuse et une bière du distributeur, et nous nous sommes installés de part et d'autre d'une table basse, entourés par les reliures cartonnées des quotidiens des trente dernières années.

— Si je peux vous être utile, ce sera avec plaisir...

J'ai fait sauter la languette du Perrier citronné.

— Pour tout vous dire, je travaille en ce moment sur une affaire de détournement de fonds qui me ramène droit sur le scandale de l'association *Vaincre tout cancer*... Il y a eu dix mille articles sur le sujet, et je suis bien placé pour savoir que ce ne sont pas les gros titres qui expliquent les mécanismes du système.

— Quand les malversations atteignent un tel niveau, je pense qu'ils auraient plutôt comme fonction de les masquer... Qu'est-ce que vous voulez savoir exactement ? C'est quoi votre angle ?

Je l'ai jaugé. Le type avait cet air franc qu'ont souvent les enveloppés, et je me suis décidé à lui accorder ma confiance.

— J'enquête depuis une dizaine de jours sur une sombre histoire d'édition qui a coûté la vie à deux journalistes. Le premier s'était reconverti dans la rédaction d'articles médicaux, l'autre dirigeait une start-up... On s'était croisés, il y a quelques années... Je me suis vite aperçu que ça grouillait, en coulisses, de personnages couleur muraille, pour finir par débusquer la machine à laver de l'argent de *Vaincre tout cancer*, la société Univers Développement que dirigeait un certain Pascal Galir... J'aimerais que vous m'en parliez.

Il a renversé la tête pour boire une longue gorgée de bière.

— Chapeau ! Avec Univers Développement, vous pointez le viseur sur le cœur du système. Les journalistes, tout comme les lecteurs, ne se passionnent pas pour les audiences techniques des procès, ces longues après-midi où le président fait le résumé de l'instruction en énumérant des centaines de pièces de procédure. Les neuf dixièmes des collègues présents doivent torcher vite fait un papier de deux feuillets, en essayant de mettre en valeur du croustillant, du spectaculaire. Ils restent une heure ou deux, en guettant la révélation, la contradiction, l'incident de séance... Et ils passent allégrement à côté de l'essentiel ! Pour ma part, j'ai suivi les travaux judiciaires sur *Vaincre le cancer* du premier au dernier jour, minute par minute...

— Et ça a duré combien de temps ?

— Deux semaines pleines... Quand les juges ont minutieusement démonté le mécanisme de la filière « impressions », il n'y avait qu'une collègue des *Échos* et un pigiste du *Nouvel Obs*, et je crois me souvenir qu'aucun des deux n'a fait d'article sur cette journée-là. À moins que leurs rédactions ne les aient pas retenus. La revue de *VTC* tirait à près d'un million d'exemplaires chaque mois. C'était le support le plus productif de dons... Univers Développement achetait le papier à un fournisseur qui le lui faisait payer 20 % plus cher que tout le monde, mais qui reversait la différence sur un compte suisse. Pascal Galir faisait ensuite imprimer les mensuels par une boîte qui, elle aussi surfacturait son travail de 30 % et garnissait la banque genevoise. Même chose pour les mises sous pli, les relances, les envois de mailing. À l'arrivée, cela fait des sommes énormes ! On a estimé que *VTC* consacrait environ 70 % des sommes versées pour les particuliers à son seul poste « communication ».

J'ai bu un peu d'eau pétillante.

— C'est totalement absurde ! À quoi ça sert de faire rentrer de l'argent normalement destiné à la recherche médicale, et de le dépenser presque intégralement pour demander qu'on en redonne ? On dirait l'histoire des Shadocks !

Il a haussé les épaules pour marquer l'évidence.

— À première vue, ça peut paraître idiot... Pour comprendre, il faut adopter un point de vue cynique et poser comme règle première que les dirigeants de la principale association française de lutte contre le cancer se foutaient royalement des progrès de la

médecine. Au fil du temps, *VTC* s'était transformée en une gigantesque machine publicitaire dont le seul but était de créer l'illusion qu'elle faisait ce qu'elle proclamait. La seule chose qui les intéressait, en fait, c'était le fric ! Et pour qu'il continue à arriver par sacs postaux entiers, il fallait entretenir cette fiction. Le bénéfice, je veux dire le détournement, c'était les marges de surfacturation versées sur des comptes comme le 69069 de la banque Poctis et qui revenaient en France par tout un réseau très complexe de sociétés écrans... En dix ans, ils ont craqué, comme ça, cinq milliards de francs, et environ un milliard est allé dormir dans les coffres anonymes des établissements genevois... Ni vu ni connu...

J'ai feuilleté mon calepin à la recherche des notes que j'avais prises en lisant l'e-mail de Dan Quang.

— Vous en êtes certain ? C'est plus du double de ce que je m'étais laissé dire...

Bardini a tiré un stylo publicitaire du Tour de France, avec la mascotte rigolarde du Crédit Lyonnais, de sa pochette de veste. Il a commencé par tracer des rectangles qu'il a remplis des sigles des entreprises satellites de la nébuleuse *VTC*, puis des flèches rageuses les ont reliés entre eux.

— Amener l'argent des surfacturations sur des comptes suisses, c'est une opération à la portée de n'importe qui. Là où il faut de l'organisation et des complicités, c'est pour le faire sortir et le réintroduire sur le marché français en toute légalité. À ma connaissance, il n'existe qu'une solution efficace de blanchiment : arroser généreusement les intermédiaires. Vous avez raison, ça coûte cher : ces escrocs de haut vol doivent dilapider plus de la moitié du pactole... Soixante pour cent d'évaporation, c'est le prix à payer. Il faut acheter les silences, faire en sorte, au besoin, qu'un dossier s'égare dans un palais de justice, qu'un scientifique rate une expertise, qu'un juge soit dessaisi... Au bout du compte, ce sont quand même plus de quatre cents millions de francs que la machine à laver d'Univers Développement a remis à neuf. Il y a de quoi s'amuser !

J'ai voulu me rouler une cigarette, mais il m'a montré le pictogramme scotché au-dessus de la porte, deux poumons noircis barrés d'un trait rouge. J'ai remisé mon matériel dans ma veste.

— Lors du procès, on a réussi à déterminer dans quelles poches c'est tombé ?

Son visage s'est éclairé d'un sourire.

— Les comptes d'Hubert Lacroix, le président de Vaincre le cancer, ont été examinés à la loupe. Une villa à Majorque, un domaine sur les hauteurs de La Colle-sur-Loup, quelques placements de père de famille pour assurer les vieux jours... Quinze millions, à tout casser. Francoeur, l'un de ses adjoints, s'était payé une chasse en Sologne, un autre collectionnait les voitures françaises des années soixante... L'enrichissement personnel pèse pour une cinquantaine de millions, au grand maximum. Le gros du trésor a disparu dans le triangle des Bermudes des financements occultes...

Il finissait sa bière, tête renversée en arrière, quand son portable s'est mis en alerte. Il a sursauté, s'inondant le menton, le col de chemise.

— Allô, oui... Je suis en bas... Deux minutes, pas plus...

Bardini s'est essuyé de la main gauche et m'a tendu la droite.

— Maintenant, vous en savez autant que moi sur la question. Il faut que je retourne bosser si je veux que mon papier passe dans l'édition de demain matin. N'oubliez pas de donner le bonjour à Julien.

Un Africain remontait l'allée centrale du bus qui filait vers la porte de Clignancourt. Il tenait devant son ventre un morceau de carton sur lequel étaient écrits ces seuls mots : « moi étranger toujours peur ». Il est arrivé à ma hauteur alors qu'on s'arrêtait au terminus. Je lui ai tendu la pièce de dix francs que j'étais allé reconnaître au fond de ma poche, en passant l'ongle sur le crantage. Il a remué la tête.

— Je ne veux pas d'argent, je veux des papiers.

Puis il a disparu. Je suis descendu dans la station, au milieu d'un groupe de touristes toulousains furieux d'avoir trouvé les Puces en relâche, et la phrase du clandestin m'a accompagné pendant tout le trajet. J'ai bu un café au zinc du Montjoye, et j'étais à peine entré dans l'agence que Bernard Rolle me tombait sur le râble.

— Bonsoir, Maxime...

— Salut. Éléonore est rentrée ?

Il a fait le tour de son bureau en soufflant comme un bœuf.

— Elle ne devrait pas trop tarder. Elle vendait un appartement au Père-Lachaise. Je veux dire dans le quartier, parce que nous, ici, on ne fait pas de concessions...

J'ai fait semblant de ne pas avoir déjà entendu sa vanne une dizaine de fois, et je m'appêtais à aller patienter au bar, mais il m'a retenu par le coude que je destinais à la surface du zinc.

— Tu connais l'histoire du dernier survivant de la guerre atomique ?

— Non...

— Ça se passe à New York, et le type arpente pendant un an la ville détruite. Rien, pas âme qui vive. Désespéré, il grimpe sur les ruines de l'Empire State Building et se jette dans le vide. Un quart de seconde avant qu'il ne s'écrase sur le macadam irradié, il entend son portable qui se met à sonner... Elle n'est pas mal, non ?

C'était la meilleure qu'il m'ait jamais servie, et j'ai dû en convenir. Il s'est enhardi.

— Tu n'en as toujours pas ?

— Je n'en ai pas de quoi ?

— De portable...

— Non.

Sa peau a fait des vaguelettes dans son cou, créant une dizaine de doubles mentons, quand il a haussé les épaules.

— Ce serait pourtant pratique, au lieu d'être toujours à la recherche d'une cabine publique. Surtout dans ton métier, tu gagnerais du temps... Il faudra bien que tu y viennes un jour. Pourquoi tu te bloques ?

— C'est toi qui viens de me donner la réponse : pour vivre mon dernier quart de seconde sans être bouffé par les remords.

Je suis sorti pour aller au-devant d'Éléonore dont les talons hauts martelaient le trottoir des Maréchaux. Je l'ai prise dans mes bras et, tout en l'embrassant, je l'ai obligée à faire demi-tour. Ses lèvres ont protesté, tout contre les miennes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ! Il faut que j'aille lui rendre les clefs...

— Ne fais surtout pas ça, sinon on en a pour la soirée : Rolle est en veine de confidences. Tu les lui redonneras demain, il n'organise pas encore de visites en nocturne.

Un taxi nous a déposés devant Ça va bouillir, un restaurant du quartier Oberkampff dont le décor reproduisait à l'identique celui d'un café ouvrier de Gentilly, Assurance contre la soif, que Doisneau avait photographié au début des années quarante. Les clients qui n'avaient pas eu la prudence de réserver patientaient en buvant un kir, le coude posé sur le cuivre éclatant du comptoir, avant de prendre place devant le plateau en faux marbre d'une des tables rondes aux pieds de fonte, le dos calé sur une chaise cannelée. Un serveur protégé par un tablier de cuir nous a placés près du poêle massif d'où partait un tuyau coudé qui montait vers le plafond et traversait la salle dans sa longueur. Toutes sortes d'appareils de radio d'avant l'invention du transistor garnissaient les étagères. Il y avait là du Pygmy, du Radiola 282 U, une superbe Lyre de SRB, mais les yeux lorgnaient et les oreilles se tendaient vers un Philips Superhétérodyne qui diffusait en boucle quelques-uns des 3 300 épisodes du feuilleton *Ça va bouillir* de Zappy Max. J'ai commandé une daube, Éléonore une sole grillée, que nous avons englouties aux accents de *L'Arlésienne* de Bizet adaptée par les créatifs d'Unilever, le sponsor de l'émission phare de Radio-Luxembourg : « Omo est là, tarataratata, Omo est là et la saleté s'en va... » Des habitués pouvaient réciter le générique complet de l'épopée de Zappy, avec en tête de liste les complices Roger Carel et Jacques Balutin ou André Le Gall, interprète inoubliable de l'abominable Kurt von Strafenberg alias Le Tonneau. D'autres, proches cousins des fondus du film *Les tontons flingueurs*, lançaient les répliques avec une fraction de seconde d'avance sur les comédiens. À heure fixe, précédé par le jingle carillonnant du flash d'information, le patron de l'endroit lançait un quizz. Une bouteille de bordeaux récompensait le client qui, le premier, alignait deux bonnes réponses. J'ai appris ce soir-là que la voix de l'horloge parlante d'avant le bidouillage électronique était celle de Marcel Laporte, le speaker à la voix d'or surnommé Radiolo, et qu'à la fin de sa vie une Légion d'honneur récompensa son inlassable combat au service de l'exactitude.

En sortant, Éléonore m'a entraîné vers la Jadin House, un hôtel des beaux quartiers dénué de toute originalité. Je le lui ai fait remarquer alors que l'ascenseur nous conduisait vers le dernier étage, et elle a attendu que nous soyons dans notre chambre pour me montrer les moulures en stuc qui décoraient le plafond.

— Oui, je reconnais que c'est du joli travail artisanal, mais il n'y a tout de même pas de quoi s'extasier...

— Je ne te parle pas de ça ! Moi aussi je m'en fiche des petites roses en plâtre. Tu pars du coin, et tu en comptes cinq, puis encore cinq, et ainsi de suite... Tu ne remarques rien ?

J'ai suivi ses instructions.

— Oui, à intervalles réguliers une fleur est légèrement colorée. On dirait qu'elle brille un peu en son centre... Attends, tu veux me dire...

Elle a éclaté de rire.

— Exactement ! Ils ont planqué des petites caméras qui peuvent filmer les locataires

provisoires sous toutes les coutures, de jour comme de nuit... Rassure-toi, le système est déconnecté depuis une bonne dizaine d'années...

Je l'ai regardée d'un air soupçonneux.

— Qui est-ce qui t'a fait découvrir un endroit pareil ?

— Polikarpov, mon vieux général russe de Boulogne-Billancourt... le chercheur de trésor. Je te l'avais présenté, la semaine dernière... Il ne dit pas les choses franchement, mais je suis persuadée qu'il travaillait pour les services secrets. Il connaît beaucoup trop de choses sur les gens, et beaucoup trop de gens qui ont fait des choses... Avant que ce soit transformé en hôtel, c'était une des résidences discrètes que le gouvernement français mettait à la disposition de ses hôtes de marque pour qu'ils profitent pleinement de leur séjour parisien. Ils emmenaient des poupées ou des nounours, et clic-clac, merci Kodak, c'était dans la boîte !

Elle a commencé à se déshabiller.

— Ton Russe blanc, tu as pensé à lui demander les noms de certains de nos illustres prédécesseurs ?

— Non, en revanche il m'a raconté qu'à l'époque le service était placé sous la houlette d'un certain Vincenzini dont l'aïeul était déjà flic de première catégorie sous Napoléon III... L'ancêtre est mort lynché par la foule, place de la Bastille et son corps a été jeté dans la Seine, le 26 février 1871, quand un manifestant s'est aperçu qu'il prenait des notes pour le compte de la Sûreté.

J'ai éteint la lumière avant d'enlever ma chemise, pour que l'obscurité dissimule les traces laissées par la ceinture de sécurité au travers de ma poitrine.

— Ce jour-là, les Parisiens sont allés prendre les canons du parc Wagram pour qu'ils ne tombent pas aux mains des Prussiens. Ils les ont planqués à Belleville, à la Villette, place des Vosges. Je crois bien que Maxime Lisbonne faisait partie de l'expédition...

Elle s'est collée à moi, du front aux orteils, mais les doses d'antalgiques que j'avais ingurgitées calmaient autant la douleur qu'elles apaisaient le désir. J'ai prétexté la présence intimidante de ces yeux morts de barbouzes, au-dessus du lit, et j'ai pris ses jambes à mon cou.

Je ne me souviens plus de cette nuit, comme de quantité d'autres. Le matin efface jusqu'aux échos de mes rêves, et il faut que je remonte très loin pour retrouver ces instants de réveil trouble où l'esprit hésite entre deux mondes. Éléonore lisait le journal près de moi, dans la lumière diffuse des rideaux entrebâillés. Elle s'est penchée et ses lèvres ont effleuré mon front. Elle s'est mise à rire quand j'ai soulevé la tête pour embrasser ses seins.

— Tu as dormi comme un ange... Si tu veux, il y a du café. Il est encore chaud, je viens d'en prendre... Après tu liras l'article en page sept, ça devrait t'intéresser.

L'anse de la tasse pincée entre deux doigts, j'ai parcouru les gros titres du *Figaro*, émeutes de la faim en Ukraine, incinérations massives de troupeaux communautaires, manœuvres d'appareils en vue des présidentielles, guerre ethnique en Macédoine, puis j'ai tourné les larges feuilles, brassant l'odeur encore fraîche de l'impression qui s'est mêlée à celle de l'expresso. Le papier qui avait retenu l'attention d'Éléonore était coincé entre une publicité pour des abonnements promotionnels à l'internet à haut débit et l'annonce de poursuites engagées contre un syndicat de magistrats qui avait naïvement accepté les dons d'un marchand d'armes. L'article n'était ni titré ni signé.

Châteauroux. AFP. Selon des sources proches des enquêteurs, Buffin, le meurtrier présumé de l'Indre, serait revenu sur une grande partie de ses précédentes déclarations. Il ne reconnaîtrait plus que trois assassinats commis entre 1975 et 1978 et qui sont désormais couverts par la prescription décennale. Précisons que les neuf corps exhumés à ce jour ont été identifiés et ne concernent aucun de ces trois crimes. Pour justifier sa connaissance parfaite de la véritable fosse commune mise au jour selon ses propres indications, Buffin avancerait de nouvelles explications : il n'aurait fait qu'enterrer les victimes d'un réseau de notables berrichons, protégé par un élu national, dont il se dit prêt à révéler les noms.

— Tu penses que c'est possible ce qu'il raconte ?

J'ai replié le journal, puis je me suis servi une deuxième tasse de café.

— Je n'en sais rien... On peut s'attendre à tout de la part de ce type ! C'est un pervers de première. Je me rappelle les déclarations de sa femme dans la presse. Elle disait qu'il lui arrivait de se réveiller menottée aux montants du lit, après avoir été droguée, et que Buffin rôdait autour d'elle déguisé en chirurgien... La seule chose nouvelle, c'est que ce soit lui, cette fois, qui pointe l'hypothèse d'un groupe de malades qui se serait approvisionné en chair fraîche dans les foyers de la région. C'était évoqué à

demi-mot depuis le début de l'affaire. Certains confrères ont même prétendu que Buffin serait manipulé par l'extrême droite pour faire plonger le maximum d'élus républicains et déstabiliser la région avant les élections... Je vais te décevoir, mais, malgré la présence des petits yeux de roses au plafond, je demande à voir, je ne suis pas un adepte de la théorie du complot.

Pendant qu'elle passait sous la douche, j'ai téléphoné à Dan Quang pour qu'il me trouve la liste des députés et des sénateurs de l'Indre. Il a posé l'appareil sur le plateau de son bureau, le temps de martyriser son clavier, et j'ai sorti une feuille aux armes de l'hôtel du livret d'accueil ainsi qu'un stylo publicitaire. Il a repris le combiné.

— Ils sont d'une tristesse, ces sites institutionnels ! On dirait qu'ils ont été conçus par le maquettiste du *Journal officiel*. Ton département a donné à la France deux sénateurs, Austrillat et Plouchère, trois députés, Prélogeois, Dejars et Naudrin... Ça fleure bon le terroir. Si tu veux davantage de renseignements, on peut cliquer sur leur patronyme et disposer du curriculum de chacun de ces messieurs...

— Je préférerais que tu demandes à ta machine de balayer tous les documents que nous avons accumulés depuis le début de cette histoire pour vérifier si le nom de l'un de ces honorables parlementaires n'y figure pas. Il faudrait reprendre l'ours complet de *J'enquête*, celui d'*Entre nous*, la composition des conseils d'administration des deux Sodie, du Comptoir africain des aromates, la liste du comité d'honneur de *Vaincre tout cancer*, le staff d'Univers Développement, celui de la maison d'édition de Galir Témoins du Temps, et pendant que tu y seras, jeter un œil à la rédaction du canard médical pour lequel pigeait Tournaire et à la home page de lesnews.com, le site de Ravier... Plus tout le reste... Je peux te rappeler dans combien de temps ?

— Je devrais avoir fait le tour de la question vers midi, au plus tard...

Avant de prendre le métro, Éléonore a voulu se promener dans les allées du parc Monceau que nous avons parcourues en longeant le bassin ovale puis la rivière jusqu'au monument à la gloire de Gounod. Elle a jeté des miettes de croissants aux cygnes et m'a traîné vers la place Rio-de-Janeiro pour me montrer la rue flanquée de riches hôtels particuliers, d'opulentes résidences qui la traversait de part en part.

— Il faut reconnaître que tu as du goût !

J'ai levé le nez vers la plaque émaillée, et j'ai lu : « rue de Lisbonne ».

— Il faudra que je dise à Delanoë, de rajouter le prénom, sinon ça peut prêter à confusion avec une ville portugaise !

Comme il faisait doux, on a poussé jusqu'à Saint-Lazare. J'ai quitté Éléonore dans la rotonde, son reflet sur le carrelage blafard, elle filant vers un rendez-vous à République et moi vers la rue Meckert. La fille de la concierge a soulevé le rideau de la loge quand je suis entré dans le hall. Elle s'est retournée pour appeler sa mère qui s'est aussitôt précipitée à ma rencontre.

— Je suis contente de vous voir, monsieur Lisbonne... Vous allez mieux ?

Je me suis reproché de ne pas avoir acheté un bouquet en passant devant le kiosque du carrefour.

— Oui, et je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi...

Elle a baissé la voix.

— Si on ne s'aide pas entre voisins ! Je voulais vous dire qu'il est arrivé une drôle de chose, hier soir... Peut-être que ce n'est pas important, mais je préfère vous en parler quand même... Depuis qu'ils ont assassiné sur mon carrelage, je me méfie de tout...

Au fond de ma poche, ma main s'est refermée sur ma machine à rouler.

— Vous voulez me parler de quoi ?

— Un peu avant huit heures du soir, je suis montée au dernier étage pour passer un raccord de cire, là où l'eau des plantes vertes qu'ils ont mises sans autorisation fait des auréoles sur le parquet... Je redescendais quand j'ai aperçu ces deux messieurs qui se dirigeaient vers la porte de votre appartement. Je suis restée à les observer. Ils regardaient à droite, à gauche, à la manière de gens qui n'ont pas l'esprit tranquille. Le plus petit des deux a cogné, et comme ça ne répondait pas, l'autre s'est penché vers la serrure en sortant un trousseau de clefs...

Par inattention, j'avais placé la feuille de papier à l'envers, le papier gommé à l'extérieur. J'ai récupéré le tabac au creux de ma paume.

— Ils sont entrés ?

Elle a froncé les sourcils, offusquée par ma question.

— Jamais de la vie ! Je suis descendue en faisant semblant d'être en train de cirer la rampe, alors que tout le monde sait que ce n'est pas une heure pour faire ça... Je n'étais pas très fière, alors j'ai fait du bruit, exprès, j'ai fredonné une chanson et je leur ai dit bonsoir. Ils sont restés une minute à battre la semelle sur le palier et le grand, celui qui portait une gabardine, a dit à l'autre que ce n'était pas la peine d'attendre davantage, qu'ils reviendraient. Je me suis assise sur les marches, pendant au moins un quart d'heure, le temps que j'arrête de trembler...

— Ils vous ont fait si peur que ça ?

Elle m'a fixé droit dans les yeux.

— Oui, monsieur Lisbonne. Vraiment très peur. Dès la première seconde je me suis dit que c'était des gens comme eux qui avaient tué ce pauvre gars l'autre jour, dans le hall. À votre place, je ferais attention...

— Je ne vois pas pourquoi on m'en voudrait ! Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Elle a reculé vers la porte de la loge.

— Je ne sais pas, un pressentiment...

La serrure, tout comme l'encadrement, ne portait aucune trace d'effraction. Je me suis dirigé droit sur le combiné, dont le témoin de réception de messages clignotait dans la pénombre. J'ai composé le numéro de Dan Quang.

— Salut, c'est Max. Tu as eu le temps de faire le point ?

— Sans problème... Je m'apprêtais à t'envoyer le résultat de mes recherches par e-mail. Il y avait du poisson, et du gros, autour de l'hameçon. Tu ne devrais pas être trop mécontent du travail de ton humble serviteur.

— Si tu pouvais m'éclairer sur les grandes lignes, ça me rendrait service. Il y a deux jours, une roue de ma voiture de location s'est mise à jouer perso dans un virage, en pleine vitesse. Je n'ai rien dit à personne, surtout pas à Éléonore, pour ne pas l'affoler... Je me suis fait bousculer dans la rue, près du palais de justice, pour que je comprenne bien qu'on sait où me trouver à n'importe quel moment. Pour finir, hier soir la

concierge a surpris deux types qui essayaient d'entrer ici sans être invités...

Il y a eu des bruits de papier froissé, à l'autre bout du fil.

— J'ai connu ça moi aussi, les visiteurs de la nuit... Attends une seconde, je reprends des notes que j'avais bazardees à la poubelle. Voilà. J'ai pioché le nom de l'un des députés de l'Indre dans notre dossier, mais pas à l'endroit exact où on s'y attendait...

Je n'ai pas pu m'empêcher de l'interrompre.

— C'est lequel ?

— Naudrin, Philippe pour les intimes, l'élu de la circonscription la plus au nord du département. À l'Assemblée nationale, il siège dans le groupe des non-inscrits, ce qui lui permet de voter une fois à droite, une fois à gauche... C'est un sage, un partisan des majorités d'idées, pas un idéologue. Il a débuté sa carrière politique il y a une dizaine d'années, en 1992. Auparavant, il présidait le tribunal de La Châtre où il n'avait pas la réputation d'un modéré, loin de là.

Je me suis immédiatement revu au milieu de cette même pièce, au retour d'une nuit passée avec Éléonore dans les dépendances du Divan japonais où Lisbonne inventa le strip-tease, occupé à relire tous les numéros de *J'enquête*, à la recherche de l'article de Baron dont Dan m'avait signalé l'existence.

— Exact ! C'est lui qui a condamné Bertrand Cassoti à du sursis pour l'affaire d'attouchements au centre Aidelp de Parnac. En conclusion de son papier, Baron s'étonnait de la clémence du juge qui ne cadrerait pas avec ses pratiques habituelles... Quinze jours plus tard, le collègue se faisait assassiner par Buffin qui maquillait son crime en accident de chasse ! Premier de la liste avant Tournaire et Ravier.

J'ai raccroché puis j'ai écouté les messages. Trois d'entre eux consistaient en des plages de silence, comme si un correspondant voulait s'assurer, en laissant sonner le téléphone dans le vide, qu'il n'y avait personne dans l'appartement. Éléonore et Julien étaient au rendez-vous, comme d'habitude, ainsi que le frère de la pauvre Frédérique Draque qui m'appelait depuis Luçay-le-Mâle pour m'annoncer à mots couverts ce que j'avais appris depuis.

— Allô... C'est Pierre Draque... Les choses commencent à bouger sérieusement par ici. Buffin a fait des confidences sur un député, sans citer son nom, mais je crois savoir de qui il s'agit. Je n'ose pas parler au téléphone. Il faudrait qu'on se voie...

J'ai branché l'ordinateur et ouvert le copieux message de Dan.

« Philippe Naudrin est issu d'une lignée d'avocats et de magistrats qui remonte à la Révolution. À mon avis, la bibliothèque familiale doit être gorgée des secrets inavouables de centaines de familles berrichonnes. Je vois ça d'ici : vols, spoliations, incestes, bâtardises, trahisons, assassinats... Quand tu maîtrises le passé, l'avenir t'appartient ! Après avoir prêté serment à Pétain et livré quelques dizaines de résistants aux Allemands, son père a présidé le tribunal de Châteauroux, à la Libération, et s'est refait une virginité en envoyant quelques collaborateurs devant le peloton d'exécution. Né en 1942, à Issoudun, le fiston a fait ses études à Paris, tout d'abord au collège Stanislas, puis à la fac de droit. Il empoche en prime un diplôme de l'institut de sciences politiques qui devrait m'intéresser : "Cambodge, Viêt-Nam, Laos, droit pénal

comparé dans les colonies françaises du Sud-Est asiatique”. Au début des années soixante-dix, il se fait la main dans des tribunaux des nouveaux départements de la région parisienne, Cergy, Créteil, Bobigny... Ensuite, il occupe le poste de procureur de la République à Tahiti, au tribunal d’instance de Papeete pendant près de dix ans, avant de revenir en métropole et de prendre la présidence du tribunal de La Châtre, promotion qui ressemble assez à une mise au placard ou une préretraite. Il se bâtit rapidement une réputation de juge intransigeant, et c’est un adepte, avant l’heure, de la théorie de la “tolérance zéro”. Même quand il fait beau sur l’Indre, les sanctions pleuvent dans la salle d’audience... Il se met en réserve du palais, et son nom apparaît pour la première fois sur une affiche électorale aux cantonales de 1992, à Sainte-Sévère-sur-Indre... Il échoue de justesse face à un vieux crabe, en menant une campagne “apolitique de droite” basée sur le sentiment d’insécurité et le besoin de tranquillité, comme si son canton du Boischaut du Sud avait été rattaché à la Seine-Saint-Denis ! Trois ans plus tard, il se fait élire député lors d’une triangulaire qui l’oppose à un socialiste et à un frontiste. Les électeurs lui ont renouvelé leur confiance en 1997, après la dissolution. J’ai l’état de ses votes, à l’Assemblée : il appuie aussi bien la gauche que la droite, tout dépend du sujet. Je continue à chercher. »

J’ai ressorti, une fois de plus, les vieux numéros de *J’enquête*, afin d’y prélever la livraison de mai 1990 qui titrait sur « Inceste, la loi du silence ». La revue s’est ouverte à la page de garde du petit cahier des « Faits divers d’en France », et je me suis mis à relire « Des parties fort civiles », le compte rendu que Baron avait écrit à propos du procès de Bernard Cassoti. Les phrases de conclusion dansaient devant mes yeux : « Une peine très légère en regard de ce qu’il risquait. On murmure que le fait qu’il soit resté très discret sur ses protecteurs expliquerait la clémence inhabituelle, tahitienne pourrait-on dire, du président Naudrin. »

L’allusion à une clémence « tahitienne », totalement obscure lorsque j’avais pris connaissance de l’article quelques jours auparavant, prenait une tout autre résonance maintenant que j’étais informé par Dan Quang du long séjour de Naudrin à Papeete. D’autant qu’il avait été mis un terme à cette agréable sinécure sous la forme d’une promotion en grade dissimulant, d’évidence, une véritable sanction.

L’hôtesse de l’agence de location m’a regardé avec une certaine admiration quand je lui ai demandé les clefs d’une Clio semblable à celle qui leur avait été rendue, la veille, sous la forme d’une compression de César. J’ai confié la voiture aux mains expertes du voiturier des Grandes Marches, le temps d’avaler un tartare de thon en compagnie de Roland Birkorn, un juge de la Cité qui consacrait une bonne partie de son temps à l’animation du Syndicat de la magistrature. Nous avions sympathisé, quelques années plus tôt, lorsque j’avais couvert, pour le compte de Faits Divers, le procès d’assises des assassins présumés d’un Coréen refroidi. Birkorn dirigeait les débats d’une manière assez peu conventionnelle, demandant par exemple à l’officier de police qui avait découvert le corps : « Je voudrais savoir s’il est habituel de sortir des Coréens congelés de la chambre froide d’un traiteur asiatique ? » Il s’est penché vers moi pendant que le maître d’hôtel levait les filets de son loup de petite pêche à la confiture d’échalotes.

— D’habitude, je me faisais une petite frayeur avec le « vol-au-vent comme

autrefois », mais ils ont rayé le ris de veau de la carte. La côte de bœuf à l'os est tombée elle aussi, pour complicité. Qu'est-ce qui t'amène ?

J'ai piqué ma fourchette dans le quartier de citron, pour en extraire le jus.

— Je tourne autour d'un sujet un peu bizarre depuis une quinzaine de jours... Difficile d'en parler tant que ce n'est pas bouclé...

Il s'est servi un verre d'alsace aux reflets jaunes.

— Même à un vieil ami ?

— Même à ceux qui m'aiment... C'est une phrase que prononçait mon père... Curieux qu'elle me revienne... Tu peux peut-être éclairer ma lanterne, mais j'aurais besoin d'apprendre deux ou trois bricoles sur un de tes anciens collègues...

— Si c'est un ami, je t'oppose un non catégorique, par principe. Si c'est un ennemi, il faut voir, la négociation est possible... C'est qui ?

J'ai ajouté une cuillerée de câpres à ma mixture.

— Le type que j'ai dans le collimateur a été procureur de la République à Papeete, pendant une bonne dizaine d'années, avant d'être bombardé président du tribunal de La Châtre... Depuis 1995, il siège...

La bouche pleine, Birkorn a terminé la phrase que je venais de commencer.

— ... à l'Assemblée nationale comme député non inscrit du département de l'Indre... Comment peut-on encore s'intéresser à cette crapule de Philippe Naudrin ? Avant de se lancer dans la politique, c'était un des piliers de la Ligue professionnelle des magistrats, le syndicat le plus à droite de la corporation. Pourtant, au cours de l'élaboration de la réforme de la justice avec les différents ministres qui se sont succédé, il était toujours du côté du manche, que le balai soit gaulliste ou socialiste ! Depuis, leur Ligue a explosé en plein vol, quand *Le Canard enchaîné* a révélé que ses dirigeants se payaient du bon temps dans les îles africaines, sur le compte d'un escroc international dont les dossiers judiciaires avaient beaucoup de mal à être bouclés... C'est là-dessus que tu enquêtes ?

— Pas vraiment, mais dans le cochon, tout est bon. Je cherche seulement à savoir pourquoi il a été rapatrié de Tahiti au milieu des années quatre-vingt. On murmure que sa promotion était une sorte d'éteignoir... Un bâton de maréchal merdeux... Tu sais ce que ça cache ?

Il s'est resservi un verre de riesling mordoré avant de me répondre.

— Naudrin a serré d'un peu trop près une gamine polynésienne de seize ou dix-sept ans. Le haut-commissaire a eu toutes les peines du monde à convaincre les parents de retirer leur plainte. Une partie de la solution a consisté à l'éloigner de l'archipel de la Société... La presse locale avait évoqué le sujet à mots couverts, à l'époque, et je dois en avoir gardé trace.

— Vous ne vous faites pas de cadeaux entre syndicalistes !

Il s'est contenté de hausser les épaules et s'est levé en repliant sa serviette.

— La preuve du contraire, c'est que nous n'avons jamais utilisé l'information du temps où il était face à nous. Tu as le temps de m'accompagner jusqu'au bureau ?

Il a descendu en sautillant les marches de l'escalier monumental. De vieilles douleurs m'ont retenu d'en faire autant.

En trois lourdes rafales, la pluie a repeint le paysage en gris sombre, alors que je filais à petite vitesse sur la Francilienne pour rejoindre l'autoroute. L'aiguille du compteur n'est montée à la verticale qu'après une halte dans une station-service où j'ai fait vérifier le blocage des écrous sur les jantes. De loin en loin, happées par un ciel beauceron plombé, les silhouettes des silos coopératifs ressemblaient à des châteaux forts sans meurtrières ou à des églises sans vitraux. Derrière les glaces embuées, la plaine céréalière étirait ses sillons monotones. Pour combattre l'ennui, j'essayais de retrouver les souvenirs de ce début d'année 1990, quand je participais à l'élaboration de *J'enquête*. Bloqués entre la chute d'un mur, à Berlin, et l'invasion d'un émirat pétrolier, au Moyen-Orient, ces quelques mois m'apparaissaient vides de tout événement singulier. Et ne flottait à la surface de ma mémoire, à la manière d'un hologramme, que le visage émacié d'un homme sur la blancheur de linceul de ses draps. J'accélérais alors pour échapper au reproche, sachant trop bien que je ne serais pas présent à l'heure de l'ultime rendez-vous.

J'ai laissé Châteauroux derrière moi. Le nuage de pluie soulevé par les pneus a effacé la ligne des toits, dans le rétroviseur. J'avais dans mon portefeuille la coupure de presse de *La Dépêche de Tahiti* qui parlait à mots couverts d'une tentative de viol sur une plage de Teahuppo. Le coup de fil passé au secrétariat de l'Assemblée nationale depuis les bureaux du Syndicat de la magistrature, à Bastille, m'avait permis de connaître les engagements publics, pour la journée, du député Naudrin. Selon son agenda, sa matinée avait été consacrée à une réunion d'urgence sur le renforcement des mesures de maîtrise de l'épizootie de fièvre aphteuse, suivie d'un déjeuner avec les dirigeants départementaux des fédérations paysannes dans les salons de la préfecture. Il était prévu qu'il retourne au cœur de sa circonscription, à quinze heures, pour l'inauguration d'un rond-point fleuri entre Montipouret et Tranzault, avant de présider en soirée un banquet républicain aux anciennes forges de Crozon. J'ai pris la direction d'Aigurande, et je suis allé me garer sur un champ de maïs transformé en parking, face à la grange qui accueillait le repas. Le siège légèrement basculé, la cigarette au bec, je me suis reposé de la fatigue du voyage en observant les préparatifs de la réunion. Les voitures ont commencé à affluer vers huit heures, déversant leur cargaison de paysans endimanchés. Soutenue par les cuivres et les tambours de la fanfare, une chorale d'enfants des écoles a entonné une *Marseillaise* haut perchée quand la Safrane cocardière a pointé son long museau dans la campagne. En échange du billet de cent

francs que je lui ai tendu, la caissière m'a pris la main, m'a forcé à lui montrer ma paume pour me gratifier, en hurlant : « a payé ! », d'un coup de tampon violacé à l'intérieur du poignet. Trois à quatre cents personnes étaient déjà alignées de part et d'autre des tables que surmontait un podium tendu de tricolore. On se pressait autour d'une exposition d'outils et d'armes fabriqués dans le village au cours des siècles précédents. Il y avait là des épées, du matériel de scieurs de long, des socs, des herse, des cognées, des fusils, des canons et toute une variété de faux luisantes, de la sape au fauchard en passant par le dail. Je me suis posé en bout de banc, pour rester libre de mes mouvements. Les salves d'applaudissements ont porté le sourire de Naudrin jusqu'à l'estrade. Le silence s'est imposé quand le doigt du représentant du peuple a tapoté le micro.

— Chers amis, chers concitoyens... C'est toujours avec un immense plaisir que je me retrouve parmi vous, mais aujourd'hui notre joie d'être ensemble est ternie par le fléau venu d'Angleterre qui s'est abattu sur l'Europe... Je veux bien sûr parler de ces maladies qui déciment le bétail. Après l'épisode de la vache folle, amère rançon du productivisme imposé, contre son gré, au monde paysan, c'est maintenant une épidémie archaïque qui nous oblige à rétablir des frontières régionales, voire locales, dans un continent qui fait disparaître ses ancestrales lignes de démarcation...

Sans trop s'exposer personnellement, en quelques phrases d'ouverture qui surfaient sur le sentiment commun, il avait mis tout l'auditoire dans sa poche.

— Ces minuscules pointillés qui délimitent les pays, sur les cartes de nos livres, à l'école communale, ne tracent pas des lignes sinueuses par hasard ! Il nous a fallu livrer nombre de combats. Qui dira combien de nos ancêtres sont tombés pour chacun de ces tirets imprimés ? Ici, à Crozon, il y a tout juste deux siècles et dix ans, c'est par dizaines que les volontaires se levaient pour aller défendre les frontières de la République.

La vieille rhétorique nationaliste, réactivée par le virus de l'encéphalite spongiforme bovine et celui de la fièvre aphteuse, redonnait pour un soir un semblant d'unité à un peuple berrichon bousculé par les défis du troisième millénaire.

— Les forges du département usinaient canons, essieux, boulets et bidons. Celle de Crozon s'était spécialisée dans la fabrication de balles et de lames pour les fusils dont on peut admirer ce soir les échantillons rassemblés avec une infinie patience par les adhérents de la Société d'histoire du Boischaut du Sud.

Naudrin a continué à pérorer pendant une dizaine de minutes pour finir, en fin politique, par relier le sacrifice des anciens au devoir des contemporains, avant que ses derniers mots ne soient couverts par une longue ovation. Je ne l'ai pas quitté du regard tandis que, flanqué d'une assistante qui notait demandes et promesses, il passait de table en table, congratulant les chefs de famille, embrassant les grand-mères, tripotant les cheveux des gamines, faisant risette aux enfants en bas âge. Le moment où il s'est assis à la place d'honneur a donné le signal du départ aux deux brigades de serveurs qui attendaient en coulisses pour garnir les assiettes de terrines de gibier et de jambon de pays. J'ai tartiné le pâté de faisan sur les tranches de pain frais, posé un cornichon en équilibre, et commencé à manger tout en jetant un œil inquiet vers la table des

officiels, entre deux bouchées. Il s'est levé pour se diriger vers le fond de la grange, alors qu'un train de chariots recouverts de plats de viande rôtie faisait irruption des cuisines pour traverser l'allée centrale. Je me suis tout aussitôt glissé dans son sillage. Derrière une tenture, un pictogramme, sur une porte, représentait un homme, jambes légèrement écartées. Il s'est enfermé dans les toilettes, et j'ai attendu qu'un vieillard courbé au-dessus du lavabo ait fini de se laver les mains pour bloquer la poignée à l'aide du manche d'un balai. Je me suis planté devant le chiotte dès que le bruit de la chasse m'a averti qu'il s'apprêtait à sortir. Naudrin m'a jeté un regard d'abord intrigué, puis condescendant. Il a fait quelques pas vers le lavabo. J'ai levé la main pour lui faire signe de m'écouter.

— J'aurais besoin de discuter avec vous...

— Je ne pense pas que ce soit le lieu le plus approprié... Je dois repartir pour Paris dans un quart d'heure. Voyez ça avec ma secrétaire, elle va vous donner un rendez-vous pour ma prochaine permanence...

— Vous croyez vraiment qu'elle est compétente pour parler des galipettes d'un procureur de la République avec une jeune vahiné, sur la plage de Teahuppo ?

Il a vacillé. Ses lèvres se sont agitées sans émettre le moindre son. J'ai poussé mon avantage.

— Je sais à peu près tout sur la manière dont le ministère a étouffé l'affaire en échange d'une discrète nomination dans un tribunal de seconde catégorie... Ce que je ne parviens pas encore à comprendre, c'est comment Buffin a pu être mis au courant de vos frasques. Et jusqu'à quel point il vous a tenu à sa main...

Ma deuxième offensive l'avait pratiquement anéanti. Naudrin a reculé, s'est assis sur le siège des cabinets, les coudes plantés sur ses cuisses, la tête entre ses paumes. Il a fini par trouver assez d'énergie pour me faire face.

— Où est-ce que vous êtes allé chercher ça ? Je n'ai jamais rien eu à voir avec ce monstre ! Et qui êtes-vous, d'abord ?

— Mon nom, c'est Maxime Lisbonne, mais il ne vous dira rien... Buffin, lui, il a l'air de vous connaître... Il a commencé à se mettre à table, et il ne manque pas d'appétit. Pas plus tard qu'hier, il a pointé le doigt vers l'ombre d'un mystérieux « député de l'Indre », et les enquêteurs ne devraient pas avoir trop de difficulté à remonter la trace jusqu'à vous, s'ils se ménagent des étapes au domicile de Bertrand Cassoti à la Bernarderie, et sur la tombe du journaliste Baron, au Pêchereau...

Retrouvant un minimum de dignité, Naudrin s'est remis debout. Il est sorti du chiotte après avoir machinalement tiré la chasse d'eau derrière lui.

— Pourquoi est-ce que vous me posez des questions si vous savez tout ?

J'ai pris le temps de me rouler une cigarette avant de lui répondre.

— Tout simplement parce que deux ou trois mécanismes m'échappent encore. Si ce n'est pas Buffin qui vous tenait pour vos péripéties tahitiennes, c'est qui alors ? Cassoti ? Baron ?

— Ni l'un ni l'autre, mais c'est à cause d'eux que cette histoire est remontée à la surface, il y a dix ans... Tout a débuté à cause d'un article de Baron dans un mensuel parisien de faits divers qui n'a duré que le temps de cinq ou six numéros...

— *J'enquête...*

Il est allé pêcher un mouchoir au fond de sa poche pour s'essuyer le front. J'ai pris mon dictaphone et j'ai appuyé sur la touche d'enregistrement.

— Oui, c'est celui-là... Baron a fait une allusion à Tahiti en conclusion de son papier sur le procès de Cassoti dont j'ignorais à l'époque que c'était un intime de Buffin. En réalité, Baron ne faisait que rapporter une rumeur qui courait sur mon compte, mais il n'avait pas la moindre certitude pour l'étayer. Le sous-entendu n'a pas échappé à l'un des responsables du journal qui a dû mener sa petite enquête avant de venir à La Châtre pour me placer le couteau sous la gorge. La semaine suivante, on retrouvait Baron la tête à moitié arrachée par un fusil de provenance inconnue qu'il était censé nettoyer...

— À première vue, on pourrait penser que cela arrangeait vos affaires...

Il a remué la tête en signe de dénégation.

— On ne commandite pas un meurtre pour si peu. Baron était sur la piste d'un gibier d'une tout autre nature. Je me suis contenté de peser de tout mon poids pour que les gendarmes concluent à l'accident... C'est le premier service que je leur ai rendu...

— C'était qui, votre visiteur ?

— Un autre journaliste, Robert Célat... J'ai cru que l'étau allait se desserrer quand il a été condamné à près d'un an de prison pour une tentative de chantage sur la personne d'un ancien ministre... Contre toute attente, c'est l'inverse qui s'est produit. L'un de ses amis, Pascal Galir, a pris le relais. Je n'ai pas gagné au change. Un pervers d'une intelligence remarquable : c'est lui qui a décidé de mon avenir et planifié ma carrière politique...

J'ai été, à mon tour, furtivement titillé par l'idée d'aller m'asseoir sur le siège des cabinets.

— Vous voulez dire que ce sont ces escrocs qui vous ont poussé à vous présenter aux élections ! Quel intérêt ?

— Beaucoup de gens rêvent d'avoir un député à leur main...

De la pointe du pied, j'ai fait tomber le balai qui condamnait la porte. Deux types aux yeux exorbités par leur vessie gonflée sont entrés en trombe. Ils nous ont jeté des regards soupçonneux, avant d'aller se plaquer contre la porcelaine et d'agiter des mains fébriles à hauteur de leur braguette.

J'ai repris la route dans la foulée. À l'approche d'Orléans, la lassitude s'est abattue sur mes épaules. J'ai découragé le sommeil en conduisant la fenêtre baissée sur un bon kilomètre, le visage fouetté par le vent glacé, à la manière de ces pionniers du début de l'aviation qui se vaporisaient de l'eau de Cologne dans les yeux lors de leurs tentatives de traversée de l'Atlantique sans escale. Un roller mélomane faisait des arabesques sur la chaussée déserte quand je me suis rangé au bord du trottoir, face au 12 de la rue Meckert. Le lit comme une île, au milieu d'un océan de fatigue.

La sonnerie du téléphone m'a sorti de ma torpeur, un siècle plus tard. Je me suis traîné jusqu'à la machine dont l'écouteur n'a transmis qu'un silence pesant habité d'une respiration contenue. J'ai branché le répondeur. La cuillère a raclé le fond de la boîte de

Nescafé, un filet d'eau bouillante dans la tasse, un carré de sucre empaqueté glané au comptoir d'un bar, et je me suis installé devant l'écran pour reprendre toute cette histoire par le début. J'ai commencé par ouvrir la disquette que le fils de Vincent Tournaire avait sortie de son ordinateur et à me balader dans les articles scabreux décrivant les affections de la fin du XIX^e siècle. Surmontant ma répugnance pour tout ce qui touche à la médecine, j'ai parcouru le début de la notice qui concernait le ramollissement des os :

« Pendant longtemps, les observations d'ostéomalacie n'ont été recueillies qu'à titre d'anomalie curieuse. Au dire de Lobstein, le médecin arabe Gschusius aurait rencontré un augure célèbre du nom de Salit, vivant vers l'an 560 et qui serait mort âgé de près de trois siècles ! Il ne pouvait se mouvoir et souffrait toutes les injures. Déposé par terre, les chats et les chiens l'attaquaient, le souillaient de leurs déjections. Il avait l'habitude de se faire transporter sur une civière faite avec des branches de palmier, car il n'avait d'os qu'à la tête, à la nuque et aux mains. Les autres pièces du squelette, de la clavicule aux pieds, se pliaient comme un vêtement. Le malade ne pouvait s'en servir et la langue était la seule partie dont le mouvement fût encore soumis à la volonté... »

Avant de refermer l'icône, j'ai cliqué sur la fiche « Purge ». Mon nom, en majuscules à la fin du texte, m'a sauté à la figure.

« J'ai rencontré hier le professeur Maclair pour le dossier que notre revue envisage de consacrer aux problèmes éthiques posés par les dépôts de brevets sur les tissus et les gènes humains. Son dossier de presse, assez fourni, mentionnait qu'il avait été membre du conseil d'administration de *Vaincre tout cancer*, pendant dix ans. En marge de l'interview, je l'ai interrogé sur la dérive des dirigeants de l'association, et j'ai cherché à savoir s'il s'était douté de quoi que ce soit avant que n'éclate le scandale. Selon lui, Hubert Lacroix et sa garde rapprochée trustaient toutes les informations, et les scientifiques servaient de cautions. "Nous n'étions que des potiches qu'on exposait lors des colloques et des émissions télévisées..." Mis en confiance, il m'a livré ses doutes quant à la seule responsabilité de Lacroix et de ses sbires. La justice ne s'est pas intéressée au gros du détournement et ne s'est attachée qu'à traquer l'enrichissement personnel. Quand je lui ai demandé d'être plus précis, il m'a donné l'exemple du secteur communication de l'association qui a englouti plusieurs centaines de millions de francs. D'après les investigations auxquelles il s'était livré, pour dissiper sa naïveté, une bonne part de cette somme aurait transité par la Suisse et servi à financer des opérations de déstabilisation politique. J'ai sursauté lorsqu'il a cité les noms de Robert Célat et Pascal Galir qui occupaient les postes de commande de *J'enquête*. Je m'en suis ouvert à Frédéric Ravier, la seule personne croisée dans ce journal avec laquelle j'ai gardé le contact. Nous nous sommes rencontrés place de Stalingrad, dans les bureaux de lesnews.com, le site qu'il a créé. Il a contacté Robert Célat qui s'occupe d'un magazine, *Entre nous*, et je me suis mis sur la piste d'un autre ancien de *J'enquête*, Maxime LISBONNE qui, d'après Ravier, devrait pouvoir démêler les fils de cette histoire et nous dire si, nous aussi, nous avons fait office de potiches dans un autre drôle de jeu. »

Je me suis coulé dans un bain brûlant. Quand l'eau a tiédi, je me suis immergé

totalemment, les yeux clos, après avoir attendu l'instant où la trotteuse de ma montre atteignait le zénith. Tout autour de moi, le liquide semblait battre et résonner au rythme de mon cœur. Il fallait que je tienne. J'ai compter jusqu'à soixante, puis j'ai refait irruption dans le monde gazeux, les poumons irrités, les tympan douloureux, pour constater qu'il me manquait encore quinze secondes pour parvenir à mon objectif.

J'ai laissé sous l'essuie-glace le papillon qui ornait le pare-brise de la voiture de location, et je suis allé la garer devant la parfumerie chinoise. Dans la cour, une bâche remplaçait la verrière de l'ancien atelier. Mes semelles ont crissé sur les débris de verre. J'ai poussé la porte. Dan Quang était assis sur un tabouret au milieu de son univers dévasté.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il a promené un sourire triste sur les entrailles d'ordinateurs.

— À force de sortir la nuit, on finit par rencontrer les fantômes...

Pendant le trajet jusqu'à la rue Ordener, Dan Quang a fini par m'avouer qu'il était allé faire un tour à la parfumerie, sur le coup de deux heures du matin.

— On devait me surveiller, mais je ne me suis aperçu de rien. Quand j'ai remis les pieds à la maison, ils avaient fait du petit bois avec mes meubles. Ils n'ont rien volé ; que du saccage. À mon avis, ce sont les mêmes que l'autre fois. Qu'est-ce que tu en penses ?

J'ai fouillé dans mes poches et je lui ai tendu tout mon attirail de fumeur, pour qu'il me roule une cigarette.

— Oui, à moins que ce ne soit leurs frères jumeaux... Pendant que tu te donnais du bon temps chez tes amis chinois, j'ai coincé Philippe Naudrin, l'ancien magistrat tahitien devenu député de l'Indre. Ils le tiennent par les couilles.

Il a passé la pointe de sa langue sur le papier gommé.

— Et tu sais à qui appartient la main ?

J'ai incliné la tête pour saisir la clope allumée entre mes lèvres.

— On dirait plutôt que ce sont des tentacules bien poisseux ! Il s'agit des types qui ont essayé d'entrer chez toi l'autre jour, que la concierge a vus hier sur mon palier, et qui m'avaient cassé la gueule quand j'approchais de trop près de leur base, rue Yves-Toudic, derrière la République, dans les anciens locaux du Comptoir africain des aromates reconvertis en Société océanienne de développement et d'investissement calédoniens...

— La fameuse Sodic... Je n'arrive pas à comprendre ce que les barbouzes viennent faire dans cette histoire. Tu as une idée ?

J'ai traversé le carrefour Marx-Dormoy, puis j'ai poussé jusqu'au pont qui enjambe les voies de la gare du Nord pour trouver une place. On est remontés à pied, longeant le mur sans fin des ateliers SNCF que recouvraient des fresques hip-hop réalisées en partenariat avec la Ville de Paris. Dans une bulle, un petit malin remerciait le Tibéri d'avant la chute.

— Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne détonnent pas dans le paysage ! À la source, il y a le pactole représenté par les milliards de dons qui tombaient sur le compte de *Vaincre tout cancer*. C'est autour de ce fric que tout s'organise, les sociétés bidon, les meurtres maquillés ou non, le trafic d'influence, le chantage, jusqu'à la carrière fulgurante d'un élu qui porte un string en lieu et place de son écharpe tricolore...

L'hôtesse d'*Entre nous* avait déserté sa banque, à l'accueil, pour aller faire chauffer

l'eau du thé dans la kitchenette attenante. Personne n'a prêté attention à nous quand nous avons traversé la salle de rédaction. Robert Célat fumait un cigarillo, avachi dans son fauteuil, pilotant sur sa télécommande le film de vacances dénudées volé à une nymphette à la mode du cinéma français. Il s'est redressé en me reconnaissant, et la cendre a poudré son veston. Je ne lui ai pas laissé le temps d'ouvrir la bouche.

— Tu aurais pu me dire, l'autre jour, que tu connaissais le Berry quand je suis venu te proposer mon scoop sur l'enfance de Buffin, à Saint-Lactencin, et sur ses exploits de parachutiste colonial en Algérie...

Il est devenu inquiet quand Dan a fermé la porte du bureau derrière lui. La starlette a disparu sous la pression de son pouce sur le bouton.

— Je crois qu'il y a un malentendu... J'ignore de quoi tu parles... Qu'est-ce que vous me voulez tous les deux ?

J'ai avancé une chaise sur laquelle je me suis assis à califourchon. J'ai repoussé la dague coupe-papier pour prélever un Davidof dans le boîtier.

— Tu as la mémoire courte, Célat. La nuit dernière, j'ai recueilli les confidences d'un ancien magistrat berrichon qui a couvert l'assassinat d'un pigiste de *J'enquête*, il y a dix ans, au Pêchereau... Le premier de la liste, avant Tournaire, Ravier et le sabotage qui a failli me coûter la vie. Roger Baron du *Courrier de l'Indre*, ça ne te dit rien ? Non ? Tu te souviens peut-être de tes rencontres avec Philippe Naudrin, le président du tribunal de La Châtre. Il est député aujourd'hui... C'est bien toi qui étais chargé de le faire danser, si mes renseignements sont bons ?

— Je ne l'ai vu qu'une fois ou deux, à l'époque de *J'enquête*... Ensuite, on s'est perdus de vue...

— Les gens ne sont pas charitables... Tu lui as rendu service et il n'est même pas venu te rendre visite à la Santé, après ta condamnation pour faux et usage de faux ?

Il a soupiré en relevant lentement sa manche droite de chemise sur un papillon tatoué. Une sirène s'est découverte sur le bras gauche, tandis qu'il parlait.

— Ce que je veux dire, c'est que je ne suis pour rien dans ces meurtres... Mon rôle se limitait à jouer l'interface entre Galir et les sujets à traiter. J'avais oublié le nom de Naudrin jusqu'à ce que tu débarques dans cette pièce, il y a une bonne semaine, et que tu m'entreprennes sur le cas de Buffin. Tout est remonté d'un coup, mes voyages à La Châtre, la mort de Roger Baron, et j'ai fait le lien avec l'appel au secours de Ravier quelques jours avant qu'il ne se fasse écharper par une voiture en folie, place de Stalingrad. La magouille, je ne crache pas dessus, mais le meurtre, ce n'est pas mon rayon...

Un sourire ironique est passé sur les lèvres de Dan Quang.

— Il y a des spécialistes pour ça : les ombres grises de la Sodici et du Comptoir africain des aromates...

— Vous êtes inconscients. Vous ignorez totalement que vous êtes en train de côtoyer un précipice. Je me demande s'il en est encore temps, mais si j'étais à votre place, je ferais sortir toute cette histoire de ma tête, je détruirais tous les documents accumulés, et je partirais à l'autre bout du monde en priant Dieu que mes ennemis n'aiment pas les voyages.

J'ai pris la dague miniature dans ma main.

— Ce sont des menaces ?

— Non, de simples constatations. Ça veut surtout dire que je tiens à rester en vie, et qu'à compter de cet instant je ferme ma gueule. Définitivement.

L'un des deux types m'a serré de près dès que j'ai posé le pied sur le trottoir, à la sortie de l'immeuble, tandis que son clone se plaquait à Dan Quang. Le canon de son arme appuyé à hauteur des reins, il a approché ses lèvres de mon oreille.

— Tu ne fais pas d'histoires et tu te diriges vers la Peugeot...

J'ai levé les yeux. Un troisième homme, costume sombre, lunettes noires, nuque rasée, surveillait la scène depuis le poste de pilotage de la voiture grise garée devant l'échoppe d'un marchand de tissus africains. J'ai légèrement dévié la trajectoire qu'il m'imposait pour frôler celle d'un employé qui poussait un diable surchargé par les rouleaux chamarrés. J'ai fait semblant de vaciller quand mon tibia a heurté l'extrémité de la pièce d'étoffe, et j'ai mis à profit la fraction de seconde pendant laquelle mon corps échappait à la trajectoire de l'automatique pour planter le coupe-papier de Célat dans l'épaule de l'inconnu. L'aigu de son hurlement s'est imposé aux bruits sourds de la circulation du carrefour. Je me suis baissé pour ramasser le pistolet que la douleur l'avait obligé à lâcher. Dans le même temps, j'ai jeté un regard derrière moi au moment où la main raidie de Dan Quang atteignait l'arête du nez de l'homme qui le tenait en respect. Cassé en deux, j'ai contourné la Peugeot, braquant l'œil noir à la hauteur du front du conducteur. Il a lentement tourné son visage dans ma direction. D'un imperceptible mouvement des yeux, je lui ai fait comprendre qu'il avait tout intérêt à laisser en place le flingue dont la crosse luisante dépassait de la boîte à gants. Je l'ai cueilli d'un coup à la tempe dès qu'il a ouvert la portière pour s'extraire de l'habitacle. Je me suis installé à sa place et j'ai foncé à fond de première sur l'ange gardien de Dan qui, la face dégoulinante de sang, les jambes fléchies, les deux mains jointes autour de son revolver, me mettait en joue. Le pare-chocs lui a brisé les genoux. Le choc l'a catapulté sur le capot, et son crâne sanguinolent est venu étoiler la vitre à l'instant précis où Dan se laissait tomber sur le siège passager. J'ai accéléré en donnant de brusques coups de volant, pour me débarrasser du type accroché aux essuie-glaces, et il a fini par glisser une fois le pont franchi, à hauteur de la rue Stephenson. La voiture a eu un hoquet quand elle lui a roulé sur les jambes. On a rejoint le boulevard Barbès, sans prononcer le moindre mot, et de là j'ai piqué droit sur la Bastille. J'ai branché France-Info. Dan a réussi à desserrer les dents à hauteur du Cirque d'Hiver, alors que la colonne et son génie républicain brique au Miroir se profilaient à l'horizon.

— On aurait peut-être dû le bousculer un peu plus, le patron d'*Entre nous*, tu ne crois pas ?

J'ai profité d'un arrêt au feu rouge pour me rouler une cigarette.

— Je pense au contraire qu'on a eu le nez creux : si nous étions restés encore cinq minutes dans son bureau, les jumeaux nous cueillaient en douceur... Pour être franc, j'ai tendance à croire cette ordure sur un seul point : il crevait de peur, et il ne nous aurait rien dit de plus. Notre visite n'a pas été inutile. Ce que j'ai compris, c'est que l'assassinat de Tournaire alias Ventour et l'accident téléguidé contre le patron de

lesnews.com ont été les conséquences directes de la démarche de Ravier auprès de Célat. Avant de venir visiter ton appartement en kit, j'ai lu un fichier de Tournaire planqué sur une disquette bourrée d'articles médicaux. En interviewant un pont de la recherche, il a compris que *J'enquête* cachait une arnaque liée au détournement de l'argent que le bon peuple versait sur le compte de *Vaincre tout cancer*. Il a alerté Ravier qui s'est tourné vers Célat avec lequel il entretenait encore quelques relations. Dans le même temps, il a tenté de me contacter en m'invitant à La Maroquinerie. À mon avis, Célat, qui s'est fait une petite place dans la presse people, a vu poindre les ennuis et il a aussitôt alerté l'ancienne hiérarchie de *J'enquête*. C'est de là que tout est parti...

J'ai contourné le socle en marbre blanc de la colonne de Juillet que Napoléon destinait à un éléphant monumental. Éléonore m'avait expliqué, un jour que nous déjeunions à la terrasse du défunt Dupont, que ce projet avorté demeurerait présent dans les mémoires grâce à Victor Hugo qui avait érigé un pachyderme de papier dans *Les misérables*, pour y loger Gavroche. Je me suis engagé dans le faubourg Saint-Antoine saturé de voitures et de fourgonnettes de livraison. En dix minutes, nous avons couvert moins de cent mètres. Le speaker de France-Info a déroulé les titres du journal. Tremblement de terre en Macédoine, affrontements en Albanie, fusillade dans une crèche américaine.

— Buffin, présumé coupable d'une dizaine de meurtres de femmes, dans l'Indre, s'est suicidé par pendaison la nuit dernière dans sa cellule de la prison de Châteauroux. Sa disparition devrait mettre un terme à une enquête marquée par de multiples dysfonctionnements.

J'ai ouvert la portière, abandonnant au cœur de l'embouteillage le véhicule des hommes en gris. Après un moment d'hésitation, Dan Quang m'a imité après avoir pris soin de vider la boîte à gants de l'arme de l'ancien propriétaire. Puis nous avons marché jusqu'au passage de la Main-d'Or, insensibles aux coups de klaxon rageurs, dans notre dos.

Sous la voûte taguée, deux clodos engueulaient le cuistot d'un des restaurants qui leur refusait le secours d'un verre de vin. J'ai pressé le bouton qui commandait l'ouverture du porche, et nous avons traversé la cour recouverte de sa verrière pour grimper l'escalier rythmé, sur l'extérieur, par de fines colonnes de fonte. Nous avons progressé vers le palier du troisième étage d'où provenaient des flots de musique, des cris et des rires qui saturaient tout l'espace. Un type déguisé en Gaulois, tresses couleur paille et moustache tombante, a essayé de nous entraîner dans les bureaux en fête d'un éditeur de bandes dessinées pour qu'on trinque, avec lui, au prix décroché dans un festival charentais.

— On a une commission urgente pour le type du dessus. On redescend boire le champagne dès qu'on en a terminé.

Je me suis lancé dans l'ascension du dernier étage, avec Dan sur les talons. Pascal Galir nous tournait le dos, occupé à fermer à clef la porte blindée des éditions Témoins du Temps. Il a marqué le coup lorsqu'il nous a découverts, après son demi-tour sur le parquet vitrifié. Une fois la surprise dissipée, un sourire a animé ses traits. Sa main droite a dérivé vers sa poche de veste, et la mienne, instantanément, s'est armée de l'automatique.

— Je voulais ranger mon trousseau...

— Ce n'est pas la peine. Nous avons besoin de discuter, et on sera plus tranquilles à l'intérieur.

Dan est entré le premier dans les bureaux qu'il a rapidement inspectés. J'ai fait signe à Galir de prendre place au milieu du canapé noir de la salle d'attente, et nous l'avons encadré, assis sur les chaises à roulettes des secrétaires. Je me suis penché vers lui.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, ici même, tu souhaitais qu'on prenne le temps de manger un morceau ensemble... Je crois que le moment est venu de te mettre à table...

Il a joué l'ébahi, les paupières en accents circonflexes.

— Je ne vois pas où tu veux en venir. Je pense qu'on s'est tout raconté la semaine passée. Depuis, désolé, je n'ai pas eu de nouveau...

Dan m'a volé ma réplique.

— Tu aurais dû écouter la radio : tout à l'heure, ils ont annoncé que Buffin s'était suicidé... Comme par hasard !

Il a remis sa cravate en place pour se donner une seconde de répit.

— C'est un phénomène assez courant dans les prisons françaises, non ? J'ai beau réfléchir, je ne sais pas en quoi ça pourrait me concerner.

— C'est pourtant assez simple, Galir. Il y a dix ans Roger Baron, un obscur journaliste du *Courrier de l'Indre*, a publié le compte rendu du procès d'un maniaque sexuel du nom de Bertrand Cassoti dans le numéro de mai de *J'enquête* dont tu assurais la direction. À la fin de son papier, Baron envoyait une pique au président du tribunal, Naudrin, rappelant à mots couverts une vieille affaire d'agression de mineure sur une plage tahitienne. Tout le monde ignorait à l'époque que Cassoti et Buffin fréquentaient les mêmes institutions de môme en déshérence, et qu'ils allaient y faire leur marché. Ce que tu as repéré immédiatement, à moins que ce soit tes amis de la Sodici ou du Comptoir africain des aromates qui t'aient mis sur la voie, c'est que Naudrin pouvait être tenu en main.

Il a levé la main vers les rayonnages qui garnissaient les murs.

— Dans un roman, ça pourrait faire illusion. Dans la réalité, il faut s'appuyer sur du solide, les mots ne suffisent pas.

— C'est bien pour cette raison que je suis allé interroger Naudrin, à Crozon. Il m'a confirmé que, dans un premier temps, Célat a été chargé de le faire chanter. Pas pour de l'argent, vous n'en manquiez pas à *J'enquête* avec la caisse de *Vaincre tout cancer*... Ce qui vous intéressait, c'était les dossiers, les renseignements judiciaires, le pouvoir. Quand Célat s'est retrouvé derrière les barreaux, pour faux et usage de faux, c'est toi qui es monté en première ligne. Tu tenais Naudrin et tu n'as pas mis des années à comprendre qu'il était au courant de toutes les saloperies qui se passaient dans les foyers de l'Aidelp, viols, tortures, stérilisations forcées... Baron flairait leur trace, lui aussi, et il était à deux doigts de tout révéler. Vous avez monté la fiction de l'accident, avec le fusil de chasse apporté par Buffin. Et dans une campagne pacifiée rien ne s'opposait plus à l'organisation du destin national de Naudrin. Tiens, écoute...

J'ai pris mon dictaphone dans ma poche. J'ai enfoncé la touche « lecture », libérant la voix du député, enregistrée dans les toilettes du banquet républicain :

— L'un de ses amis, Pascal Galir, a pris le relais. Je n'ai pas gagné au change. Un pervers d'une intelligence remarquable : c'est lui qui a décidé de mon avenir et planifié ma carrière politique...

J'ai interrompu le défilement de la bande.

— Juste derrière, j'ai les déclarations de Célat. Il n'hésite pas à te charger, lui aussi.

Il avait perdu de sa superbe à l'écoute de la confession du député.

— Si vous savez tout, à quoi ça rime cette comédie ?

— Il ne me manque qu'une seule chose : la connexion entre cette histoire et les assassinats de Tournaire et de Ravier. Le seul rapport, là encore, c'est *J'enquête*. Au cours d'une interview, le professeur Maclair a parlé à Tournaire du pillage de *Vaincre tout cancer* dont il était membre du conseil d'administration. Il a cité le nom de Célat et le tien. Tournaire s'est mis en chasse, et il a essayé de me contacter juste avant de se faire assassiner alors qu'il se rendait vraisemblablement chez moi, rue Meckert. J'ai récupéré ses notes, mais à aucun moment il n'évoque les histoires berrichonnes. Il est où, le lien ?

Contre toute attente, Galir s'est levé. Il a fait un pas vers son bureau.

— Je vais me chercher un whisky. Avec vos flingues, vous me faites penser à des singes qui seraient tombés sur des sèche-cheveux... Ils vous font plus peur qu'à moi...

Je me suis levé à mon tour pour lui barrer le passage. Le canon de l'automatique a fripé la peau de son front.

— Tu as mal regardé ton jeu, Galir ! Tu vas te rasseoir tout de suite et tu vas parler, même si tu as la gorge sèche. Trois types ont été assassinés à cause de tes magouilles, mais ce n'est pas ça qui me motive.

— Si c'est l'argent, il fallait le dire tout de suite, on peut discuter...

J'ai dirigé le pistolet vers le plafond. Les balles ont ébréché le lustre, et une pluie de plâtre, d'éclats de verre a constellé le cuir noir du canapé.

— Est-ce que tu te souviens du 11 janvier 1990 ?

Il m'a fixé, comme s'il avait affaire à un dément.

— Non... il faudrait ?

— On était ensemble, pas loin d'ici, dans la salle du premier, chez Bofinger... À part toi et moi, il y avait un avocat, Jérôme Leduc, et on discutait justement du lancement de *J'enquête*... Ce jour-là, Juliet Berto, la Chinoise de Godard, a passé l'arme à gauche... Je vous ai quittés vers deux heures, pour retourner au chevet de mon père qui était mal en point, dans une clinique de banlieue... Quand je suis arrivé, il était trop tard. Il était parti, lui aussi, depuis moins d'une heure. Ma frangine m'a dit qu'il avait demandé après moi... Je sais aujourd'hui qu'au lieu d'être là où je devais, j'étais attablé avec la pire ordure déguisée en ami... Un ami, on accepte. Toi, tu m'as volé la mort de mon père. Dis-toi bien qu'à un moment ou un autre, le singe arrive à trouver la prise pour faire marcher le sèche-cheveux... Tu peux être sûr que ça me prendra beaucoup moins de temps pour te mettre une balle dans la tête.

J'ai reposé le canon brûlant sur son front.

— Ce que vous n'avez jamais compris, c'est que *J'enquête* était tout sauf un journal... Tournaire et Ravier tenaient un fil. Si on les avait laissés faire, tout venait...

Dan Quang semblait tout aussi incrédule que moi.

— J'ai eu entre les mains les six numéros de *J'enquête*, et je ne suis pas un habitué des hallucinations... Qu'est-ce que ça signifie que c'était tout « sauf un journal » ?

— C'est une vieille technique d'inventaire... Il n'y a rien de plus épuisant que de courir après l'information. Cela demande une énergie considérable. En plus, on n'est pas sûr de ramasser tout ce qui est en gestation. Pour s'éviter cette peine, une fois tous les dix ans, l'État décide de créer un vrai-faux journal destiné à récupérer le maximum de dossiers non officiels. Pour être crédible, un pareil projet ne peut pas être financé par les voies habituelles, et il faut mettre au point des circuits économiques parallèles. Pendant la guerre d'Algérie, il y a eu *Le Nouveau Candide* piloté en façade par le groupe Hachette. Dans le cas précis qui nous occupe, c'est une partie des fonds de *Vaincre tout cancer* qui ont été mis à contribution... On bâtit un projet suivant ce qu'on veut ramener dans les filets. Avec *J'enquête*, le but consistait à déterminer les axes de travail souterrain des journalistes de faits divers dans tout l'espace francophone. Dans un premier temps, on avait pensé reprendre *J'accuse*, le titre que Clemenceau avait offert à

Zola, pour son article dans *L'Aurore*. Il y avait un problème de droits. On s'est entourés de signatures d'auteurs de polars gauchistes, de journalistes contestataires... Personne ne s'est inquiété de savoir d'où venait l'argent... Pendant six mois, les enquêtes clefs en main sont arrivées par centaines... Tous les Rouletabille de France et de Navarre qui accumulaient des articles dans le secret de leurs ordinateurs nous les ont envoyés. Ils voulaient faire partie du club. Des histoires comme celle de Naudrin, on en a recueilli des dizaines... Du plus sensible encore. On a appris qu'une fouille-merde sud-africaine approchait la vérité concernant l'exécution de Jenny Temple, une proche de Nelson Mandela, qu'un indépendant cherchait à vendre des photos de Mazarine et de sa mère, des années avant que le président ne se décide à révéler leur existence. Tout était traité par les types du Comptoir africain des aromates ou ceux de la Sodici... Ils éteignaient les incendies avant qu'ils ne se déclarent. Dès qu'on a été certains d'avoir ratissé le terrain, on a fermé boutique.

Je suis sorti le premier, suivi par Dan Quang. On a traversé la petite foule costumée qui dansait sur le palier du troisième, frôlant les couples enlacés qui s'embrassaient dans les escaliers. À la sortie du passage de la Main-d'Or, j'ai jeté l'arme de l'homme en gris dans une poubelle. Dan a fait de même. On est rentrés à pied jusqu'à la rue Meckert. Devant l'entrée du 12, je lui ai prêté mes clefs, le temps qu'il recolle les morceaux de ses meubles. J'ai rejoint les boulevards des Maréchaux. Je me suis installé au zinc du Montjoye et j'ai bu un café en observant l'ombre de Bernard Rolle, derrière la devanture de l'agence immobilière. Le jingle du journal télévisé résonnait dans l'arrière-boutique quand Éléonore a fini par sortir. Elle m'a toisé.

— Tiens, un revenant ! Je t'ai laissé au moins dix messages... J'avais une surprise pour toi.

Elle n'a rien voulu me dire tout au long du repas. Je me suis concentré sur la vivacité des dentelles d'huîtres de pousse, sous la pointe du couteau, puis sur mon assiettée de kig ha farz, un pot-au-feu breton à base de joue de bœuf et de jarret de veau. Elle a attendu que nous soyons seuls dans une chambre de l'Hôtel des Concierges, en haut de la rue Pigalle, pour extraire une liasse de papiers de son sac.

— C'est ça, ton cadeau ?

— Je ne t'ai pas parlé de cadeau, mais de surprise. Tu te souviens de la carte que le serveur de La Maroquinerie t'avait transmise, le soir où nous étions allés écouter le concert de Serge Utgé-Royo ?

Je me suis allongé pour prendre mon portefeuille dans ma poche intérieure de veste. J'en ai sorti le bristol écrit par Tournaire, alias Ventour, et signé d'un simple V : « Salut, Maxime Lisbonne. Avec un nom pareil, tu devrais relire Louise Michel. D'ailleurs vous avez les mêmes initiales. Elle aussi s'est lancée dans une drôle d'histoire de canard, en 1880, à son retour de Kanaky. »

— Le canard de Louise Michel, c'est celui-ci... *La Révolution sociale*. Je t'ai photocopié les cinquante-six numéros parus... Je n'ai pas tout regardé, mais il paraît qu'il y a des articles de Maxime Lisbonne.

J'ai feuilleté la liasse, et je me suis arrêté sur la parution du 21 août 1881. Le titre qui barrait la une : « Manifeste électoral », était suivi d'une proclamation enflammée :

« Peuple, ne vote pas. Par tes suffrages tu consacrerai la misère qui t'écrase, tu reconnaitrais la supériorité intellectuelle et morale de certains individus, ce qui n'est pas. Le suffrage universel ne pouvant être un moyen d'affranchissement, abandonne-le et prépare la Révolution. »

— Elle n'y allait pas par quatre chemins, la Vierge rouge ! Tout juste dix ans après l'écrasement de la Commune, elle était prête à repartir pour un tour.

Éléonore a fait la grimace.

— Ce n'est pas aussi simple... À l'insu de Louise Michel, *La Révolution sociale* était financée par un anarchiste belge, Égide Spilleux, qui en fait n'était qu'un flic émargeant à la Tour pointue. Il n'intervenait pas dans l'écriture des papiers, il se contentait d'écouter et de transmettre. Pour un investissement minimal, le préfet de police savait ce qui se tramait dans les milieux libertaires, et comme pourboire la prose révolutionnaire affichée dans les kiosques resserrait les rangs des conservateurs... La fille de la bibliothèque m'a appris que le préfet de police de l'époque, expert en manipulations, s'appelait Louis Andrieux, et qu'en plus c'est le père de Louis Aragon... C'est incroyable, non ?

J'ai fait semblant d'être abasourdi par la cascade de révélations. J'ai balbutié :

— Ce n'est pas en brisant le miroir qu'on détruit le réel.

Elle a plissé les yeux.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Des conneries...

J'ai éteint la lumière.



GALLIMARD
5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2001.

Didier Daeninckx

12, rue Meckert

Reporter indépendant, Maxime Lisbonne suit l'affaire des « disparues de Châteauroux » lorsqu'un certain Vincent Tournaire, avec qui il a travaillé au journal *J'enquête* une dizaine d'années plus tôt, est assassiné dans son immeuble de la rue Meckert.

Coïncidence ou menace ? Qui supprime un par un tous ceux qui ont collaboré à *J'enquête* ? Quelles révélations sont enfouies dans les pages de ce journal depuis longtemps disparu ?

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

MEURTRES POUR MÉMOIRE, n° 1945 (« Folio policier », n° 15). Grand prix de la Littérature Policière 1984 — Prix Paul Vaillant-Couturier 1984.

LE GÉANT INACHEVÉ, n° 1956 (« Folio policier », n° 71). Prix 813 du Roman Noir 1983.

LE DER DES DERS, n° 1986 (« Folio policier », n° 59).

MÉTROPOLICE, n° 2009 (« Folio », n° 2971 et « Folio policier », n° 86).

LE BOURREAU ET SON DOUBLE, n° 2061 (« Folio policier », n° 42).

LUMIÈRE NOIRE, n° 2109 (« Folio policier », n° 65).

12, RUE MECKERT, n° 2621 (« Folio policier », n° 299).

Dans la collection Blanche

RACONTEUR D'HISTOIRES

Dans « Page Blanche » et « Frontières »

À LOUER SANS COMMISSION.

Dans « La Bibliothèque Gallimard »

MEURTRES POUR MÉMOIRE. Dossier pédagogique par Marianne Genzling, n° 35.

Aux Éditions Denoël

LA MORT N'OUBLIE PERSONNE (repris en « Folio policier », n° 60).

LE FACTEUR FATAL (repris en « Folio policier », n° 85). Prix Populiste 1992.

ZAPPING (repris en « Folio », n° 2558). Prix Louis-Guilloux 1993.

LEURRE DE VÉRITÉ, nouvelles extraites de ZAPPING (« Folio à 2 € », n° 3632).

EN MARGE (repris en « Folio », n° 2765).

UN CHÂTEAU EN BOHÊME (repris en « Folio policier », n° 84).

MORT AU PREMIER TOUR (repris en « Folio policier », n° 34).

PASSAGES D'ENFER (repris en « Folio », n° 3350).

Aux Éditions Manya

PLAY-BACK, prix Mystère de la Critique 1986 (repris en « Folio policier », n° 131).

Aux Éditions Verdier

AUTRES LIEUX.

MAIN COURANTE.

LES FIGURANTS.

LE GOÛT DE LA VÉRITÉ.

CANNIBALE (repris en « Folio », n° 3290).

LA REPENTIE (repris en « Folio policier », n° 203).

LE DERNIER GUÉRILLERO.

LA MORT EN DÉDICACE.

LE RETOUR D'ATAÏ.

Aux Éditions Julliard

HORS-LIMITES (repris en « Folio », n° 3205).

Aux Éditions Baleine

NAZIS DANS LE MÉTRO.

ÉTHIQUE EN TOC

Aux Éditions Hoebeke

À NOUS LA VIE ! Photographies de Willy Ronis.

BELLEVILLE-MÉNILMONTANT Photographies de Willy Ronis.

LA ROUTE DU ROM.

Aux Éditions Parole d'Aube

ÉCRIRE EN CONTRE (entretiens).

Aux Éditions Éden

LES CORPS RÂLENT.

Cette édition électronique du livre *12, rue Meckert* de Didier Daeninckx a été réalisée le 09 septembre 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070429103 - Numéro d'édition : 176218).

Code Sodis : N50118 - ISBN : 9782072451331 - Numéro d'édition : 208587

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Table des matières

Couverture

Titre

L'auteur

Dédicace

Exergue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser